







GAZETTE ANECDOTIQUE

SIXIÈME ANNÉE — TOME II

GAZETTE
ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

SIXIÈME ANNÉE — TOME II



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI

AP

20

G25

année 6

t. 2



821428



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 13 — 15 JUILLET 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Deux Lettres de George Sand. — Quelques Rébus. — Nécrologie : Paul de Saint-Victor, le Baron Dupotet. — Théâtres. Comédie-Française : *Maître Pathelin, le Feu au couvent*; Opéra : *Robert le Diable*.

Varia. — Deburau diplomate. — Homard, Écrevisse et Crevette. — Le roi règne et ne gouverne pas. — L'auteur du *Prêtre*. — Nadaud chez lui. — Vieille chanson, etc. — Encore le mot *bien-aisance*. — Sarah-Bernhardt et la Baleine. — Un Fauteuil à musique.

Mots de la quinzaine.

LA QUINZAINE. — On enterrait M. Dufaure au moment même où s'imprimait notre dernier numéro. C'est le destin obligé des feuilles périodiques du genre de la nôtre de ne pouvoir souvent parler des faits nouveaux qu'un certain temps après qu'ils se sont produits. Nous ne saurions cependant laisser passer sous silence la mort de l'illustre personnage qui vient de disparaître, et notre *Gazette* se doit au contraire à elle-même, à ses lecteurs, et surtout à ses collectionneurs, de parler un

peu longuement de l'homme éminent que la mort a si rapidement enlevé et qui s'est éteint en pleine force d'esprit et d'intelligence, après une très courte maladie.

Tous les partis, hormis les partis extrêmes, ont pu successivement réclamer M. Dufaure comme leur appartenant : il a en effet servi tour à tour tous les partis modérés, sous la royauté constitutionnelle de Louis-Philippe, un moment sous la présidence de Louis-Napoléon, puis sous celles de Thiers et de Mac-Mahon. Sa foi monarchique, même sous la royauté, n'avait pas de préférence pour la forme du gouvernement : Dufaure était avant tout un modéré, s'arrangeant aussi bien de la république que de la royauté, selon les circonstances. Le gouvernement tel qu'il existe en Angleterre, où la reine se borne à régner, sans gouverner jamais, était certainement l'idéal de ce vieux bourgeois libéral, qui est mort étant bien en retard lui-même sur les idées progressives du jour, à ce point que, même dans son ancien parti, la plupart de ceux qui avaient progressé alors qu'il restait stationnaire avaient pu à bon droit le qualifier de réactionnaire.

Il est certain que Dufaure appartenait, au moment de sa mort, à ce parti dissident du Sénat dont M. Jules Simon est en quelque sorte le chef, qui n'a point de base solide ni bien fixe, et qui vote en général avec la droite. Dufaure était donc de ceux-là qu'on appelle des républicains blancs, c'est-à-dire de ceux pour qui le

nom de la République est surtout une étiquette, que les cléricaux ne répudient point, et que le mot de monarchie n'effraye qu'à moitié.

C'est ce genre d'opinion modérée que M. Dufaure a cherché à faire prévaloir toute sa vie et à laquelle il est mort fidèle. Les opinions extrêmes avaient au contraire en lui un irréconciliable ennemi : il ne voulait point de la monarchie d'Henri V, qui représentait pour lui des principes disparus et en quelque sorte la revanche de 89 ; mais il voulait encore moins de l'Empire, qu'il regardait comme le synonyme du despotisme et de l'absolutisme, deux choses qu'en matière de gouvernement il haïssait par-dessus tout. Et ce vieux libéral était si fort entêté dans ses idées, si pleinement convaincu de leur excellence pour le bien du pays, qu'au 2 décembre 1851 il se fit bravement mettre en prison, comme tant d'autres, pour les affirmer davantage, et que pendant les dix-neuf ans — ou à peu près — que dura l'Empire, il ne voulut plus jamais rien être que simple avocat.

Mais ce n'est pas à ce titre que Dufaure devra surtout son illustration dans le souvenir des hommes : c'est beaucoup plus en effet comme orateur politique que comme orateur du barreau qu'il a brillé. Et cependant son éloquence n'avait rien d'insinuant ni d'agréable : Dufaure n'était pas l'homme de la séduction, mais il était par-dessus tous celui de la persuasion. Il avait le grand art de poser carrément ses opinions, de les faire

valoir en peu de mots, mais à l'aide des arguments les plus irréfutables et les plus convaincants, et « comme à l'aide d'un maillet », ainsi que l'a dit l'un de ses portraitistes, « il vous les entraînait forcément dans la tête ». A la tribune, ce vieillard — nous ne l'avons connu que vieillard — si laid, si mal peigné, si mal vêtu, si négligé de toutes façons, savait vous empoigner malgré vous. En l'écoutant on sentait que la conscience de Dufaure parlait elle-même dans ses discours. Il n'y avait rien d'apprêté ni de recherché dans sa parole, souvent dure et rugueuse ; mais la conviction même éclatait pour son auditoire et l'éclairait du feu de la vérité qu'il savait si bien lui communiquer. Dufaure fut à coup sûr l'homme politique le plus honnête de son temps : il n'eut jamais, c'est le cas de le dire, ni finasseries ni finesses ; il était tout un, d'un seul morceau, d'une seule pièce.

Aussi détestait-il la contradiction et s'imposait-il absolument à vous sans vouloir démordre de son opinion. Sept fois ministre, il se retira presque toujours avec la dignité la plus grande, après avoir eu le dessous sur des points au sujet desquels — *in petto* — il se posait toujours à lui-même « la question de cabinet ».

L'Académie-Française, en appelant Dufaure à elle, s'honora singulièrement. Elle ouvrait ses portes à l'éloquence parlementaire, ce genre d'éloquence dont la trace ne se retrouve que dans le *Journal officiel*. C'est là, en effet, qu'il faut rechercher les nombreuses ha-

rangues politiques de Dufaure, que peut-être les pieuses mains de ses fils voudront collectionner et réunir en volumes.

La vie privée de Dufaure était digne de sa vie publique. Elle fut simple comme celle d'un bourgeois, mais aussi elle lui donna tous les bonheurs domestiques. Sa vaillante compagne l'avait précédé de quelques années dans la tombe, et Dufaure a eu autour de lui tous les siens, ses fils, son gendre et sa fille, pour lui fermer les yeux.

Né en 1798, ce grand lutteur parlementaire avait donc 83 ans quand il est mort.

En même temps que Dufaure, et presque jour pour jour, est mort M. Henri Sainte-Claire-Deville, chimiste éminent, membre de l'Institut, et qui avait juste vingt ans de moins que l'ancien président du conseil. C'est surtout par ses travaux sur la vulgarisation des propriétés spéciales de l'aluminium que s'est distingué ce savant de premier ordre, qui appartenait, d'ailleurs, à une famille déjà illustrée dans la science par Charles Sainte-Claire-Deville, géologue et météorologue, frère aîné de Sainte-Claire-Deville qui vient de mourir, et qui lui-même était mort en 1876.

Enfin, un savant plus modeste, le docteur Louis Mandl, très connu comme médecin spécialiste pour les maladies du larynx, est mort également dans les premiers jours de ce mois. C'était un praticien bien connu

des artistes, surtout des chanteurs, qui avaient sans cesse recours à lui, et qu'il obligeait et soignait avec autant de dévouement que de désintéressement. Ceux-ci lui rendaient ses services en accourant se faire entendre chez lui; et c'est de la sorte que le D^r Mandl a eu, pendant très longtemps, un salon où se donnaient des concerts véritablement princiers, dont les premiers chanteurs et les plus illustres cantatrices de l'Opéra et de l'Opéra-Comique faisaient tous les frais.

Ainsi, en moins de deux semaines, la mort a successivement fauché ces trois illustrations diverses, de l'éloquence, de la chimie et de la médecine, Dufaure, Henri Sainte-Claire-Deville et le D^r Mandl... et cependant le monde va toujours son train, la comète de 1881 nous vaut d'intolérables chaleurs, la Bourse fait des sauts de carpe incompréhensibles, et rien ne s'arrête, même quand un de ces grands ouvriers humains vient à disparaître.... Faute d'un moine l'abbaye ne chôme pas!..

DEUX LETTRES DE GEORGE SAND. — La première est adressée à M^{me} d'Agoult (Daniel Stern) et a été publiée par la *Nouvelle Revue*. On peut l'intituler :

L'AMITIÉ.

La première fois que je vous ai vue, je vous ai trouvée jolie; mais vous étiez froide. La seconde fois, je vous ai dit que je détestais la noblesse. Je ne savais pas que vous en

étiez. Au lieu de me donner un soufflet, comme je le méritais, vous m'avez parlé de votre âme, comme si vous me connaissiez depuis dix ans. C'était bien, et j'ai eu tout de suite envie de vous aimer, mais je ne vous aime pas encore. Ce n'est pas parce que je ne vous connais pas assez. Je vous connais autant que je vous connaîtrai dans vingt ans. C'est vous qui ne me connaissez pas assez. Ne sachant si vous pourrez m'aimer telle que je suis en réalité, je ne veux pas vous aimer encore.

C'est une chose trop sérieuse et trop absolue pour moi qu'une amitié. Si vous voulez que je vous aime, il faut donc que vous commenciez à m'aimer ; cela est tout simple, je vais vous le prouver. Une main douce et blanche rencontre le dos agréable d'un porc-épic, le charmant animal sait bien que la main blanche ne lui fera aucun mal. Il sait qu'il est peu mignon à caresser, lui, le pauvre malheureux. Il attend, pour répondre aux caresses, qu'on se soit habitué à ses piquants ; car, si la main qu'il aime le quitte (il n'y a pas de raison pour qu'elle y revienne, le porc-épic aura beau se dire : « Ce n'est pas ma faute, » cela ne le consolera pas du tout.

Ainsi, voyez si vous pouvez accorder votre cœur à un porc-épic. Je suis capable de tout. Je vous ferai mille sottises. Je vous marcherai sur les pieds. Je vous répondrai une grossièreté à propos de rien. Je vous reprocherai un défaut que vous n'avez pas. Je vous supposerai une intention que vous n'aurez jamais eue. Je vous tournerai le dos. En un mot, je serai insupportable jusqu'à ce que je sois bien sûre que je ne peux pas vous fâcher et vous dégoûter de moi.

Oh ! alors, je vous porterai sur mon dos. Je vous ferai la cuisine. Je laverai vos assiettes. Tout ce que vous me direz me semblera divin. Si vous marchez dans quelque chose de sale, je trouverai que cela sent bon. Je vous verrai avec les mêmes yeux que j'ai pour moi-même quand je me porte bien

et que je suis de bonne humeur ; c'est-à-dire que je me considère comme une perfection et que tout ce qui n'est pas de mon avis est l'objet de mon profond mépris. Arrangez-vous donc pour que je vous fasse entrer dans mes yeux, dans mes oreilles, dans mes veines, dans tout mon être. Vous saurez alors que personne sur la terre n'aime plus que moi, parce que j'aime sans rougir de la raison qui me fait aimer. Cette raison, c'est la reconnaissance que j'ai pour ceux qui m'adoptent. Voilà mon résumé.

— La seconde est adressée au peintre Eugène Lambert, qui avait servi d'intermédiaire entre M^{me} Sand et Charles Jacque pour l'acquisition de magnifiques poules et poulets provenant de la riche et curieuse basse-cour de ce dernier :

Nohant, 7 janvier 1855.

Ils et elles sont arrivés ce soir bien vivants, et je ne peux pas vous dépeindre la scène d'étonnement et d'admiration de toute la famille, bêtes et autres, à la vue de ces superbes animaux.

Quand tout cela ne donnerait ni œufs, ni poulets, c'est tellement beau à voir qu'on se le payerait encore avec plaisir. On a tout de suite installé la compagnie dans son domicile et mis à l'engrais toute la valetaille, indigne de frayer avec pareille seigneurie. Vos instructions vont être affichées à toutes les portes de l'établissement, et j'aurai le plaisir d'y veiller, car ce monde-là en vaut la peine.

Que de remerciements je vous dois, Monsieur, pour tant de soins et d'obligeance ! C'est si aimable à vous et si peu sans gêne de ma part que je ne sais comment vous dire combien je vous sais gré d'avoir pris cet embarras. Je ne croyais pas que

vous seriez forcé de veiller vous-même à tout ce détail, et je vois que vous avez choisi de main de maître et surveillé cet envoi avec une complaisance tout amicale. Merci donc mille fois, mais je ne vous tiens pas quitte.

J'aime bien les poules que vous expédiez, j'aime encore mieux celles que vous faites ; mais j'aimerais mieux encore vous voir à Nohant mettre le nez dans notre famille, parce que je suis sûre que vous vous y trouveriez bien, et qu'une fois venu, vous y reviendriez. Vous me l'aviez promis, et je ne compte pas vous laisser tranquille que vous ne teniez parole.

Maurice vous envoie toutes ses poignées de main et remerciements, car il était comme un enfant devant l'ouverture de ce panier plein de merveilles, et tous ces grands airs de prisonniers orgueilleux qui relevaient leurs aigrettes en nous regardant de travers.

Veillez croire à toutes mes sympathies et sentiments vrais pour vous.

GEORGE SAND.

QUELQUES RÉBUS. — Nous empruntons à *la Liberté* le fragment suivant d'un curieux article sur les rébus, ce jeu d'esprit si fort en usage jadis et non moins estimé et propagé de nos jours.

«... Les rébus picards ont été fort renommés. Il existe un petit ouvrage in-12, publié à Paris en 1572, intitulé *Bigarrures*, contenant un grand nombre de ces jeux d'esprit. L'auteur, le sieur Tabourot des Accords, avait un talent spécial pour ces tours de force littéraires, et il excellait dans les anagrammes, les acrostiches les coq-à-l'âne et les devises allégoriques.

Nous citerons un des rébus de ce curieux recueil :

<i>pir</i>	<i>vent</i>	<i>venir</i>
<i>Un</i>	<i>vient</i>	<i>d'un</i>

Pour obtenir le sens, il suffit d'ajouter le préposition *sous* à chaque mot de seconde ligne, et l'on obtient :
Un soupir vient souvent d'un souvenir.

Ce genre d'esprit a été fort pratiqué au XVI^e siècle. Il devint une manie, un engouement, et fut l'objet des critiques de Rabelais, qui disait des rébus de son temps :

« Homonymies tant ineptes, tant fades, tant rustiques et barbares ! »

Le rébus a été d'un usage fréquent dans les armoiries. On l'a employé dans les marques de librairie et sur les enseignes. On voit encore aujourd'hui à Paris des enseignes où figure le vieux rébus. Ainsi, pour n'en citer qu'un, il n'est pas rare de trouver au coin d'une rue l'enseigne d'un marchand de vin avec ces mots *Au bon*, suivis d'une peinture représentant un coing : *Au bon coin.*

Charles Nodier parlait toujours de l'enseigne du quai Saint-Paul, sur laquelle il ne manquait de jeter un coup d'œil toutes les fois qu'il allait en ville ou qu'il rentrait à son domicile de la bibliothèque de l'Arsenal. Sur cette enseigne était peint un plat contenant un mets quelconque, et sous ce plat était assis un bonhomme vêtu

de blanc, en costume de cuisinier. Ce rébus signifiait :
Restaurateur à six sous le plat !

Les produits de la confiserie ont répandu aujourd'hui le rébus à profusion dans toutes les classes de la société; des dessins ingénieux et compliqués en doublent la valeur. Ces rébus ont le mérite de fournir, à la fin du dîner, matière à des propos pleins de gaieté, et de faire valoir la finesse et la pénétration d'esprit des convives ; ils donnent du piquant à la conversation en faisant naître de malicieuses allusions.

Citons, pour terminer, le rébus qui fut présenté à la cour de Louis XVIII et offert à la duchesse d'Angoulême par le duc de C... dans une bonbonnière couverte de satin blanc et rehaussée de fleur de lis.

<i>tient</i>	<i>rit</i>	<i>l'Age</i>
<i>La Foi</i>	<i>L'Espérance</i>	<i>La Charité</i>

Ce qui voulait dire : *La Foi soutient, l'Espérance sourit la Charité soulage.* »

NECROLOGIE. — *Paul de Saint-Victor.* — Cet éminent « styliste » vient de mourir prématurément, le 9 de ce mois, âgé d'à peine 54 ans. C'était le roi de la phrase, le don Juan du style — ainsi que l'avait surnommé Sainte-Beuve. Nul n'a su mieux que lui parer des plus brillants dehors les articles même les moins fournis et rendre intéressant, par le feu d'artifice que chaque semaine il

tirait en leur honneur dans ses feuilletons du lundi, le compte rendu de pièces de théâtre bien souvent médiocres et banales. L'Académie française allait ouvrir ses portes à ce brillant écrivain au moment où il est mort : elle se devait en effet à elle-même d'offrir un des trois fauteuils actuellement vacants dans son illustre compagnie à l'auteur si consciencieux et si distingué d'*Hommes et Dieux*, de *Barbares et Bandits*, et de ces études si profondes et si savantes sur l'antiquité dramatique (Eschyle, Sophocle, etc.) : elles devaient faire trois volumes, dont le premier seul a paru sous le titre de *les Deux Masques*.

Le Baron Dupotet. — On l'avait surnommé le Mesmer du XIX^e siècle. Il n'en était pourtant que l'adepte et l'élève, mais il avait, à l'aide des progrès de la science moderne, singulièrement perfectionné et agrandi ses théories et leur mise en pratique. Le baron Dupotet donnait au Palais-Royal, il y a une trentaine d'années, de bien curieuses séances publiques de magnétisme et de somnambulisme qui préoccupèrent jusqu'à l'Académie. Elle nomma une commission pour juger de leur valeur, et les commissaires furent « empoignés » comme les autres et n'osèrent pas conclure ; si bien que Dupotet conserva son prestige auprès de son auditoire. Il vient de mourir à 85 ans, laissant après lui beaucoup de livres explicatifs d'une science spéciale qui a bien dégénéré aujourd'hui.

THÉÂTRES. — *Maître Pathelin*. — La Comédie-Française vient de reprendre (30 juin), ce vieux chef-d'œuvre du théâtre de nos pères au moyen âge, qu'une habile et consciencieuse adaptation d'Édouard Fournier a fait passer sur la scène moderne dans son texte intégral.

Notre regretté confrère a conservé absolument le vieux texte, avec ses tournures archaïques, ses inversions, ses phrases étrangement construites; il s'est borné à rendre compréhensible pour nous tout ce qui ne l'était plus et l'on peut dire, à coup sûr, que nous avons tout à fait, grâce à son intelligent et difficile travail, la vraie farce de *Maître Pathelin* sous les yeux.

C'est en 1872, le 26 novembre, que fut représentée pour la première fois cette curieuse adaptation de Fournier. Les rôles étaient alors, à peu de chose près, distribués comme aujourd'hui. Voici d'ailleurs les deux distributions rapprochées l'une de l'autre :

PROLOGUE

	1872	1881
La Comédie.	M ^{mes} LLOYD.	M ^{mes} LLOYD.
La Farce.	MARIE ROYER.	BIANCA.

PIÈCE

Pathelin.	M. GOT.	M. GOT.
Guillemette.	M ^{mes} JOUASSAIN.	M ^{mes} JOUASSAIN.
Le Drapier.	MM. BARRÉ.	MM. BARRÉ.
Le Juge.	KIME.	LELOIR.
Aignelet.	COQUELIN cadet.	COQUELIN cadet.

L'immense succès que M. Got avait obtenu en 1872 dans le rôle de Pathelin s'est renouvelé, augmenté même encore aujourd'hui. Le second acte a offert à l'éminent comédien l'occasion de se livrer à toute la fantaisie la plus grotesque et la plus folle qui se puisse supposer. Et remarquez qu'en même temps qu'il se montrait d'un comique si fantasque et si achevé M. Got demeurait toujours le grand comédien qu'il est, sans tomber jamais dans ce qu'on appelle la charge, bien qu'il interprêtât un rôle dont tant d'artistes, qu'on pourrait nommer, auraient encore exagéré à plaisir les effets de grasse et grosse gaieté gauloise.

A côté de M. Got, M. Coquelin cadet s'est fait justement applaudir dans le personnage d'Aignelet, ce fin et madré berger qu'il représente avec beaucoup de finesse et une grande vérité de costume, d'allures et de tenue.

M. Barré, M^{mes} Jouassain et Lloyd sont excellents dans leurs rôles où ils s'étaient déjà montrés excellents en 1872. M^{lle} Bianca, très accorte très appétissante, a plus de dehors, mais moins de talent que la regrettée Marie Royer, et M. Leloir est un juge bien invraisemblable même pour l'époque où la scène de *Maître Pathelin* se trouve placée. C'est ici que se montre la différence qui existe entre un maître et un élève. Got et Leloir jouent tous les deux des rôles exagérés; mais Got demeure toujours maître de lui-même dans cette

exagération apparente de son personnage, tandis que Leloir dépasse trop souvent la mesure dans l'interprétation du sien.

Le Feu au couvent. — Le même soir la Comédie-Française reprenait la plus jolie pièce que lui ait donnée Théodore Barrière, *le Feu au couvent* (13 mars 1860). On se souvient encore du grand succès qui accueillit cette œuvre charmante, qui était en outre jouée à ravir. Voici la première distribution de la pièce rapprochée de celle d'aujourd'hui :

	1866	1881
D'Avenay.	MM. BRESSANT.	MM. LAROCHE.
Fortunien.	LEROUX.	PRUDHON.
De Mériel.	DELAUNAY.	BAILLET.
Adrienne.	M ^{me} E. FLEURY.	REICHEMBERG.

Il suffit de mettre ces noms en regard pour faire éclater la grande supériorité de la première distribution sur la seconde. M^{lle} Reichemberg cependant est aussi charmante que le fut jadis M^{lle} Fleury ; Mais M. Laroche, bien que fort distingué, est froid comme glace ; Baillet est aimable, mais ne saurait faire oublier Delaunay, et Prudhon n'a ni la légèreté ni la grâce impertinente de Leroux dans le personnage si gai et si bien venu de Fortunien. Quoi qu'il en soit, tous ces comédiens de second ordre sont excellents. Quant à la pièce elle-même, elle est toujours charmante : c'est une

œuvre sentimentale et littéraire à la fois qui mérite de demeurer toujours au répertoire.

Opéra. — *Robert le Diable*. — On nous a conviés à cette reprise de *Robert le Diable* avec une certaine solennité. Il y avait grand et petit service de presse, et on s'attendait à quelque interprétation merveilleuse et inusitée. En somme cette cinquantième reprise de *Robert* est inférieure, pour la plupart des rôles, à celles qui l'avaient précédée. Citons toutefois à part M. Villaret, dont l'ardeur est toujours la même, dont la voix semble se renouveler et qui est toujours, depuis plus de quinze ans qu'il chante à l'Opéra, le seul immuable ténor capable de soutenir à peu près tout le répertoire. M. Boudouresque (Bertram) a une belle voix, toutefois un peu lourde, et M. Dereims possède au contraire une voix bien fluette, qui a cependant fait plaisir dans le rôle de Raimbaud en raison de l'art avec lequel il la dirige. La partie des dames a été, ce nous semble, moins heureuse, surtout pour ce qui concerne M^{lle} de Vère qui est une Isabelle sans traditions. M^{lle} Dufrane (Alice) a certainement de brillantes qualités; mais ces deux artistes sont encore trop inexpérimentées pour supporter le poids de tels rôles. En somme, par la chaleur qu'il fait, nous excusons M. Vaucorbeil de nous réserver pour des temps meilleurs la production de plus fortes cantatrices et nous ne demandons pas mieux que de lui faire crédit jusqu'à l'hiver prochain.

VARIA. — *Deburau diplomate.* — A propos du curieux ouvrage de Jules Janin, *Deburau, ou Histoire du Théâtre à quatre sous*, dont la Librairie des Bibliophiles a donné récemment une édition, la *Revue Bordelaise*, dans le compte rendu qu'elle en fait, raconte l'anecdote suivante :

« Nous ne savons plus quel mois de l'année 1833 George Sand donnait à Paris un grand dîner auquel avaient été priées les notabilités de la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle elle collaborait alors. Lerminier, le professeur de philosophie fort à la mode en ce temps, Musset et d'autres encore dont le nom était célèbre dans le monde des lettres, devaient être au nombre des convives. Et parmi ces derniers un entre tous piquait la curiosité des hôtes de la châtelaine de Nohant. C'était un diplomate anglais, droit et raide comme il sied à un diplomate et à un fils de la vieille Albion, membre distingué de la Chambre des communes traversant la France pour se rendre en Autriche avec des instructions extrêmement secrètes. Notre Anglais fut fidèle au rendez-vous. Une place était restée vide, et vainement on avait attendu l'hôte illustre qui devait l'occuper, le jeune poète qui, la veille obscur, soudain avait vu se lever l'aurore de la gloire à la suite des brillants débuts des *Contes d'Espagne et d'Italie* ; nous avons nommé de Musset.

« La conversation s'engagea bientôt sur la situation

politique de la France et de l'Angleterre. Les convives, en gens de bon ton, faisaient la partie belle à Lermnier et au diplomate anglais. Ce dernier ne soufflait mot. C'est en vain que les noms de Peel et Stanley furent prononcés, notre Anglais ne répondait que par monosyllabes ; mais il ne put se défendre d'un haut-le-corps significatif à l'audition du mot d'*équilibre européen*, et alors accompagnant d'un geste Louis XV la plus belle des basses-tailles : « Voulez-vous savoir, dit il, comment je comprends l'équilibre européen, dans les graves circonstances où se trouve la politique en Angleterre et sur le continent ? Le voici, je vais tâcher d'être clair. » Et aussitôt, saisissant à deux mains son assiette, notre diplomate la lance en l'air en lui imprimant un fort mouvement de rotation, et délicatement la reçoit sur l'extrémité de son couteau où elle continue de tourner à la stupéfaction générale. « Tel est, poursuit-il, l'emblème de l'*équilibre européen*. Hors de là point de salut. »

« Un éclat de rire homérique où se peignaient les indices d'une certaine inquiétude à l'endroit de l'*équilibre* des facultés de l'orateur, accueillit ces dernières paroles, et redoubla à la vue de la servante de céans, qui, pour jouer sa partie dans ce concert de gaieté, s'était emparée de la plus ventrue des carafes et douchait à plein goulot le crâne chauve du trop démonstratif diplomate. Au milieu du tohu-bohu général, George Sand se leva pour expliquer à ses hôtes qu'il s'agissait

d'une vaste *fumisterie*. La servante qui venait de se livrer à des exercices aussi hydrothérapiques qu'intempestifs sur le chef de l'orateur n'était autre que de Musset, qui pour la circonstance avait soigneusement rasé sa blonde moustache. Quant au nom de notre Anglais diplomate, qui n'était ni diplomate ni Anglais, il souleva une tempête d'applaudissements, car il n'était autre que Deburau. »

Homard, écrevisse et crevette. — Le grand pontife du naturalisme, M. Émile Zola lui-même, vient de commettre la phrase suivante dans un article du *Figaro* :

« Ce fut elle qui prit les trois premières crevettes, trois petites *crevettes roses*. »

M. Zola n'a pourtant pas l'habitude de voir les choses en rose ; mais, cette fois, il a trop pensé aux crevettes qu'on lui sert à table, et pas assez à celles que contient l'onde amère.

On s'est rappelé, à ce propos, la légendaire expression de *cardinal des mers* appliquée au homard, qu'on a toujours mise sur le dos de Jules Janin. Nous avons lu une bonne partie de ses ouvrages, et nous déclarons ne l'y avoir jamais trouvée. Nous n'avons vu non plus personne qui pût nous indiquer où était ce fameux cardinal, et Janin lui-même, que nous avons beaucoup connu, interrogé par nous à ce sujet, nous a déclaré ne pas le savoir davantage. Ce soi-disant cardinal des mers est à

mettre à côté de la fameuse définition de l'écrevisse, *petit poisson rouge qui marche à reculons*, qui se trouverait dans une édition du Dictionnaire de l'Académie; mais que, pour notre compte, nous n'y avons jamais rencontrée. Aussi serions-nous fort reconnaissant à celui de nos lecteurs qui pourrait nous la signaler.

Le roi règne et ne gouverne pas. — A propos de cette phrase si connue, notre collaborateur, M. Thénard, nous communique la note suivante : M. Thiers passera longtemps encore pour avoir trouvé cette formule politique, et ce que nous allons dire ne diminuera pas beaucoup le poids de la pensée de l'homme d'État contemporain.

M. Gabriel Guillemot, dans un intéressant article de *la République française* du 24 juin 1881, a reproduit plusieurs de ces mots, prétendus profonds, qui servent d'étiquette à couvrir une marchandise de même espèce.

Naturellement, la petite phrase sentencieuse de M. Thiers n'a pas été oubliée, et d'aucuns, en la relisant, ont dû se dire qu'il n'était pas possible de définir plus heureusement, avec la concision de Tacite, la monarchie constitutionnelle.

Qui croirait que le célèbre ministre de la dynastie de Juillet n'a fait que reprendre ou rencontrer d'instinct ce qui se répétait sans doute depuis longtemps dans les cercles ou salons politiques?

Le président Hénaut raconte dans ses *Mémoires*,

publiés en 1855, la tragie-comédie qui se joua à la cour d'Espagne à la date de 1714. Le roi Philippe V, après la mort de sa première femme, resta veuf pendant dix mois, et M^{me} des Ursins, dame d'honneur de la reine défunte, aurait songé, dit le président Hénaut, à remplir le rôle que M^{me} de Maintenon tenait auprès de Louis XIV, en se faisant épouser, elle, âgée de cinquante-quatre ans, par un prince encore jeune. « Rien ne se faisoit dans le royaume que de son consentement et par ses conseils ; elle gouvernoit, mais elle ne régnoit pas. » Ne semble-t-il pas que la réflexion du grave magistrat, historien du XVIII^e siècle, ait, pour ainsi dire, appelé l'apophthegme de M. Thiers, qui n'a eu qu'à changer de place la négative.

M^{me} des Ursins, contrairement à M. Thiers, tenait à régner, pensant peut-être que l'on ne gouverne guère complètement si l'on ne règne pas ; et lui, M. Thiers, croyait que celui qui gouverne règne un peu.

Il n'en reste pas moins établi que c'est le président Hénaut qui a formulé avant M. Thiers la différence qu'il y a entre *gouverner* et *régner*.

L'Auteur du PRÊTRE. — Qui connoissait M. Charles Buet avant le drame si poignant, si plein d'intérêt qu'il vient de faire représenter à la Porte-Saint-Martin sous le titre du *Prêtre* ?

Voici donc quelques détails biographiques et plus en-

core bibliographiques sur cet écrivain peu connu et qui ne demande qu'à l'être, détails dont nous saurons gré les prochaines éditions de Larousse et de Vapereau.

M. Charles Buet est né à Chambéry le 23 octobre 1846. Il est donc d'origine italienne et n'est devenu Français que par l'annexion de son pays au nôtre. Croirait-on que jusqu'à ce jour ce laborieux écrivain n'a pas publié moins de 33 volumes de romans, un volume d'histoire, *les Ducs de Savoie aux XV^e et XVI^e siècles* et une quantité de brochures politiques et autres? Successivement rédacteur du *Courrier de Savoie*, du *Courrier des Alpes*, de la *Revue du monde catholique*, du *Foyer*, de *l'Echo de l'Ardèche*, de *l'Illustration pour tous*, M. Buet a écrit surtout dans les journaux sous différents pseudonymes. Voici les principaux dont il s'est servi : Amédée Leyret (1865), Clément Beauclert (romans dans *le Pays et la Liberté*) ; Vindex, Rubempré et La Baudraye (dans *Paris-Journal*) ; puis, dans différentes feuilles catholiques, dans *la Revue de France*, dans *l'Echo de l'Ardèche*, dans *l'Univers*, etc... Capitaine Nemo, Tristan de Rochemoire, Samuel de Belleforest, Gaston Bois Dupré, Camille Vaudey, etc.

En 1872 Charles Buet a épousé M^{lle} Poncet, sœur des frères Poncet, les explorateurs célèbres du Centre Africain.

Le voilà aujourd'hui lancé dans la voie dramatique, qui est à coup sûr la plus profitable et la plus féconde

pour un écrivain, puisqu'un seul drame a plus fait pour a notoriété du nom de M. Buet que les trente-trois volumes, et plus, qu'il avait antérieurement publiés.

Nadaud chez lui. — L'édition des *Chansons de Nadaud*, récemment publiée par la Librairie des Bibliophiles (3 vol. in-16, avec eaux-fortes d'Edmond Morin), a remis en circulation les anecdotes relatives à l'aimable chansonnier. Le chroniqueur du *Sport* nous raconte la suivante :

L'empereur qui, nul ne l'ignore, n'avait pour la musique qu'un médiocre enthousiasme, adorait entendre Nadaud chanter lui-même ses œuvres, avec l'art qu'on lui connaît. Les *Deux Gendarmes*, particulièrement, avaient le don de faire rire aux larmes le souverain, dont le front se déridait rarement.

Un jour que Nadaud était à Saint-Cloud ou à Compiègne, je ne sais au juste, l'empereur le recommanda lui-même à un chambellan.

« Surtout ayez bien soin de M. Nadaud, je veux qu'il soit ici comme chez lui. »

Nadaud, à ces paroles, prit un air désolé.

« Qu'avez-vous donc, Monsieur Nadaud? vous paraissez contrarié?... »

— Ma foi, Sire, répondit le chansonnier, je vous avoue qu'en venant ici j'espérais être mieux que chez moi... »

Vieille Chanson sur Nisard. — En 1855 M. Nisard, qui avait succédé à Villemain dans la chaire d'éloquence française à la faculté des lettres, crut devoir établir dans une de ses leçons qu'il existait deux morales : celle qui est à l'usage des gouvernants et celle qui est l'obligation des gouvernés. Cette distinction inattendue dont la morale philosophique était l'objet donna lieu à de violentes protestations, à des cris, à des sifflets et même à des manifestations bruyantes jusque dans la rue.

C'est à la suite de cet incident que fut composée la chanson suivante, sur un air populaire, chanson qui ne se colportait naturellement que sous le manteau, que nous croyons inédite et à laquelle le choix qui vient d'être fait de M. Nisard par l'Institut, pour le prix biennal de 20,000 francs, donne une sorte d'actualité :

I

Un jour monsieur Nisard,
Professeur nasillard,
Inventa pour César
Une morale à part.
Larifla, fla, fla!... etc.

II

Le vol et le poignard
Sont permis à César,
Puisque César a l'art
De plaire au sieur Nisard.

III

Cependant ce Nisard
Fut jadis montagnard ;
Mais plus tard le gaillard
Sut changer d'étendard.

IV

Pour punir ce cafard,
L'auditoire criard
Le siffla sans retard
En dépit du mouchard.

V

Nisard, pâle et blafard
Et le regard hagard ,
Essuya maint brocard
Et resta tout jobard.

VI

Cependant le mouchard
Protecteur de Nisard
Tendit son traquenard
Et prit plus d'un fuyard.

VII

Les siffleurs de Nisard
Sont dignes de la hart :
On les garde à l'écart,
Pour les pendre plus tard.

Encore le mot bienfaisance. — Un de nos lecteurs adresse à notre collaborateur M. Thénard les observations suivantes sur la note relative au mot *bienfaisance* qu'il a publiée dans notre numéro du 15 juin :

« Au sujet du mot *bienfaisance*, inventé ou retrouvé par l'abbé de Saint-Pierre, permettez-moi d'appeler votre attention sur cette note qui accompagne la fameuse pièce *le Louis d'or*, dans le tome X des *Variétés historiques et littéraires*, publiées par Édouard Fournier (*Bibliothèque elzévirienne*, Paris, Pagnerre, 1863) :

« Ces personnes bien faites et bien faisantes qui, pour « donner courage à leurs galans, etc. »

« *Bienfaisant*, qui était un mot nouveau, ne s'écrivait pas alors tout d'une pièce. On séparait comme ici l'adverbe du participe, de façon qu'ils ne fissent jamais complètement corps et pussent garder l'allure qui leur était propre. On aurait cru faire une faute alors si l'on avait dit *plus bien faisant*; on disait, comme fit Voiture dans une de ses lettres, *mieux faisant*. Quant à *bienfaisance*, créé par Balzac, mais qu'on n'employait pas, un siècle après l'abbé de Saint-Pierre le retrouva (*Mémoire pour diminuer le nombre des procès*, p. 37), et on lui en fit honneur comme d'une invention. »

Voici la réponse de M. Thénard :

« Il n'est pas impossible de concilier les doutes de M. Fournier et l'affirmation de l'histoire littéraire. L'abbé de Saint-Pierre avoue, non dans son *Mémoire*

pour diminuer les procès, mais dans son *Projet pour perfectionner l'éducation*, qu'il emploie un mot retrouvé ou inventé par lui. Certes, si l'écrivain s'était rappelé avoir lu le mot *bienfaisance* dans les œuvres de Balzac, il n'aurait pas hésité à s'appuyer de l'autorité de celui qu'on décorait encore du titre de père de l'*éloquence française*, d'autant plus que le respectable abbé n'affichait aucune prétention comme linguiste et puriste ; il était même trop indifférent sur ce point : ne cherchant que l'idée, il se souciait peu de la forme dont il la revêtait. D'un autre côté, on est surpris qu'un critique comme Édouard Fournier ait oublié de citer ses preuves ; aussi, tant que l'on ne placera pas sous nos yeux le texte de l'Angoumois Balzac portant le mot *bienfaisance*, il nous sera permis de ne pas considérer comme *du vieux neuf* le terme introduit par l'abbé de Saint-Pierre. »

D'Alembert avait pressenti l'objection d'Édouard Fournier, et il y a répondu : « On dit que *bienfaisance* se trouve dans les écrivains plus anciens que l'abbé de Saint-Pierre, mais il était resté enseveli chez eux ; cependant ce dernier en est le véritable auteur, puisqu'il l'a ressuscité et naturalisé. »

Encore un fait qui démontrerait que les contemporains ne mettaient pas en doute la paternité du mot *bienfaisance* : l'académicien d'Olivet, ex-jésuite, voulut refuser le prix à une ode du jeune abbé Delille, parce

que ce dernier avait employé comme rime le mot *bienfaisance*, qui, au goût du méticuleux d'Olivet, semblait un néologisme indigne des récompenses académiques.

L'abbé de Saint-Pierre inventa aussi et vulgarisa un mot qui fit vite fortune, c'est le mot *gloriole*, moins ambitieux que gloire, et moins choquant qu'orgueil : « Nous avons besoin de citoyens justes doux, patients, humbles, polis, discrets et généreux, qui sachent pardonner les injures, qui se connaissent en vraie gloire et qui la recherchent, qui méprisent les distinctions de la vanité ou les glorioles, etc. » (*Discours préliminaire de mes annales politiques.*)

Admirablement dit ! Et pourquoi a-t-on répété que notre abbé ne savait pas écrire ?

Pour finir nous dirons que, si *bienfaisance* n'a pas eu tout de suite de nombreux partisans et pratiquants, la *gloriole* au contraire sembla combler une lacune dans notre vocabulaire.

Le bon abbé se montrait encore l'homme de la *bienfaisance* en fustigeant tout doucement les faiblesses humaines.

Sarah Bernhardt et la Baleine. — La petite anecdote suivante est extraite de l'un des derniers feuillets de Sarcey au *Temps* :

« M^{lle} Sarah Bernhardt me contait avec beaucoup de bonne grâce, et non sans une pointe de malice, que

dans une grande partie de sa tournée en Amérique, elle avait été suivie par un Barnum qui exhibait une baleine colossale. Les mêmes engins de publicité fonctionnaient pour la baleine et pour elle. On allait voir la baleine dans le jour et le soir entendre l'autre curiosité, Sarah Bernhardt :

« Eh bien ! ajoutait-elle gaiement, vous me croirez si vous voulez ; mais j'ai eu presque autant de succès que la baleine. »

Un Fauteuil à musique. — Notre confrère Sifflet, du *Gaulois*, a vu dernièrement, entre autres curiosités foraines, à la fête de Bois-Colombes, un fauteuil à musique qui a eu, paraît-il, dans son existence, une assez tragique aventure.

C'est un fauteuil Voltaire, recouvert de vieux velours rouge et portant cette inscription sur son dossier : « DEUX AIRS, 1^o la Marche du *Prophète*, — 2^o *La donna è mobile*. » Il suffit de s'y asseoir pour mettre en mouvement le cylindre qui donne l'un de ces deux airs.

En 1869, il était la propriété d'un Américain nommé Georges Bird, un vieil homme de mœurs grincheuses qui demeurait à la Malmaison avec sa très jeune et très jolie femme. Bird était très jaloux de celle-ci, et il avait raison, car il y avait un amant en titre... Un jour, le mari surprit les coupables. L'amant eut le temps de s'enfuir par la fenêtre ; mais la femme, la tête fendue

d'un coup de hache, tomba sanglante dans le fauteuil. Quand les domestiques accoururent au bruit, on entendait encore s'échapper de l'instrument mis en mouvement par le poids du cadavre les dernières notes de la canzonetta de *Rigoletto*.

Le mari se suicida. Naturellement il y eut enquête, et le fauteuil à musique figura parmi les pièces à conviction. J'ignore comment il est devenu la propriété du montreur de figures de cire qui l'exhibe aujourd'hui; mais je suis bien sûr de l'avoir reconnu, avec ses vieux accords fêlés et la grande tache de sang qui noircit encore le velours du dossier.

LES MOTS DE LA QUINZAINE :

La baronne de L..., qui a encore des scrupules, déclarait hautement, en parlant d'un salon taré, qu'une mère ne pouvait pas y conduire sa fille.

« Pourquoi donc ? fit observer M. de Banville, *si elle veut la perdre ?* » (*Événement.*)

M^{lle} Cascadette déguste un bock près d'une table à laquelle sont assis deux gommeux, frisés, pommadés et exhalant la parfumerie par tous les pores.

1. Nous ferons désormais, sous ce titre, un choix parmi les *mots* qui forment la note gaie de la presse contemporaine et qui sont l'expression de l'esprit du jour.

L'aimable enfant les contemple avec intérêt, puis elle fait mine d'aspirer bruyamment et s'écrie :

« Pauvres garçons !... si jeunes... et déjà embaumés !.. » (*Gaulois.*)

R..., un financier connu, qui eut, l'an dernier, maille à partir avec les tribunaux de son pays, est sorti hier de prison, pauvre comme Job et sans un sou vaillant.

« C'est égal, disait-il mélancoliquement à un ami, il est dur à mon âge de recommencer sa vie.

— A ta place, reprit l'ami, j'en recommencerais une autre. » (*Vie moderne.*)

Un riche boursier vient d'épouser la sœur de sa maîtresse.

« Comme cela, a-t-on dit, il va légitimer ses nièces. » (*Événement.*)

Chez le coiffeur :

« Monsieur, désire-t-il que je lui fasse la raie sur le côté ?

— Non, si ça vous est égal, vous me la ferez sur la tête. » (*Presse.*)

Un sportsman à la gare du Nord :

« Mon cher, dit-il à un ami, je reviens des courses de Beauvais avec une fièvre...

— De cheval ?

— Justement, c'est la maladie qui court. »

(*Paris-Journal.*)

Un passant à Oldfield, qui lui marche sur le pied :

« Faites donc attention, vous ne pouvez pas marcher à côté ? »

Oldfield. « Il y a des flaques d'eau à côté : j'ai fait attention. » (*Convention nationale.*)

Un mot de M. Dufaure.

Dans les commencements de 1851, il se rend un matin à l'Élysée et trouve le Président de la République préoccupé, soucieux.

« Vous me voyez dans l'enfantement d'un ministère, dit Louis-Napoléon au visiteur.

— Pourvu que le nouveau-né ne vienne pas par l'opération césarienne ! » riposta en nasillant l'ancien et futur ministre.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 13 — 15 JUILLET 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Les Mémoires de Talleyrand. — L'Origine de l'opérette. — Théâtres. Opéra : *le Prophète*; Gymnase : *le Duel de Pierrot*.

Varia. — Paul de Saint-Victor et Théophile Gautier. — A propos de *Fra Diavolo*. — La Statue de Marceau. — Un Collaborateur de Rouget de L'Isle. — La Plume d'oie. — Rien de nouveau... — L'Enseigne des Quatre-à-craindre. — La Passion de Jésus-Christ racontée aux Chinois. — L'Agence Havas. — Réclame capillaire.

Les Mots de la quinzaine.

Petite Gazette.

LA QUINZAINE. — La question Wolff-Zola a été l'événement littéraire de la quinzaine. Ces deux écrivains se sont successivement pris aux cheveux dans *le Figaro* : l'un, M. Wolff, reprochant à son collaborateur d'avoir trop exalté, dans le journal même où il tient concurremment avec lui le sceptre de la Chronique, un jeune écrivain nouveau venu, M. Paul Alexis, dont

M. Wolff avait eu à se plaindre ; l'autre, M. Zola, répondant en très bons termes à M. Wolff dans une sorte de plaidoyer *pro domo*, où il a cependant montré ses griffes. Cette querelle, qui avait déjà occupé plusieurs colonnes du *Figaro*, menaçait de s'éterniser, lorsque M. Magnard, le rédacteur en chef du journal, a sagement coupé court à la lutte en l'arrêtant après la deuxième réplique.

Il est clair que le public ne comprend pas grand'chose à ces querelles intestines, et que surtout il ne s'y intéresse que très médiocrement. Pour lui, M. Wolff vaut M. Zola, qui vaut M. Wolff, du moment que ces deux écrivains l'instruisent ou l'amuse. Mais quand deux chroniqueurs, même de grand talent, comme ils le sont tous deux, éprouvent le besoin de laver leur linge sale ailleurs qu'en famille, cela est véritablement plus qu'indifférent pour le public, qui aime beaucoup mieux des renseignements sur la Tunisie, sur l'Algérie, sur les faits du jour, que sur les dissensions plus ou moins oiseuses qui peuvent diviser deux chroniqueurs, lesquels souvent ne font naître une querelle entre eux que pour se donner des sujets d'articles.

Et ajoutons que cette querelle, d'abord pacifique, a failli finir dans le sang. En effet, dans un autre journal de création récente, *Paris*, qu'un dissident de *la France*, M. Charles Laurent, le fils de l'éminente artiste Marie Laurent, a fondé comme concurrence au journal de feu Girardin, M. Albert Delpit, chroniqueur de ce nouveau journal,

n'a pas traité le susdit M. Paul Alexis selon les mérites que celui-ci se reconnaissait à lui-même. Le tout à propos de l'article Wolff-Zola. De là, provocation, puis duel à la frontière, dans lequel M. Alexis a reçu une légère égratignure. Et dans tout cela, en somme, de simples questions d'amour-propre où l'honneur de qui que ce soit ne se trouvait aucunement engagé. Ainsi deux galants hommes, deux vaillantes plumes, Alexis et Delpit, ont risqué leur vie pour quelques lignes écrites avec plus ou moins de bonne humeur, plus ou moins nerveuses, et si excusables en ce temps de canicule ! Eh ! grand Dieu ! Messieurs, gardez donc votre sang pour le répandre en faveur de meilleures causes !...

Pendant ce temps-là mourait à l'hospice Dubois un brave et excellent homme que nous avons très particulièrement et depuis longtemps connu, Oscar Rollin, ancien directeur, régisseur, acteur, etc..., de je ne sais combien de petits théâtres. On ne connaissait Rollin au théâtre que sous son prénom d'Oscar. La vie de cet honnête et courageux artiste est bien curieuse : c'est un vrai coin de la bohème dramatique.

Oscar nous a souvent conté que dans sa jeunesse, vers 1836, alors qu'il avait environ vingt-deux ans, il avait hérité d'une centaine de mille francs de sa famille. L'amour du théâtre l'entraînant, il avait jeté ces cent mille francs dans l'entreprise, comme directeur, du petit théâtre du Panthéon. Il s'y ruina en deux ans, et passa de là, mais

cette fois comme acteur comique, à Beaumarchais, puis aux Variétés, puis enfin aux Délassements-Comiques, où il cumula les deux fonctions de régisseur et de comédien. C'est là que nous l'avons connu. Oscar avait une grande intelligence des choses du théâtre, et c'était un excellent metteur en scène. Toutes les revues des anciens Délassements, qui furent des revues à succès, ont été montées par lui. Ce fut le beau temps des Délassements et aussi le beau temps d'Oscar, qui était le compère obligé de toutes les revues qu'on y représentait.

Quand les théâtres du boulevard du Temple disparurent, Oscar chercha une autre voie et s'en fut à l'étranger. Nous l'avons alors perdu de vue pendant plusieurs années. Quand nous le retrouvâmes, il était simple secrétaire du théâtre de l'Athénée, dirigé par Montrouge. Mais le brave garçon ne savait pas tenir en place, et chaque fois il quittait un bon *tiens* pour deux mauvais *tu l'auras*. C'est ainsi qu'il quitta Montrouge pour passer chez Sari, aux Folies-Bergère, puis de là aux Folies-Marigny et enfin au Théâtre-Déjazet, sa dernière étape. Il y créa un rôle dans un vaudeville, *les Belles Petites*, qui fut honoré de la visite de l'ambassadeur tunisien. C'est là qu'il tomba malade, et que, transporté à la maison Dubois, il s'éteignit si rapidement que nous avons appris à la fois et sa maladie et sa mort.

Oscar n'était pas un homme ordinaire : par son instruction, son érudition, il était très au-dessus de sa

position subalterne comme acteur de petit théâtre. Il savait admirablement son métier, et il aurait pu dicter de fort curieux mémoires sur sa carrière, mémoires qu'il eût rendus précieux par les observations nombreuses et pleines d'expérience dont il eût pu les enrichir.

Ainsi va le monde : ce vieux comédien (il était né en 1814) disparaît tout entier : il a végété pendant plus de quarante ans sur je ne sais combien de scènes, y remplissant successivement tous les emplois, et dans quelques semaines personne ne se souviendra même de son nom. Nous avons donc cru devoir consacrer ce peu de lignes à la mémoire de cet acteur érudit, qui n'aura jamais sans doute d'autre biographie que celle-ci ; et nous sommes heureux qu'elle ait été écrite par nous, qui avons toujours eu pour Oscar Rollin la meilleure sympathie et la plus grande estime.

LES MÉMOIRES DE TALLEYRAND. — M^{me} la comtesse de Mirabeau a donné récemment dans *le Figaro* les curieux renseignements qui suivent sur les fameux *Mémoires de Talleyrand*, dont la publication, d'après son propre aveu, ne serait plus reculée que jusqu'à l'année 1888.

« Le prince de Talleyrand, par son testament, en date du 10 janvier 1834, avait institué pour légataire universelle et exécuteur testamentaire sa nièce, M^{me} la duchesse de Dino, née princesse de Courlande, en lui enjoignant de publier ses mémoires au plus tôt trente

ans après sa mort. Par deux codicilles, en date du 13 mai 1837 et du 17 mars 1838, le prince chargeait mon oncle, M. de Bacourt, ministre plénipotentiaire, de remplacer M^{me} la duchesse de Dino dans le cas où elle ne survivrait pas au délai de trente années, et il léguait à ses deux exécuteurs testamentaires le droit de reculer la publication s'ils le jugeaient nécessaire.

Le prince mourut le 18 mai 1838, et M^{me} la duchesse de Dino, devenue duchesse de Talleyrand et de Sagan, le 19 septembre 1862. Vingt ans avant sa mort, elle avait remis à M. de Bacourt tous les papiers de son oncle; mais ce ne fut qu'après avoir, en 1848, quitté la carrière diplomatique, qu'il put s'occuper de mettre en ordre les mémoires de M. de Talleyrand. C'était un travail considérable d'en relier les différentes parties, car le prince, chaque fois qu'un événement en valait la peine, écrivait au jour le jour ce qui se passait, puis jetait cela, pêle-mêle, avec des notes sur les uns et sur les autres.

Mon oncle commença par coordonner les fragments épars; puis, jugeant nécessaire d'appuyer certains récits de M. de Talleyrand sur des documents authentiques, il passa les dernières années de sa vie à faire des recherches dans les archives de toutes les légations de l'Europe, afin de joindre aux faits racontés par le prince des preuves inutiles à sa propre conviction, mais nécessaires à l'histoire.

Il mourut le 24 avril 1865, instituant ma mère sa légataire universelle et son exécuteur testamentaire : il la chargeait de remettre les mémoires du prince de Talleyrand à MM. Châtelain et Andral, qui depuis cette époque en sont « dépositaires ».

L'article de son testament relatif à ce « dépôt » se termine ainsi :

« J'impose, comme condition expresse, à MM. Châtelain et Andral, qu'aucune publication tirée de ces « papiers ne pourra être faite, en aucun cas, avant l'année 1888, ajoutant ainsi un terme de vingt ans à celui de trente fixé par le prince de Talleyrand. »

Mon oncle léguait, en outre, une somme de dix mille francs à MM. Châtelain et Andral pour les indemniser des soins que pouvaient leur coûter la garde et la publication des Mémoires de M. de Talleyrand.

On voit donc, d'après cette explication formelle, que « les dépositaires » de ces mémoires n'ont pas le droit d'en publier une seule ligne avant l'année 1888. Par conséquent, les bruits qui, à différentes reprises, ont couru, annonçant la mise sous presse prématurée de ce « dépôt », ne peuvent avoir aucun fondement.

Il ne m'appartient pas d'expliquer aujourd'hui les motifs qui ont porté M. de Bacourt à imposer ce long retard, mais je constate qu'en cela il a fait abnégation complète de tout intérêt personnel, car la publication de ces mémoires faite en son vivant, ou immédiatement

après sa mort, eût attaché une grande notoriété à son nom. »

L'ORIGINE DE L'OPÉRETTE. — Notre confrère Sarcey nous donne, dans un de ses derniers articles du *Temps*, de bien curieux détails sur l'origine de l'opérette, genre si fort en vogue aujourd'hui, et qui ne date, en somme, que de l'année 1847. A l'appui de son article, Sarcey cite des fragments d'un mémoire que lui a adressé à ce sujet un des maîtres compositeurs d'opérettes, M. Hervé. Voici comment ce dernier raconte la naissance et la création du genre qui lui appartient en propre :

« En 1847, j'étais engagé comme acteur lyrique au théâtre Montmartre, sous la direction Laudé. Je n'avais pas d'appointements et j'étais chargé de me fournir mes costumes. Heureusement je cumulais avec cette place celle d'organiste du grand orgue de Saint-Eustache, aux appointements de 800 francs par an : comme cela, ça pouvait marcher.

« J'avais en outre l'orgue de la chapelle de Bicêtre, où je me faisais quelquefois suppléer par ma femme, à qui j'avais enseigné mon art. Et là nous avions la nourriture, le logement, plus une somme de 12 fr. 50 par mois : une fortune enfin ! Je passe sous silence les leçons de piano à 2 francs le cachet, parfois moins, rarement plus. Je n'en avais pas moins de cœur au ventre. Que voulez-vous ? j'étais persuadé que je pren-

drais la suite des affaires de Mozart, Meyerbeer, Rossini et Auber.

« J'avais de l'énergie à revendre. Vous ririez si je vous disais que je me sens encore, à mon âge, la même ardeur qu'au début : même courage, plus de facilité de travail, mêmes illusions.

« Un de mes camarades de théâtre, Désiré, qui devait être plus tard l'étoile des Bouffes-Parisiens, me pria de lui composer pour son bénéfice une scène musicale qui serait jouée par lui et par moi. Il était gros et court, j'étais long et mince. Je choisis *Don Quichotte et Sancho Pança* pour sujet.

« Cette pochade fit assez de bruit pour qu'Adolphe Adam vint l'entendre. Il me complimenta, m'engagea comme trial au théâtre de l'Opéra-National (boulevard du Temple), dont il était directeur, et, le 5 mars 1848, il me fit reprendre ma pièce.

« Cette fois ce fut Joseph Kelm qui remplit le rôle de Sancho. La ronde eut, grâce à lui, beaucoup de retentissement ; on en mit l'air dans les principaux vaudevilles du jour, et il n'est pas que vous n'avez jadis fredonné vous-même :

Je sais que les filles
Sont vraiment gentilles
Et que tous les drilles
En sont amoureux.
Mais sous l'aubépine,

La corde argentine
De ma mandoline
Sait me rendre heureux ;
Oui, ma guitarine
Sait me rendre heureux.

« Ainsi, *Don Quichotte et Sancho Pança* fut la première opérette, et elle reçut, je puis le dire, une consécration solennelle à l'Opéra-National. »

Quelques années plus tard, en 1853, Hervé obtint le privilège d'un petit théâtre spécial, d'abord appelé les *Folies-Concertantes*, puis les *Folies-Nouvelles*, où il exploita le genre nouveau. C'est là qu'il donna *le Compositeur toqué*, *Un Drame en 1779*, *le Duo impossible*, *Agamemnon*, ou *le Chameau à deux bosses*, etc. Cette dernière opérette était une parodie du genre antique dont bientôt *Orphée aux Enfers* et *la Belle Hélène* allaient accentuer d'une manière bien plus éclatante encore la vogue considérable. C'est dans cet *Agamemnon* qu'Hervé déclamaient les vers suivants, qui donnent bien une idée du genre :

Je suis Agamemnon, je règne sans partage :
Je me nourris de pain, de beurre et de fromage.
Potage, comme rime, eût été plus heureux ;
Mais je suis maître ici, je fais ce que je veux.
Déjà plusieurs projets ont occupé mes vues ;
On se plaint de la crotte, il faut paver les rues ;
Peut-être il vaudrait mieux empêcher de pleuvoir.

Mais, hélas jusque-là ne va pas mon pouvoir.
Si je ne craignais pas de courir quelque risque,
Je ferais bien aussi redresser l'obélisque,
Ce monument si beau, si plein de majesté,
Dont je ne comprends pas du tout l'utilité.
Le monter en épingle est un projet qui flatte,
Mais c'est un peu trop gros pour mettre à sa cravate.
Il est à supposer que, dans les anciens temps,
C'était bon à manger ou qu'on montait dedans.

Puis vinrent le *Jugement de Paris*, *Achille à Scyros*, autres farces mythologiques, et enfin *Deux sous de charbon*, qui est la première saynlette de Léo Delibes.

Un détail que l'on ignore généralement, et qui est cependant bien curieux, c'est qu'Offenbach, ce même Offenbach qui allait tout à l'heure entrer d'une manière si triomphale dans l'opérette en débutant par ses immortels *Deux Aveugles*, fit ses premières armes comme compositeur d'opérettes chez son futur rival Hervé. En effet, c'est sur la scène des Folies-Nouvelles qu'Offenbach fit représenter la première des cent partitions, et plus, qui composent son bagage musical. Elle avait pour titre : *Oy ay aye!* et Jules Moinaux en avait écrit le livret.

Ce n'est que deux ans plus tard, en 1855, qu'Offenbach inaugura aux Champs-Élysées, dans la petite salle Lacaze, sa propre direction, et c'est à la fin de la même année qu'il transporta au passage Choiseul, dans la salle appelée désormais les Bouffes-Parisiens, le siège de son nouvel empire. Offenbach ne fit donc que con-

tinuer le genre inauguré par Hervé; qui est décidément le véritable et le seul père de l'opérette.

THÉÂTRES. — Opéra. — L'Opéra vient de reprendre solennellement *le Prophète* pour le ténor Sellier, celui des artistes de notre première scène lyrique sur lequel il semble que doive compter le plus en ce moment M. Vaucorbeil. M. Sellier est un beau garçon, de prestance plus avantageuse que digne, il est vrai, et qui manque donc un peu de distinction; mais la voix est belle, chaude, étendue et expressive. M. Sellier a donc réussi dans le rôle de Jean de Leyde qu'il chantait pour la première fois et où il remplacera M. Villaret, pour qui ce rôle considérable est devenu bien fatigant.

Mlle Richard, qui chantait le rôle de la mère du Prophète, y est fort remarquable. Sa belle voix et même son talent dramatique, qui s'accentue chaque jour davantage, ont valu à plusieurs reprises à cette brillante artiste les applaudissements de toute la salle.

Gymnase. — *Le Duel de Pierrot*. — La direction intérimaire du Gymnase, qui a toutes les audaces, n'a pas craint de donner, en plein juillet et huit jours seulement après la disparition de la comète, une première représentation. *Le Duel de Pierrot* est, si nous ne nous trompons, le second début au théâtre de M. ou plutôt de M^{me} Gustave Hallu, l'auteur du *Bluet*. Cette comédie en cinq actes, dont le titre rappelle le

tableau célèbre de Gérôme, roule sur la même donnée qu'une autre pièce, jouée également au Gymnase, *les Enfants de Georges Richard*, et est un plaidoyer en faveur de la recherche de la paternité. La pièce, dans les trois premiers actes du moins, a été écoutée avec intérêt ; elle a été du reste vivement et surtout *chaleureusement* interprétée par les courageux artistes du Gymnase.

VARIA. — *Paul de Saint-Victor et Théophile Gautier.* — Notre ami Henry Houssaye a publié dans les *Débats* une étude des plus complètes sur le regretté Paul de Saint-Victor, si récemment et sitôt disparu. Nous trouvons dans cette étude un parallèle entre le talent de Saint-Victor et celui de Gautier qui nous semble des plus exacts et des plus vrais, et qu'à ce titre nous avons cru devoir conserver.

« La prose de Gautier est plus calme, plus simple, plus contenue ; elle est moins rapide, moins éloquente, moins abondante en images imprévues. En général, il lui faut des termes concrets pour produire un effet. Souvent Gautier est familier, « bonhomme », monotone ; parfois il s'alourdit et sommeille comme le bon Homère. Saint-Victor, lui, ne descend jamais du trépied de la pythonisse. Il est toujours égal à lui-même, incisif, coloré, éblouissant. Il a le lyrisme, l'emportement, l'éloquence. — Décrivent-ils, Gautier est exclusivement

analytique ; Saint-Victor fait d'abord de l'analyse, mais il conclut par la synthèse. Jugent-ils, Gauthier est aussi réservé que Saint-Victor est tranchant. Où Gautier pénètre l'esprit, Saint-Victor le frappe. — Traitent-ils le même sujet, le siège de Paris, Gautier fait les *Tableaux de siège*, description impassible du côté extérieur des choses ; Saint-Victor écrit *Barbares et Bandits*, un livre brûlant de fièvre et de passion, qui a les qualités et les défauts de la passion. — Si, chez Paul de Saint-Victor, l'écrivain procède de quelqu'un, c'est bien plutôt de Lamartine que de Gautier. Relisez les portraits et les jugements qui terminent les livres des *Girondins* et la fin de certains chapitres d'*Hommes et Dieux*, et vous serez étonnés des analogies. C'est la même prose emportée et imagée. Toutefois, le vocabulaire de Saint-Victor est plus riche. C'est un Lamartine coloriste, un Lamartine qui aurait fait de la critique d'art. »

A propos de FRA DIAVOLO. — Voici ce que M. Émile Mendel, de *la Patrie*, nous apprend au sujet de l'une des œuvres d'Auber qui tiennent la place la plus brillante dans le répertoire de l'Opéra-Comique :

« Sait-on que *Fra Diavolo*, l'un des chefs-d'œuvre d'Auber, fut d'abord représenté sous un autre titre ?

On avait répété l'ouvrage sous le titre de *l'Hôtellerie de Terracine*, que l'on remplaça quelques jours avant la première par celui de *Zerline*. On avait pensé un instant

à *Fra Diavolo* ; on y renonça d'abord à cause d'une pièce jouée peu de jours avant avec un certain succès au Cirque-Olympique, mais on y revint au bout de quelques jours, vu l'immense succès obtenu par Choliet dans le rôle du faux marquis de San-Marco.

Un journal, *la Pandore*, unique en son genre, car il donnait le lendemain matin le compte rendu des pièces jouées la veille, éreinta autant qu'il put le nouvel opéra-comique d'Auber.

Voici un extrait de l'article de *la Pandore* : « Les loges retenaient leurs bâillements. C'est d'une médiocrité dorée, d'un savoir-faire parfait ; ni le *signor poeta* ni le *signor maestro* ne se sont mis en frais d'imagination... La partition de *l'Hôtellerie de Terracine* est d'un *style commun et diffus*... , partout on remarque une *fâcheuse absence d'idées*. »

Une semblable appréciation n'est-elle pas bien curieuse à retrouver après le succès universel et incontesté de l'œuvre d'Auber ?

La Statue de Marceau. — On vient de placer aux Champs-Élysées, devant le palais de l'Industrie, une statue de Marceau, en plâtre, qui est destinée, après avoir été coulée en bronze, à la décoration nouvelle de la grande cour d'honneur de l'École militaire, au Champ de Mars. Cette statue, d'une grandeur et d'une dimension plus qu'ordinaires, a pour auteur le célèbre sculpteur

Clesinger, qui depuis un certain temps semblait s'être retiré inactif sous sa tente.

Marceau est représenté à cheval, en costume de hussard, le poing droit sur la hanche, la tête vaillamment relevée ; il tient de la main gauche les rênes flottantes qui entourent la tête de sa monture. C'est bien là le cheval de guerre comme l'entend le sculpteur, plein de force et d'élégance à la fois ; la crinière et la queue sont opulentes ; l'ensemble est en même temps harmonieux et puissant.

Cette œuvre est, en un mot, digne du grand artiste qui l'a signée et que tout le monde se réjouira de voir rentrer avec tant d'éclat dans l'arène.

Un Collaborateur de Rouget de L'Isle. — Notre confrère Joncières nous raconte, dans son feuilleton musical de *la Liberté*, une curieuse anecdote relative à un collaborateur bien inattendu de Rouget de L'Isle pour les paroles de *la Marseillaise*.

« Transcrite et orchestrée par Gossec, *la Marseillaise* fut exécutée à l'Opéra dans une sorte d'à-propos patriotique intitulé *l'Offrande à la Liberté*. La mise en scène, réglée par Gardel, le célèbre maître de ballets, ne contribua pas peu à l'effet que produisit sur le public la représentation de cet ouvrage.

Quelques jours après la première audition de *l'Hymne des Marseillais* à l'Opéra se célébrait la fête civique

savoisienne sur la place de la *Liberté*, ci-devant *Louis XV*. Lays chantait chaque couplet, dont le refrain était repris par les chœurs. Une dernière strophe avait été ajoutée pour les enfants :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus ;
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus.
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre.

Ce couplet était d'un prêtre, l'abbé Personneaux, professeur de rhétorique au collège de Vienne, qui l'avait composé à l'occasion de la fête de la Fédération, le 14 juillet 1792.

Il fut chanté quelques mois après, à une représentation extraordinaire de l'Opéra, à laquelle assistaient un grand nombre de membres de la Convention.

Suivant l'usage, le public réclame *la Marseillaise*. Le dernier couplet vient d'être achevé, lorsque paraissent les enfants qui, de leur voix argentine, attaquent la nouvelle strophe : « Nous entrerons dans la carrière. » L'enthousiasme est à son comble ; on applaudit avec transport. « L'auteur ? l'auteur ? » crie-t-on de toute parts. Un membre de la Convention se lève et jette le nom de l'abbé Personneaux à la foule, qui l'acclame.

L'année suivante, un pauvre prêtre était traîné devant le tribunal révolutionnaire siégeant à Lyon.

« Qui es-tu ? » lui demanda durement le président.

A cette question, l'accusé répondit fièrement : « Je suis l'abbé Pessonneaux, l'auteur du couplet des enfants de *la Marseillaise*.

Une émotion parcourut la salle. Les juges inflexibles n'osèrent pas condamner le collaborateur de Rouget de L'Isle.

Quarante ans plus tard, Rouget de L'Isle reçut du gouvernement de Juillet une pension de 1,200 francs ; mais le pauvre abbé Pessonneaux fut oublié. Amèrement désillusionné au souvenir des élans patriotiques de sa jeunesse, il vécut dans l'indigence jusqu'à sa mort en 1835. »

La Plume d'oie. — M. Paul Arène, dans *la République française*, chante les louanges de la plume d'oie, dont il déplore la déchéance. Ce qu'il regrette le plus, c'est la « minute du maître d'école » : il appelle ainsi l'instant que l'élève passait à tailler sa plume suivant les préceptes du maître.

« Trêve de l'esprit, halte heureuse, douce flânerie sans remords, que de fois je t'ai regrettée, ô minute du maître d'école ! Jadis, ceux dont le métier est d'écrire, les illustres et les inconnus, les grands et les humbles, connaissaient tes joies. Fatiguée toujours la première,

la plume avertissait l'écrivain. Celui-ci alors s'arrêtait, prenant son canif. Quelque chose de religieux passait dans le frais cabinet de travail, dans la salle de la bibliothèque silencieuse et sonore.

« Et voyez le miracle ! pendant la minutieuse opération devenue instinctive par l'habitude, telle pensée entrevue et vague apparaissait claire soudain ; le remords vous prenait d'une expression négligée ou banale, et l'épithète jusque-là fugitive venait se poser au bout de la plume fraîche taillée comme une libellule à la pointe d'un roseau.

« Parfois, il n'y a point de honte à l'avouer, l'écrivain prolongeait outre mesure cette minute d'aimable songerie, les yeux au plafond, le coude au pupitre, tenant la plume par le tuyau et se caressant la joue doucement de ses barbes frisantes et tièdes. Mais ce n'était point encore là du temps perdu. Qui dira le compte des inspirations puissantes, des inventions ingénieuses, des choses éloquentes ou charmantes ainsi murmurées à l'oreille par cette plume de tous les jours, aimée, connue et familière ?

« Avec la plume de fer, rien de pareil ! »

La plume d'oie a encore quelques fidèles. Elle survivra surtout par le pinceau des artistes, qui, lorsqu'ils ont à représenter les attributs d'un écrivain, la préfèrent, à cause de sa forme plus décorative, au rigide porte-plume qui a pris sa place.

Rien de nouveau.... — Voici une piquante découverte faite par *le Moniteur*, et qui prouve, à l'aide d'une citation extraite d'une des *Lanternes* les plus souvent citées de Henri Rochefort, qu'il n'y a décidément rien, mais rien de nouveau sous le soleil !

« On se rappelle la fameuse phrase par laquelle M. Henri Rochefort commença sa première *Lanterne* : « La France contient trente-six millions de sujets, sans compter les *sujets de mécontentement*.

Or nous venons de retrouver, dans une vieille pièce de Duvert, Lauzanne et H. Leroux, intitulée *le Grand Palatin*, le couplet suivant chanté par Arnal, qui tenait le rôle du prince de Zeringen :

LE PRINCE.

L'usage !... Mais, c'est mon ennemi, l'usage !... C'est ma tête de Méduse !

Air : Amis, jamais le chagrin.

C'est un tyran qui me lasse et m'outrage ;
Jamais, je crois, on ne vit rien de tel.
Dans ce pays, il n'est pas un usage
Qui ne me soit un brocard personnel.
Je te regrette, ô manoir paternel !
Là, je comptais (Dieu ! quel regret j'éprouve !)
Des sujets... peu... mais j'en avais enfin !
Sujets charmants dont j'étais le dauphin !...
Mais, à Manhim, sort fatal ! je ne trouve
Que des sujets... des sujets de chagrin !...

Le Grand Palatin fut représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 22 janvier 1842.

La première *Lanterne* parut le 30 mai 1868.

Cela ne prouve-t-il pas une fois de plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil ? »

L'Enseigne des Quatre-à-craindre. — Fort curieux et historiquement intéressant le renseignement ci-après que nous empruntons à *l'Événement* :

« Nous recevons la lettre suivante :

Pourriez-vous dire à vos nombreux lecteurs ce que signifie l'enseigne suivante que l'on voit, 3 bis, rue Saint-Fargeau :

A la Renaissance des Quatre-à-craindre

ROCHE

COMMERCE DE VIN

Jardins. — Bosquets.

Agréez, etc.

Un abonné de *l'Événement*.

RÉPONSE.

L'enseigne pittoresque dont parle notre correspondant est très ancienne et d'origine flamande.

Les *Quatre-à-craindre*, effacés de l'enseigne du cabaret, étaient représentés par quatre personnages différents

Le premier figurait un *procureur du roi*, *collecteur de tailles* ou *percepteur d'impôts*.

La seconde figure de cette allégorie représentait une *ribaude*.

Le troisième pastel représentait un *chat*, allusion délicate aux gibelottes fantaisistes.

Enfin le quatrième coin de cette enseigne mirobolante était occupé par un puits, allusion délicate au miracle inverse de celui que fit Jésus aux noces de Cana. On sait que cet usage est loin d'être tombé en désuétude, et qu'il est quotidiennement visible et tangible chez tous les traiteurs parisiens.

Voilà le mot de l'énigme. »

La Passion de Jésus-Christ racontée aux Chinois. — Voici en quels termes bien propres à frapper la plus rebelle imagination les catéchismes des missionnaires protestants racontent aux jeunes Chinois la passion de Notre-Seigneur. La curieuse citation suivante est extraite d'un ouvrage du R. P. Milne, intitulé *la Vie réelle en Chine*, et publié chez Hachette :

«..... Si votre cœur a la dureté de la pierre et du fer, si rien n'a pu encore l'émouvoir, réfléchissez sur les souffrances que Notre-Seigneur a endurées depuis Gethsemani jusqu'à la tombe ! examinez-les une par une !

Dans le chemin du jardin à la maison du grand prêtre Ananias, Jésus est tombé 7 fois ; des hommes méchants

l'ont foulé aux pieds 144 fois ; ils l'ont frappé de leurs mains 120 fois ; ils ont excorié la paume de ses mains 102 fois ; ils lui ont donné 5,000 coups de lanière ; il est tombé 3 fois tandis qu'il portait sa croix ; il a été 72 fois accablé de tristesse ; sa couronne d'épines lui a infligé 1,000 blessures à la tête ; ils ont craché sur lui 72 fois ; ses mains et ses pieds ont été percés ou meurtris en 72 endroits ; il a poussé 109 soupirs dans ses agonies ; les blessures qu'il a reçues par tout son corps s'élèvent à 6,475 ; il a répandu 230,000 gouttes de sang et il a versé 60,200 larmes sur nos péchés. »

L'Agence Havas. — Il paraît que l'Agence Havas ne sait pas si bien garder ses dépêches qu'elles ne sortent parfois furtivement pour émigrer dans d'autres agences, qui, en les arrangeant quelque peu, les donnent comme leur étant personnelles. Irritée de voir ses dépêches trop souvent démarquées, elle a imaginé le piège suivant, dans lequel sont fort bien tombés ses déloyaux concurrents. Nous laissons la parole à l'agence Havas.

« Hier soir, à neuf heures et demie, nous nous sommes arrangés de façon à ce que l'exemplaire de nos dépêches que nous supposions devoir être l'instrument de l'opération contint les deux dépêches émouvantes qui suivent : »

Rome, 21 juin, 8 heures soir (par urgence).

Des dépêches de Naples annoncent une éruption sou-

daine du Vésuve. La lave descend en torrents sur les flancs du volcan. Portici est menacé.

Une panique indescriptible règne à Naples.

Les habitants se sauvent.

Naples, 21 juin, 7 heures soir.

Une éruption du Vésuve s'est produite subitement cet après-midi, entre quatre et cinq heures.

Plusieurs des villages qui se trouvent au pied du volcan ont été complètement recouverts par la lave. L'observatoire du professeur Palmieri est englouti. Les habitants s'enfuient.

On craint qu'il n'y ait des victimes.

« Bien entendu, le Vésuve n'a pas bronché.

« Cependant nous trouvons ce matin dans plusieurs journaux qui ne reçoivent pas nos communications les dépêches suivantes : ce sont les nôtres, qu'on a légèrement transformées et dont on a fait plusieurs moutures :

« Voici la première :

Naples, 21 juin, soir.

« Le Vésuve est en pleine éruption ; la lave coule, abondamment sur les flancs de la montagne.

« L'éruption a été soudaine. A quatre heures, le volcan a commencé à lancer des pierres et des flammes. Plusieurs villages sont détruits.

« L'Observatoire construit récemment est englouti.

« La panique est indescriptible.

« Les habitants fuient. »

(*Agence Fournier*).

« Voici la seconde :

« ÉRUPTION DU VÉSUVÉ.

« Nous recevons la dépêche suivante :

« Une éruption soudaine du Vésuve s'est produite aujourd'hui vers cinq heures. La lave descend en torrents sur les flancs du volcan.

« Plusieurs villages sont déjà complètement recouverts. L'Observatoire du professeur Palmieri est englouti. Portici est menacé.

« Une panique indescriptible règne dans notre ville. Un grand nombre d'habitants prennent la fuite.

« On craint que le nombre des victimes soit considérable. » — G.

« Il y en a une troisième, puis une quatrième.

« Mais cela suffit. La démonstration nous paraît complète et suffisamment édifiante. Nous la livrons à l'appréciation publique, et particulièrement à celle de tous ceux qui ont été directement trompés. »

Réclame capillaire. — Voici, textuellement reproduit,

un amusant prospectus-réclame d'un maître coiffeur de Paris. Il faut citer ces vers, qui sont plus spirituels et mieux tournés que ceux auxquels nous ont habitués, en général, les faiseurs de réclames :

Entrez, entrez dans ma boutique !
Je suis le roi du démêloir,
Mon coup de peigne est mirifique,
Et sans rival est mon rasoir.

Je suis artiste phénomène
Pour les Capoul et les Bressant,
Et la coiffure à la romaine
Sans moi n'est que de la Saint-Jean.

Mon Rusma plaît à l'apathique,
Mon Nénuphar sied aux ardents ;
Aux vieux j'offre de l'Huile antique
Et de l'Elixir pour les dents...

Quant aux gommeux dont la nuit folle
A rongé la fraîcheur du teint,
Sur la figure je lui colle
De la Lavande et du Plantin...

Je vends au Sénat la perruque
Qui garantit du Coriza ;
A notre Chambre, un peu caduque,
L'Eau du Sérail et d'Orezza...

En un mot, je soigne les têtes,
Les bouches, les mains et les bras,
Les pieds jusque dans leurs chaussettes ;
Enfin le corps du haut en bas.

Si même de la République
Quelqu'un dérangerait le bandeau,
J'irais d'une main héroïque
La recoiffer au Château-d'Eau.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Auprès d'une fontaine Wallace.

On commente vivement les affiches signées du nom de M. Alphand sur les *mesures à prendre contre l'insuffisance des eaux*.

« Comment se fait-il que le conseil municipal nous laisse ainsi manquer d'eau ?

— Il en aura trop employé pour rebaptiser les rues ! »

Le petit Z..., le plus mince et le plus fluet de nos confrères, croise hier sur le boulevard, en plein soleil, l'énorme Wittersheim, suant, s'épongeant et gémissant :

« Ah ! le pauvre homme ! dit Z... à un ami, je ne voudrais pas être dans sa peau !... »

— Tu y serais pourtant bien à ton aise !... » répond ce dernier. (*Gaulois.*)

Notre confrère F... rencontre l'autre jour sur le boulevard le plus vaniteux des romanciers contemporains. « Mon cher, lui dit-il en l'abordant, je viens de lire deux ou trois de vos romans... C'est admirable... tout a fait dans le genre des œuvres de Balzac.

— Moins les défauts !... » répond le pseudo-grand homme, avec conviction et sénérité. (*Gaulois.*)

Épithaphe cueillie sur une tombe du cimetière Montmartre :

« Ci-gît Joseph X...

« Il a vécu vingt-ans, après son veuvage, dans la société de sa belle-mère, et il est mort avec le ferme espoir de trouver un monde meilleur ! » (*Gaulois.*)

Écriteau bizarre, visible sur une maison du boulevard de Magenta :

Grands appartements à louer de suite.

Le concierge est décoré du Nicham.

(*Gaulois.*)

Fragment de dialogue cueilli dans les couloirs du palais Bourbon.

Un député interpelle M. Martin Nadaud, ancien maçon, ce qui ne l'empêche pas d'être un de nos mandataires les plus intelligents et les plus honnêtes.

« Mon cher Nadaud, nous vous nommerons président de la prochaine Chambre.

— Eh ! mon excellent collègue, je ne serais pas le premier président... à mortier. » (*Gaulois.*)

Le Passant du *Rappel* connaît un paysan qui vient de perdre sa femme.

L'homme des champs rencontre le médecin qui lui dit :

« Pourquoi ne m'avez-vous pas fait appeler près de votre femme pendant sa maladie ?

— Oh ! Monsieur, puisqu'elle était pour mourir, quoi que vous y auriez fait ? Et puis, voyez-vous, nous autres, à la campagne, nous mourons nous-mêmes. »

Devant un pauvre diable qui les écoute avec anxiété, deux médecins discourent de la maladie qui le tient cloué sur son lit.

Peu à peu la discussion s'échauffe :

« Je vous affirme, moi, que c'est la fièvre typhoïde.

— Jamais de la vie !

— Jamais ? Vous verrez à l'autopsie ! »

(*Gaulois.*)

On parlait de la charité, l'autre jour, dans un salon.

« La charité ? fit un sceptique. Elle commence par soi-même... en général, et en reste là. » (*Clairon.*)

Toujours la comète.

M^me L... contemple l'astre en interrogeant son mari.

« Qu'est-ce que c'est que cette traînée lumineuse ?

— C'est sa chevelure. »

Alors, haussant les épaules :

« Jamais tu ne me feras croire que tout cela est à elle ! » (*Événement.*)

Au Père-Lachaise.

Le corps est descendu dans la fosse, on attend celui qui a été chargé de prononcer le discours.

Mais il ne peut pas se décider.

Les sanglots l'étouffent.

Dix minutes se passent.

Enfin, faisant un effort :

« Il était de mon âge ! » s'écrie le brave homme en se trouvant mal. (*Événement.*)

Deux bons vieux, — mari et femme, — causent entre eux.

« Nous laissons nos biens au dernier survivant ? dit l'homme.

— Pauvre ami ! tu me fais pleurer.

— N'est-ce pas, c'est entendu ? Quand l'un de nous deux sera mort, j'irai m'installer à la campagne. »

(*Paris-Journal.*)

CHASTETÉ. — Vertu imposée à la femme par l'homme, qui n'a rien de plus pressé que de la lui faire perdre.

CHIPIE. — La dame du premier étage pour la dame du second, et réciproquement.

CHEVEUX. — Gazon du crâne. Un cheveu vous dégoûte. Beaucoup de cheveux. c'est adorable.

CONVERSION. — Échange d'une religion qu'on ne connaît guère pour une autre qu'on ne connaît pas.

CŒUR. — Grand ressort du mécanisme humain, à échappement. (*Charivari.*)

PETITE GAZETTE. — Deux savants illustres, MM. Würtz et Berthelot, viennent d'être élus sénateurs inamovibles.

— M. Andrieux, député, a donné sa démission de préfet de police. Il a été remplacé par M. Camescasse (Jean-Louis-Ernest), avocat, ancien préfet et, en dernier lieu, directeur de l'Administration départementale et communale au Ministère de l'intérieur. M. Camescasse, qui n'est âgé que de quarante-quatre ans, est le fils du conseiller à la Cour de cassation du même nom.

— Nous avons relevé avec plaisir dans les dernières promotions de la Légion d'honneur, qui ont eu lieu le 14 juillet, celles de M. Perrin, administrateur général de la Comédie-Française, au grade de commandeur, et de M. Vaucorbeil, directeur de l'Opéra, au grade d'officier.

NÉCROLOGIE. — M. Charles Giraud, membre de l'Institut, doyen de la faculté de droit de Paris, inspecteur général de l'enseignement supérieur, ancien ministre, vient de mourir à l'âge de quatre-vingts ans. On a de lui de nombreux ou-

vrages d'histoire et de législation, et entre autres une très intéressante histoire de *la Maréchale de Villars*. M. Giraud était depuis 1842 membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

THÉÂTRES. — Le théâtre des Nations a repris, le 16 juillet, un vieux drame en 5 actes et 8 tableaux de M. Pixérécourt et Anicet Bourgeois, *Latude, ou Trente-cinq ans de captivité*. C'est un drame de « l'ancien jeu », comme on dit en style de coulisses, et qui a bien vieilli. Il offre cependant encore quelques parties intéressantes et est très suffisamment interprété par MM. Maurice Simon (Latude), Dalbert, J. Renot, et M^{mes} Marie Gillet, Daudoir, Marie Boutin, etc..,

— Louis-Édouard Fournier, fils de notre regretté confrère et ami Édouard Fournier, vient d'obtenir le premier prix de peinture au concours pour les prix de Rome. Il a passé au premier tour de scrutin. Il a fallu, au contraire, onze tours de scrutin pour l'attribution du second prix, qui a enfin été donné à M. Danger. Le sujet à traiter était *la Colère d'Achille*.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 14 — 15 AOUT 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — La Légende de l'eau. — Les Prix Montyon. —
Nécrologie : Cabaner. — Théâtres. Comédie-Française : *Œdipe-Roi*.
Varia. — Une Lettre de Got. — Paul de Saint-Victor républicain.
— L'Histoire des *Deux Aveugles*. — Étoile en herbe.
Les Mots de la quinzaine.
Variétés : Contes orientaux inédits.

LA QUINZAINE. — Le gouvernement de la République vient de prendre une décision devant laquelle il avait longtemps hésité, et qu'aucun des nombreux gouvernements qui se sont succédé en France depuis quatre-vingts ans n'avait osé prendre avant lui : il a décoré un comédien. Il faut ajouter tout de suite que ce comédien est l'un des plus éminents par le talent, en même temps

qu'il est l'un des plus estimés par le caractère. C'est M. Got, sociétaire et doyen de la Comédie-Française et professeur au Conservatoire et à l'École normale.

Cependant, si en cette circonstance le Gouvernement actuel a cru devoir rompre avec un préjugé qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait osé même attaquer de biais, il l'a fait avec une grande prudence, et pour ainsi dire avec des réserves. En effet, le décret qui nomme M. Got chevalier de la Légion d'honneur ne lui donne que le double titre de professeur au Conservatoire et à l'École normale ; il n'est pas question de sa qualité de comédien. Le sous-secrétaire d'État a bien pris la précaution de rendre à M. Got, dans le discours qu'il a prononcé à la distribution des récompenses, au Conservatoire, toute la justice qui lui était due comme comédien, mais en revanche il a déclaré que c'était le professeur seul que le Gouvernement entendait décorer¹.

Voici le passage de ce discours qui est relatif à la croix de M. Got :

1. Il est intéressant de conserver le texte officiel et précis du décret qui a fait M. Got chevalier de la Légion d'honneur, et dont les termes prouvent que ce n'est bien qu'en apparence que le gouvernement a paru braver l'opinion consacrée et invétérée qui subsiste quand même encore aujourd'hui à ce sujet.

« Par décret en date du 4 août 1881, rendu sur la proposition du président du conseil, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. Got (Jules-François-Edmond), professeur au Conservatoire national de musique et de déclamation, professeur à l'École normale supérieure, a été nommé chevalier de l'ordre national de la Légion d'honneur. »

Une plus haute récompense a été réservée à M. Got, professeur de déclamation. (Tonnerre d'applaudissements, longue interruption.) Il est fait chevalier de la Légion d'honneur. (Nouvelle et chaleureuse interruption.) C'est comme professeur au Conservatoire que M. Got obtient cette haute récompense de ses services. (Applaudissements modérés.) Cependant le gouvernement n'a pu oublier, en le décorant, qu'il décorait en lui le doyen de la Comédie-Française (nouveau tonnerre d'applaudissements), un des artistes les plus éminents de cette grande maison, un de ceux qui en conservent avec esprit les traditions en y apportant un talent original et un art consommé. (Nouvelles salves frénétiques.)

Lorsque des hommes comme M. Got, qui se sont rendus illustres par l'interprétation des chefs-d'œuvre de notre littérature dramatique, joignent au talent le caractère, ils ont droit aux distinctions qui sont accordées en France à tous les gens de talent et d'illustration...

Donc cette sorte d'échappatoire ministérielle n'a trompé personne ; si M. Got n'était pas l'admirable comédien qu'il est, il ne serait jamais devenu professeur au Conservatoire, ni ailleurs ; ainsi c'est bien le comédien qu'on décore en lui, puisque M. Got continuera à jouer *Mascarille*, ou *le Médecin malgré lui*, — quoique décoré. Et c'est là précisément ce qui doit rendre bien précieux à l'éminent artiste le choix qu'on a fait de sa personne pour en finir, — au moins en apparence, — avec ce préjugé qui a empêché si longtemps de décorer les comédiens.

Ainsi la décoration de M. Got n'est pas une porte ouverte par laquelle pourraient passer à sa suite tant

d'autres comédiens de talent à qui manqueraient précisément les qualités de dignité et d'honneur qui ont permis de décorer le doyen de la Comédie-Française. En lui donnant la croix seulement comme professeur au Conservatoire, le Gouvernement a fait acte de haute prudence et de grande sagesse. Deux autres comédiens actuels du Théâtre-Français sont encore professeurs au Conservatoire : MM. Delaunay et Worms. Qui donc trouvera à redire si l'on décore par la suite ces deux éminents artistes, non moins élevés par le caractère que par le talent ?

Le jour même où M. Got était décoré (4 août) il jouait dans *les Femmes savantes*. Tous les artistes du théâtre se sont spontanément réunis le soir au foyer, et lorsque le nouveau chevalier est descendu de sa loge, il a été accueilli par ses camarades avec les témoignages de la plus vive sympathie. M. Delaunay lui a alors adressé, au nom de tous, les compliments et les félicitations les plus affectueuses. M. Got est ensuite entré en scène, et le public a voulu, lui aussi, témoigner à l'éminent comédien la part de satisfaction qu'il prenait à la juste distinction qui venait de lui être conférée. Pendant plusieurs minutes les applaudissements n'ont pas cessé, et c'est avec la plus vive émotion et avec des larmes dans les yeux que M. Got a pu enfin commencer son rôle.

Les élections à la nouvelle Chambre législative ont accaparé ensuite l'attention publique. Nous n'avons pas

à y insister autrement que pour mémoire. Les professions de foi abondent, les réunions publiques sont fréquentes, et les déclarations des candidats parfois singulières. Il faut signaler aussi ce fait que la période électorale donne lieu à de nombreuses lettres de tout genre, soit des candidats qui acceptent d'être portés sur les listes, soit de ceux qui s'y refusent. Ainsi Jules Vallès, qui est un écrivain de tant de talent, s'est soustrait à l'honneur d'une candidature dans une lettre qui a déjà fait le tour de la presse, et dont nous ne voulons retenir que le passage suivant, suffisamment caractéristique :

Je n'ai rien moins que l'amour des parlements ; j'appartiens à la race de ceux qui préfèrent y entrer par les fenêtres que par les portes, en prenant pour échelle des épaules d'assailants. Il faudra fermer ces boutiques-là un beau matin et jeter les clefs dans la rivière.

Je retourne au livre que j'écris et qui s'appellera *l'Insurgé*. La fin de ce livre racontera le Siège, la Commune et le Massacre. Laissez-moi ne pas être aujourd'hui le candidat de Grenelle ou du Temple. J'aime mieux être le porte-parole du passé. Je veux être l'historien de la grande foule anonyme qui se révolta et fut écrasée en 1871. C'est un rôle qui vaut bien l'autre !

Je serai le député des fusillés !

Ce « député des fusillés » fait assez bien, comme pendant aux « candidatures mortes » qu'avait préconisées un moment une des héroïnes des réunions publiques parisiennes, M^{lle} Louise Michel.

Citons pour finir, toujours comme curiosité caractéristique, une autre lettre d'un ancien partisan de la Commune, lui aussi, et qui est écrite sur un ton non moins étrange, et encore moins parlementaire. Elle est adressée à M. Malon, autre membre de la même Commune :

Vieux drôle,
Vieux misérable,
Vieux lâche,

J'apprends aujourd'hui seulement que tu t'es permis de m'insulter, dimanche 24 juillet, à cinq heures du soir, lorsque mes secrétaires sont allés te trouver à l'Élysée-Montmartre, dans une réunion que tu présidais.

Tu as dit, vieille canaille, vieux traître, vieux couard, que j'avais déserté la cause du peuple.

Je te ferai rentrer tes paroles dans la gorge.

Une pourriture comme toi est incapable de tenir une épée, mais tu peux tenir une hache ou un couteau.

Je te provoque à ces armes en un combat à mort. Si tu refuses, je t'attaquerai à coups de revolver dans la rue. Un duel à l'américaine, cela me va !

En attendant, je te crache au visage.

CHARLES LULLIER,
47, rue Rochechouart.

LA LÉGENDE DE L'EAU. — La *Gazette anecdotique* ne peut laisser passer les chaleurs tropicales que nous venons de traverser sans en conserver un souvenir. Un des effets de cette température inusitée a été de nous

exposer à manquer d'eau. Alarmé d'une situation qui menaçait de mettre Paris à sec, M. Alphand, directeur des travaux de la Ville, a fait appel à ses concitoyens dans la circulaire suivante :

Mesures contre l'insuffisance de l'eau.

La persistance extraordinaire des chaleurs commence à rendre alarmante la situation de Paris au point de vue de l'alimentation d'eau.

Déjà le lavage et l'arrosage des rues sont presque suspendus. La consommation des particuliers est tellement considérable que le produit des dérivations et de toutes les machines élévatoires marchant simultanément et donnant chaque jour 380,000 mètres cubes y suffit à peine, et les sources commencent à baisser.

Il importe que le public soit éclairé sur cette situation, à laquelle on ne peut remédier qu'en restreignant l'usage de l'eau dans les habitations au strict nécessaire.

Or, il se produit, en ce moment, un véritable gaspillage de l'eau, qu'il faut absolument ménager sous peine d'en être complètement privé avant peu.

Ainsi, on laisse les robinets ouverts dans les cours; on fait couler dans les cuisines dix litres d'eau inutilement pour avoir une carafe d'eau fraîche, sans se douter que le maintien de ce régime pendant quarante-huit heures de plus amènerait la disette.

Il y a encore dans ce moment de l'eau pour la consommation; mais il est temps que tout le monde sache qu'il n'y a plus à en faire des abus.

L'Administration municipale espère que cet avertissement suffira pour les arrêter, et qu'elle ne sera pas obligée de prendre

des mesures restrictives de l'usage de l'eau dans les habitations.

Pour le sénateur préfet de la Seine, et par autorisation,

Le directeur des travaux,

ALPHAND.

Paris, le 18 juillet 1881.

Une pluie torrentielle étant venue rendre inutiles les précautions recommandées par M. Alphand, notre confrère de *l'Événement*, Gérard de Frontenay, a supposé que le directeur des travaux allait se trouver également inquiet de la surabondance de l'eau, et lui a prêté la circulaire suivante :

La persistance extraordinaire de la pluie commence à rendre alarmante la situation de Paris au point de vue de l'abondance des eaux.

La consommation des particuliers est si minime que les réservoirs restent toujours pleins. Or le produit des dérivations continue d'arriver et donne chaque jour 380,000 mètres cubes.

Un grand nombre d'habitants étant partis pour la campagne, tous les conduits subissent une pression qui peut amener les plus grands dangers.

Il importe que le public soit éclairé sur cette situation.

Ainsi, on laisse les robinets fermés dans les cours; beaucoup de personnes ne prennent qu'un bain par semaine; un seul pot à eau suffit pour la toilette d'un particulier qui devrait en employer au moins cinq ou six. Un grand nombre de gens d'affaires ne se lavent les mains que deux fois par jour.

Il est temps que tout le monde sache qu'on ne saurait trop se hâter de procéder à l'écoulement des eaux.

L'Administration municipale espère que cet avertissement

suffira, et qu'elle ne sera pas obligée de prendre des mesures pour forcer les particuliers à ouvrir leurs fontaines et tous les hommes valides à se mettre aux pompes.

Paris, le 29 juillet 1881.

Comme en France tout finit par des chansons, ou simplement par des vers, la vraie circulaire de M. Alphand avait inspiré au *Moniteur universel* cette spirituelle parodie de la fable *le Loup et l'Agneau* :

Un bourgeois se désaltérait
Au robinet de sa fontaine.

Monsieur Alphand survint. — C'était de la déveine ! —

Sa circulaire en ces lieux l'attirait :

« Comment ! boire de l'eau ! C'est un vrai gaspillage !

Dit le directeur plein de rage,

Ton robinet demain te sera retiré.

— Sire, dit le bourgeois, que Votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je vas me désaltérant

De quelques gouttes seulement.

Je n'ai pas bu le quart d'un verre ;

Par conséquent je ne cause aucun mal

Au réservoir municipal.

— Tu gaspilles, reprit le grand fonctionnaire,

Et déjà, l'an passé, tu me fus signalé

Pour laisser couler l'eau pendant la nuit entière.

— Comment l'aurais-je fait ? Je ne suis abonné

Que de la semaine dernière.

— Si ce n'est toi, c'est ton propriétaire.

— Je n'en ai pas. — C'est quelqu'un du quartier,

Car vous ne la ménagez guère,
Vous, vos bonnes et vos portiers.
Cette insolence est par trop grande ! »
Là-dessus, au nom du préfet,
Verbalisant, il le mit à l'amende
Sans autre forme de procès.

Ce n'est pas tout. Le même *Événement* déjà cité, que sa première pseudo-circulaire avait mis en verve, a supposé que le gaz pourrait bien venir à nous manquer aussi, et, pour ce nouvel incident, a préparé la circulaire suivante :

Mesures contre l'insuffisance du gaz.

Le nombre imprévu des nouveaux établissements illuminés le soir commence à rendre alarmante la situation de Paris au point de vue de l'éclairage.

Il importe que le public soit mis au courant de la situation.

Le nombre de mètres cubes ordinaire augmente quotidiennement dans des proportions inaccoutumées.

Nous croyons devoir faire appel au civisme de tous pour qu'on restreigne l'usage du gaz au strict nécessaire. Les boutiques pourraient fermer à neuf heures et les théâtres commencer avant le crépuscule.

Il y a aussi des personnes qui veillent. Il y en a encore qui font leur cuisine au gaz. Nous espérons que ces personnes comprendront notre appel et ne nous mettront pas dans la nécessité de fermer les compteurs.

Paris, le 20 juillet.

Au total, nous avons bien un peu tiré la langue, mais

nous avons fini, comme d'ordinaire, par en rire, ce qui est le mieux de beaucoup.

Comme complément à ce qui précède, voici une note rétrospective que nous venons de recevoir de notre collaborateur, M. Thénard, au moment où nous allions mettre sous presse, et que nous nous empressons d'insérer.

« Il me serait impossible de dire ce que Paris consommait d'eau avec ses quatre ou cinq cent mille habitants dans la seconde moitié du XVII^e siècle, mais il est permis d'affirmer que les deux millions de Parisiens ont aujourd'hui à leur disposition dix fois plus d'eau et à meilleur compte. Je n'ai pas l'intention de faire une leçon de statistique ; cette question d'eau m'est venue en retrouvant dans mes notes une charmante et délicate chanson inspirée à un poète inconnu qui, mécontent sans doute d'être forcé de payer l'eau quand sa bourse ne lui laissait pas la faculté de s'offrir du vin, exhale mélancoliquement ses plaintes contre l'*Édit sur les Fontaines*, sur l'air : *Terrible au jeu !* C'est le président Bouthier qui nous a conservé ces trois couplets. (Bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, manuscrit.)

« Mais auparavant, il est bon de lire la prose d'Ollivier d'Ormesson : « 11 décembre 1666. L'on a ces jours
« passés ôté toutes les fontaines particulières ; et dans
« le conseil de police, M. le Chancelier ayant parlé du

« besoin qu'il avait de la sienne, M. Colbert lui dit qu'il
« devait l'exemple; et, en effet, elle lui a été ôtée, et
« à M. le Prince (Condé); mais depuis on m'a dit que
« de 15 pouces qui étoient distribués aux particuliers
« on en rendoit 4 — 1 à M. le Prince, et les 3 autres à
« plusieurs, à raison de 4 lignes seulement. »

« Voici maintenant la chanson :

Bouchez, Nâïades, vos fontaines
Et cessez d'embellir les plaines
Par le cristal de vos ruisseaux.
L'on vous a déclaré la guerre.
Faites rentrer toutes vos eaux
Jusques au centre de la terre.

Nos Muses, vous voyant si pures,
Ont feint dans leurs nobles figures
Que vous étiez de pur argent;
C'est assez, au siècle où nous sommes,
Pour qu'un voleur de partisan
Exige de vous quelques sommes.

Que si le Dieu qui vous fit naître
Vous ordonne encor de paraître
Malgré l'édit qu'on fait sur vous,
Dans cette fatale aventure
L'on vous traite bien mieux que nous,
Car on vous permet le murmure.

« Vrai, c'eût été dommage de laisser dans l'oubli
une composition si pleine de résignation (car je la crois
inédite).

« La presse de nos jours, à un autre point de vue, a étudié la même question avec plus de bruit, et elle a eu raison ; les Colberts et les partisans ne pourraient plus imposer silence : il ne faut pas s'en plaindre, dût-on n'avoir pas l'heur de chanter, *silencieusement* et la gorge sèche, une langoureuse élégie semblable à celle que nous venons d'offrir à nos lecteurs. »

LES PRIX MONTYON. — L'Académie française a décerné ces jours derniers les prix de vertu. M. Renan a fait, à ce propos, un éloquent rapport qu'on voudrait pouvoir citer tout entier. Nous en détachons seulement le passage suivant, dans lequel il explique fort ingénieusement pourquoi le baron Montyon a dû confier à une assemblée toute littéraire le soin d'attribuer les prix qu'il fondait.

« Plus j'y réfléchis, Messieurs, plus je trouve que le baron Montyon, à qui l'on reproche souvent d'être parti des principes d'une philosophie un peu superficielle, a obéi au contraire à une pensée très profonde. Il a vu le lien étroit qu'il y a entre la vertu et le talent ; il a vu que la vertu est un genre charmant de littérature. Selon votre vieille et bonne manière d'entendre les choses, la littérature n'est pas seulement ce qui s'écrit ; le grand politique qui résout avec éclat les problèmes de son temps, l'homme du monde qui représente bien l'idéal d'une société brillante et polie, n'eussent-ils pas

écrit une ligne, sont de votre ordre. Qui fait le bien en est aussi. Dans ce genre, il est vrai, vous ne prenez pas vos lauréats pour confrères ; mais la confiance que le public vous témoigne est quelque chose de touchant. On vous regarde comme des connaisseurs en fait de vertu, on suppose que vous en avez des réserves, si bien que, quand on en veut, c'est à vous qu'on s'adresse. Permettez-moi de vous rappeler un souvenir de ces derniers mois. Une pauvre jeune fille très vertueuse meurt, laissant deux couverts et un petit sucrier d'argent qu'elle avait achetés de ses économies. Elle aimait beaucoup ce petit sucrier, qui représentait pour elle des privations, et, se voyant mourir, elle souffrait de l'idée qu'il passerait en des mains peut-être moins pures que les siennes. Elle stipule donc dans son testament que les deux couverts et le sucrier seraient légués à une jeune fille vertueuse et pratiquant la piété catholique. Le digne exécuteur testamentaire, ne sachant trop où trouver une personne qui remplit ces conditions, eut l'idée de s'adresser à vous, Messieurs. Il vint à vous comme à un bureau de vertu. Je n'étais pas à la séance quand l'affaire est revenue ; je crois que les règles établies ne vous ont pas permis d'accepter. Je l'ai regretté ; peut-être en nous entendant avec M. le curé de Saint-Germain-des-Prés, pour la condition de catholicisme, aurions-nous pu mettre en repos l'âme de la pauvre fille et l'assurer que son petit ménage, auquel elle tenait tant, passerait

entre les mains d'une personne partageant toutes ses idées et toutes ses vertus.

On dirait, en lisant les œuvres d'imagination de nos jours, qu'il n'y a que le mal et le laid qui soient des réalités. Quand donc nous fera-t-on aussi le roman réaliste du bien? Le bien est tout aussi réel que le mal; les dossiers que vous m'avez chargé de lire renferment autant de vérités que les abominables peintures dont malheureusement nous ne pouvons contester l'exactitude. Emmeline Nadaud existe aussi bien que telle héroïne pervertie de tel roman pris sur nature. Qui nous fera un jour le tableau du bien à Paris? Qui nous dira la lutte de tant de vertus pauvres, de tant de mères admirables, de sœurs dévouées? Avons-nous donc tant d'intérêt à prouver que le monde où nous vivons est entièrement pervers? Non, grâce à la vertu, la Providence se justifie; le pessimisme ne peut citer que quelques cas bien rares d'êtres pour lesquels l'existence n'ait pas été un bien. Un dessein d'amour éclate dans l'univers; malgré ses immenses défauts, ce monde reste, après tout, une œuvre de bonté infinie. »

NÉCROLOGIE. — Qui connaissait le musicien Cabaner, qui vient de mourir? Artiste de talent, il avait cependant été obligé d'accepter un modeste emploi dans un café-concert de troisième ordre. Dans les derniers temps de sa vie il était devenu monologuiste, — genre Coquelin

cadet, — et sa jolie cantilène du *Pâté*, qu'il chantait un peu partout, et dont il avait composé à la fois les paroles et la musique, lui survivra sans doute. La voici intégralement. Il n'y manque que l'étrange et solennelle mélodie sur laquelle Cabaner déclamaient ces vers plus encore qu'il ne les chantait, ce qui leur donnait un caractère non moins original que curieux.

LE PATÉ

Ah! décidément, ce pâté
Est délicieux. De ma vie
Je n'en ai, je le certifie,
Mangé qui fût mieux apprêté.

Allez faire

A la pâtissière

Mon sincère compliment,
Excellent! Excellent!

Le dernier que l'on m'apporta
Était aussi très bon, sans doute;
Très bon! et surtout la croûte;
Mais j'aime encor mieux celui-là.

Allez faire

A la pâtissière

Mon sincère compliment.
Excellent! Excellent!

THÉÂTRE. — *Œdipe-Roi*. — La Comédie-Française vient de nous rendre l'*Œdipe-Roi* de M. Jules Lacroix, avec musique des chœurs de M. Edmond Membreé.

Cette remarquable traduction de Sophocle avait été représentée pour la première fois à la rue de Richelieu le 18 septembre 1858, et reprise en 1861, le 2 août. Voici la distribution de la pièce à ces deux époques, rapprochée de celle d'aujourd'hui :

	1858	1861	1881
Œdipe.	MM. GEFFROY.	GEFFROY.	MOUNET-SULLY.
Créon.	JOUANNI.	JOUANNI.	DUPONT-VERNON.
Tirésias.	CHÉRY.	CHÉRY.	MAUBANT.
Un prêtre.	TRONCHET.	TRONCHET.	SILVAIN.
Un messager.	TALBOT.	TALBOT.	RICHARD.
Un esclave.	BARRÉ.	BARRÉ.	LAROCHE.
Le Coryphée.	VERDELLET.	VERDELLET.	MARTEL.
Jocaste.	M ^{mes} NATHALIE.	DEVOYOD.	LEROU.
Femmes thébaines.	STELLA COLLAS.	CORNÉLIE.	MARTIN.
	JOUVANTE.	PONSIN.	ROSAMOND.

La pièce présente un grand intérêt littéraire et dramatique, et la Comédie-Française se devait à elle-même de nous l'offrir. M. Perrin, d'ailleurs, a fait les choses avec son goût et sa conscience habituels. On ne s'amusera peut-être pas prodigieusement à *Œdipe-Roi*, mais on ira admirer l'heureuse adaptation de M. Lacroix plus encore pour ses beaux vers, sa mise en scène, sa musique, ses costumes même, que pour son interprétation, laquelle, si l'on excepte MM. Mounet-Sully et Silvain, nous a semblé manquer quelque peu d'éclat. En somme, reprise de curieux, de lettrés et d'érudits !

VARIA. — *Une Lettre de Got*. — On a beaucoup parlé

ces derniers jours, mais sans cependant la citer, de la lettre que Got a écrite en 1870, pendant le siège, pour protester contre une lecture des *Châtiments* sur la scène de la Comédie-Française.

Voici cette lettre qui honore vivement celui qui l'a signée, et qui peut servir de document à l'appui du décret qui vient de nommer Got chevalier de la Légion d'honneur :

A M. Charles Valois

Membre du Comité de la Société des gens de lettres.

Paris, le 9 novembre 1870.

Monsieur,

Je descends de garde aux remparts et me hâte de répondre à la demande que vous me faites l'honneur de m'adresser au nom de la Société des gens de lettres.

Je suis autant que personne admirateur des *Châtiments*.

J'ai pour amis des amis intimes de M. Victor Hugo.

Je serais fier et heureux de servir cette haute renommée dans la mesure de mes forces;

Et je puis dire enfin que si quelque artiste a droit de se targuer d'indépendance, assurément, — si je ne suis pas *celui-là*, — je suis du moins un des plus anciens et des plus convaincus.

Eh bien, malgré tout, un sentiment que je n'ose pas bien définir ici, mais que j'éprouve invinciblement au fond de la conscience, m'empêche de venir m'associer à une lecture publique des *Châtiments* sur une scène qui acceptait si bénévolement, il y a quelques semaines, le titre de théâtre des *Comédiens ordinaires de l'Empereur*.

Les cadeaux, les diners et les fêtes, et Compiègne, et Fontainebleau, m'ont toujours soulevé le cœur. Je l'atteste, et on le sait; mais, si j'étais un des rares opposants de la veille, qu'on me permette aujourd'hui de me tenir encore à part des trop nombreux fanfarons du lendemain.

Veillez agréer... etc.

E. GOT,
de la Comédie-Française.

Ajoutons que cette lettre fut reproduite presque aussitôt par les Allemands, qui enserraient alors Paris, dans leur journal officiel *le Moniteur Prussien de Versailles* (n^o du 10 décembre 1870).

Paul de Saint-Victor républicain. — Nous trouvons dans la *Gazette de France* (article de M. de Pontmartin) — la piquante anecdote que nous reproduisons ci-après et qui nous donne, au sujet des opinions politiques de Paul de Saint-Victor, un détail non moins curieux qu'ignoré.

« La dernière fois que j'ai eu l'honneur de dîner avec lui, dit M. de Pontmartin, c'était en 1877, dans une maison hospitalière et charmante, peu de jours après le néfaste 16 mai dont les conséquences fatales pouvaient déjà se prévoir. Nous représentions assez bien l'éclectisme parisien. La maîtresse de la maison était bonapartiste, ainsi que la majorité de ses convives. Nous étions deux légitimistes, et nous avions à nos côtés deux républicains : le docteur D... et Paul de Saint-Victor ;

oui, Paul de Saint-Victor, républicain plus passionné que convaincu ; je dirai pourquoi tout à l'heure.

« On se met à parler politique ; naturellement, la discussion s'envenime ; au bout de cinq minutes, on crie comme si nous allions tous nous égorger. Tout à coup, Paul de Saint-Victor, si contenu d'ordinaire, fait une violente profession de foi républicaine, presque radicale. Moment de silence. M..., un de nos peintres les plus éminents, plein d'esprit et de tact, a un *lapsus linguæ* et dit à Saint-Victor : « Mais, mon cher, avec de pareilles idées, comment vous arrangez-vous avec votre *supérieur* ? (Il voulait dire directeur, l'excellent et très conservateur M. Dalloz, directeur du *Moniteur universel*.)

« Nous vîmes Saint-Victor pâlir, et notre aimable hôtesse me dit tout bas : « Vite, un calembour, ou nous « sommes perdus. »

Quant à la cause de la contradiction apparente existant entre les opinions nouvelles de Paul de Saint-Victor et celles qui étaient préconisées et défendues dans le journal où il écrivait, en voici, toujours d'après M. de Pontmartin, l'explication peut-être très vraisemblable, mais bien inattendue.

« Une note, écrite sans doute par quelque employé ou quelque envieux subalterne, avait été trouvée parmi les papiers échappés au sac des Tuileries et indiscrètement publiée. Aussi injuste que blessante, aussi absurde qu'injuste, cette note, sorte de mémoire à consulter

pour les invitations de Compiègne, représentait comme *mal élevé ce gentleman* exquis dont nous avons tous éprouvé les manières si correctes et la politesse si parfaite. Dès lors, il y eut, entre le poète des *Châtiments* et l'auteur de *Barbares et Bandits*, un lien plus puissant que l'admiration d'un immense talent pour un immense génie : — LA HAINE. »

L'Histoire des DEUX AVEUGLES. — Jules Moineaux, le librettiste si original auquel on doit entre autres *les Deux Aveugles*, *la Question d'Orient*, *le Canard à trois becs* et autres spirituelles cocasseries du même genre, vient de publier, sous le titre de *les Tribunaux comiques illustrés*, un recueil de ses chroniques si plaisantes de la *Gazette des Tribunaux*. Jules Noriac a écrit la préface du volume. Nous y trouvons la curieuse histoire de l'enfantement de l'opérette des *Deux Aveugles* qui a inauguré le théâtre des Bouffes-Parisiens, en même temps que la grande réputation d'Offenbach :

« Après le succès de la bouffonnerie politique de la *Question d'Orient*, qui fut un éclat de rire de six mois, Offenbach vint trouver Moineaux : « Il me faut une pièce de toi après-demain, pour ouvrir mon théâtre !

— Ça tombe bien, dit Moineaux, j'ai trois actes...

— Impossible, je ne peux jouer que des pièces en un acte !

— Ah ! Ah ! Ça ne fait rien, reprit Moineaux, je cou-

perai deux actes. Au lieu de s'appeler *les Musiciens ambulants*, nous appellerons cela *les Musiciens au repos*; au lieu de se passer dans trois rues différentes, ça se passera sur une place.

— Mais, dit Offenbach, c'est qu'il y a encore une difficulté: il ne peut y avoir que deux personnages en scène! »

Cette fois, malgré son sang-froid bien connu, Moineaux ne put s'empêcher de s'écrier :

« Ils appellent ça te donner un privilège, au ministère? »

— Oui, dit Offenbach, un privilège en caoutchouc. Ne m'abandonne pas et nous l'étendrons.

— C'est bon, reprit Moineaux, nous lisons demain. Je vais me mettre à ma pièce; tu auras ce soir le nom de mes personnages avec une note, et tu feras la distribution à ton gré. »

Le lendemain, à midi pour le quart, la maison était en liesse; le jeune auteur arrivait, la pièce terminée.

« Messieurs, dit-il en présence des deux comédiens convoqués, deux mots d'explication. Cette pièce avait trois actes; elle s'est appelée *les Musiciens ambulants*; le théâtre représentait les Champs-Élysées, la barrière du Trône et la place Maubert. Mise en deux actes, elle s'appela *les Musiciens au repos*; aujourd'hui... elle n'a plus qu'un acte, et encore! une scène tout au

plus. La scène se passe sur un pont, et cela s'appelle. *les Deux Aveugles.* »

Étoile en herbe. — C'est dans un grand journal du matin que nous avons trouvé une phrase qui pourrait faire le pendant de la métaphore célèbre du *Char de l'État naviguant sur un volcan*. Il s'agissait des concours de chant du Conservatoire, et le rédacteur de la feuille en question disait d'une jeune artiste qui l'avait, paraît-il, enthousiasmé :

« Cette étoile en herbe a chanté de main de maître. »

Il nous souvient d'avoir lu dans *le Pays*, il n'y a pas très longtemps, un article à la fin duquel M. Paul de Cassagnac prédisait qu'avant peu la France révoltée se jetterait avec plaisir *dans les bras d'une épée victorieuse*.

Il faut, du reste, se montrer indulgent pour M. de Cassagnac et autres amateurs de métaphores risquées, puisque le grand Molière lui-même leur en a donné l'exemple. Voici, en effet, ce qu'on peut lire dans la première scène du premier acte de *Psyché* :

*Un souris chargé de douceurs
Qui tend les bras à tout le monde,
Et ne vous promet que faveurs.*

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Deux propriétaires, dont l'un s'est rapidement enrichi, visitaient des terrains à vendre.

« Je me rappelle le temps où j'aurais eu un lopin de ce terrain-là pour une paire de bottes.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas acheté ? fait l'autre.

— Les bottes pressaient davantage. »

Un convoi funèbre très important défile lentement dans le faubourg Montmartre.

1^{er} PASSANT. — Monsieur, savez-vous qui est le mort ?

2^e PASSANT. — Mon Dieu, je ne sais trop ; je présume que ça doit être la personne qui est dans le cercueil. (*Patrie.*)

Fragment de dialogue cueilli, samedi soir, au cirque des Champs-Élysées :

« Pourquoi n'êtes-vous pas marié, Monsieur Raoul ?

— C'est inutile, chère Madame ; mes amis le sont tous. » (*Gaulois.*)

Notes d'album :

« Le rêve d'une femme d'esprit : être épousée par un Anglais et aimée par un Français. »

« La politique est l'art d'être à côté de la question. »

« Les maris jaloux sont semblables aux enseignes des cabarets en renom : ils indiquent où est le bon vin. » (*Gaulois.*)

Entre viveurs :

« La femme, quelle que soit la splendeur de ses formes, a besoin d'atours qui en rehaussent l'éclat. L'amour est comme un bon repas, qui demande une nappe richement ornée.

— Heu ! je ne dédaigne pas de manger sur le marbre. » (*Charivari.*)

Un malade bien aimable.

Un de ses amis vient le voir.

« Vois-tu, lui dit-il, ce qui m'est le plus pénible, c'est la présence perpétuelle d'Hortense.

— Comment ? la pauvre fille ne quitte plus ton chevet, elle passe les nuits à préparer tes médicaments, à poser tes pansements... »

Le malade avec amertume :

« La coquine ! Faut-il qu'elle ait assez de plaisir à me voir souffrir ! » (*Clairon.*)

Un médecin, à un de ses confrères, de son air le plus profond :

« Mon cher, méfiez-vous de la belladone, je viens d'en être la victime.

— ?...

— Elle m'a enlevé un client en moins de vingt-quatre heures! »

A la cour d'assises :

LE PRÉSIDENT. — Vous êtes accusé de tentative de déraillement. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?

L'ACCUSÉ. — Mon président, ma belle-mère était dans le train. (*Paris-Journal.*)

Dialogue entre son marchand de vin et son client :

LE CLIENT. — J'ai là du vin qui est bien plus avantageux que celui que vous me présentez, sous le rapport du prix et de la qualité. Je puis vous le faire goûter.

LE MARCHAND, *goûtant*. — Bro, bro, bro! (*Le re-crachant.*) C'est de la drogue, c'est un mélange sans nom; il y a de tout là dedans, excepté du raisin! Vous vous êtes fait voler...

LE CLIENT. — Mais c'est vous qui me l'avez vendu !!
(*Événement.*)

VARIÉTÉS

CONTES ORIENTAUX INÉDITS

L'humour! On se croit généralement tenu, en écrivant ou en prononçant ce mot-là, de le faire suivre de l'épithète de *britannique*. Ce substantif et cet adjectif joints font admirablement, comme dit un vers célèbre, et on pourrait les surnommer à juste titre les deux mots siamois de la littérature. Il s'en faut cependant que l'humour soit l'apanage exclusif du caractère anglais et de la littérature anglaise. En laissant de côté l'esprit comique français, qui ne ressemble guère en effet à l'humour britannique, étant plus franc, plus bruyant, plus *extérieur*, et cherchant le rire dans la physionomie du mot et la manière de le présenter plutôt que dans le mot lui-même, il est une littérature moins connue, la littérature arabe, qui se distingue précisément par ces qualités d'humour que nous attribuons trop exclusivement aux Anglais.

Tout le monde connaît les *Mille et une Nuits*, ce livre débordant d'imagination, et dont la Librairie des Bibliophiles nous annonce précisément pour la fin de l'année une édition de luxe; mais il est un autre ouvrage dans le même genre, les Contes du fou d'Haroun-al-Raschid, qui n'a jamais été traduit et qui est par conséquent inconnu en France, et c'est dans cet ouvrage qu'un de nos amis, *arabisant* enragé, M. Collob, chancelier de la légation de France au Maroc, a trouvé un conte qui nous paraît le type du genre. Nous allons en essayer une traduction qui n'en donnera probablement qu'une faible idée.

JEAN SIGAUX.

LE CHEVAL DU SULTAN

Le sultan Haroun-al-Raschid avait, parmi les animaux qui s'ébattaient librement dans les vastes cours de son palais, un cheval, nommé Selam, qui passait pour le plus doux et le plus rapide en même temps de tous les chevaux de Bagdad. Aussi son maître le chérissait-il par-dessus tout, à tel point qu'il avait juré bien haut que, si la noble bête venait à mourir, il ferait sûrement couper la tête à celui qui lui viendrait annoncer une si fâcheuse nouvelle.

Or, à quelque temps de là, il arriva précisément que ce cheval extraordinaire, qui avait toutes les vertus moins l'immortalité, tomba malade et mourut. Qu'on juge de la douleur et de la consternation qui envahirent les courtisans d'Haroun-al-Raschid à cette terrible nouvelle ! Qui se chargerait de la lui annoncer ? Il n'en était pas un qui, à cette pensée, ne sentît sa tête trembler sur ses épaules. Ils s'assemblèrent et se consultèrent, et ils discutaient déjà depuis longtemps avec de grands gestes sans parvenir à s'entendre, quand l'un d'eux s'écria soudain : « Eh ! mes amis, qu'avons-nous à tant délibérer ? Il n'y a qu'un homme dans tout l'empire qui puisse nous tirer de ce mauvais pas. — Et quel est-il ? » interrogèrent les autres, attentifs. — Ne le devinez-vous pas ? Quel autre qu'Abou-Kassem, le fou du sultan, pourrait nous rendre ce service ? »

Justement Abou-Kassem passait près de là en ce même moment. Il vit que l'on parlait de lui, et, s'approchant, il s'informa de quoi il s'agissait.

« Il y a, Abou-Kassem, lui répondit-on, que Selam, le cheval favori de notre maître, est mort, que le sultan a promis de faire couper le cou à celui qui lui annoncerait cette fâcheuse nouvelle, et qu'il n'y a qu'un homme dans tout Bagdad qui soit assez puissant auprès du commandeur des croyants pour accomplir cette mission sans danger et pour se couvrir de gloire en nous sauvant la vie à tous. Cet homme, c'est toi. Le sultan t'aime, te protège, tu l'amuses, il ne peut se passer de toi, et assurément, au lieu de te punir, il te récompensera magnifiquement de t'être dévoué pour tes frères. »

Ce discours ne produisit pas sur Abou-Kassem tout l'effet qu'en attendaient ses auteurs ; néanmoins il l'ébranla, et la promesse de deux sacs remplis jusqu'aux bords de belles et bonnes piastres le décida tout à fait. Il jura par tout ce qu'il y avait de plus sacré qu'il accomplirait une mission si difficile, et il demanda trois jours pour tenir son serment.

Pendant ces trois jours, Abou-Kassem resta enfermé chez lui, sans paraître à la cour, et, la fin du troisième jour étant venue, il se frotta le visage de poussière, déchira ses vêtements, couvrit ses sandales de boue, et, dans l'attitude d'un homme qui viendrait de faire un long voyage, il se présenta devant le sultan.

Ce dernier tomba dans un étonnement profond en apercevant son fou dans ce misérable état, et, après l'avoir considéré longuement : « Eh ! grand Dieu ! lui dit-il, Abou-Kassem, d'où viens-tu ainsi fait, et avec un costume si sordide que ta mère, si elle te voyait, refuserait de te reconnaître pour son fils ?

— Ah ! Sire, répondit le fou après s'être incliné jusqu'à terre et avoir baisé respectueusement le bas de la robe d'Haroun-al-Raschid, je viens de faire un voyage dont Sa Majesté sera agréablement surprise si elle daigne en entendre le récit.

Le sultan lui ayant fait connaître d'un signe de tête qu'il était prêt à l'écouter : « Je savais, Sire, continua Abou-Kassem, que ton nom était respecté et vénéré dans tout l'empire, et j'en étais si heureux que j'ai voulu en juger par moi-même, et que, dans ce but, j'ai parcouru à pied tous les États de Ta Grandeur.

— Et que dit-on de moi, Abou-Kassem ?

— Ah ! Sire, le commandeur des croyants est encore plus aimé qu'il ne pourrait se l'imaginer. Figure-toi donc que dans les plus petites villes, dans les moindres villages, on ne s'entretient partout que de toi, de ta justice, de ta puissance, de ta générosité. Tout le monde fait des vœux pour toi, et adresse au Ciel les plus ardentes prières pour qu'il te conserve éternellement parmi nous.

— Vraiment, Abou-Kassem ?

— Oui, tous, les hommes, les femmes, les enfants, ont continuellement les bras levés au ciel pour implorer et remercier Dieu.

— Vraiment, mon bon Abou-Kassem?

— Les arbres eux-mêmes élèvent leurs branches au ciel, et les fleurs leurs corolles.

— Vraiment, mon excellent Abou-Kassem?

— Enfin, il n'est pas jusqu'à Selam, ton cheval favori, qui ne se tienne les quatre jambes en l'air, comme pour invoquer la Divinité.

— Que dis-tu, les quatre jambes en l'air ! mon cheval ? Mais alors il est mort ?

— Sire, tu l'as dit, mais je supplie en grâce Ta Majesté de vouloir bien convenir que je ne le lui ai pas annoncé. »

Haroun-al-Raschid rit beaucoup de l'adresse qu'avait mise son fou à lui faire connaître la fâcheuse nouvelle, et non seulement il ne lui fit pas couper la tête, mais encore il ordonna à son grand vizir Giafar de lui compter mille écus d'or. »

Voici, tiré du même recueil, un autre conte, qui n'est pas précisément humoristique, mais qu'on dirait bien plutôt emprunté à *l'Élite des Contes du sieur d'Ouville*. Il est difficile de le rendre dans toute sa crudité, le français n'ayant pas, comme le latin et surtout l'arabe, le privilège de braver l'honnêteté.

« Un jour le sultan Haroun-al-Raschid, étant en belle

humeur, fit venir son fou Abou-Kassem et lui dit :

« Abou-Kassem, j'entends partout vanter ton esprit et l'adresse avec laquelle tu sais te tirer des plus grandes difficultés. Eh bien, je vais mettre cet esprit à l'épreuve. Il faut que d'ici trois jours tu commettes une action criminelle, et que tu trouves, pour te disculper, une excuse plus criminelle encore que l'action. Va, je te donne trois jours, ou tu auras la tête tranchée. »

Abou-Kassem, pour cette fois, se crut perdu, et pendant trois jours il se creusa inutilement la tête sans rien trouver. Enfin, le soir du troisième jour, il se promenait mélancoliquement dans les jardins du sérail, quand, avisant le sultan qui faisait à cette heure-là sa promenade ordinaire, une idée lui vint. Il s'approcha sournoisement d'Haroun-al-Raschid, et poussa l'audace jusqu'à porter une main profane sur... le bas des reins de Sa Majesté.

Le sultan, furieux, se retourna, et, comme il s'appêtait à châtier l'insolent :

« Que Ta Majesté veuille bien me pardonner, Sire, s'écria Abou-Kassem, j'ai cru que c'était la sultane. »

Haroun-al-Raschid rit beaucoup de l'excuse, et convint volontiers que son fou méritait une récompense.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 16 — 31 AOUT 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Les Candidatures gaies. — Bibliographie : Les *Petits Romains* de J. Janin. — Théâtres. Opéra : M^{lle} Griswold ; Comédie Française : M. Le Bargy ; Gaîté : *Le Patriote* ; Gymnase : *Les Élections*.

Varia. — *Œdipe-Roi* dans la vie moderne. — La Fin d'un théâtre. — Aux Bains de mer. — L'Irréparable Outrage. — La Chanson des turcos. — Berryer, Napoléon III et l'Académie. — Les Neveux du curé. — En province. — *La Semaine d'Oscar*. — Gauloiserie hygiénique.

Les Mots de la quinzaine.
Petite Gazette.

LA QUINZAINE. — *Les Candidatures gaies*. — Maintenant que les élections sont terminées, il nous a semblé curieux de jeter un coup d'œil rétrospectif sur certaines candidatures parisiennes qui ont donné, comme on dit, la note gaie dans l'ensemble. Il existe, en effet, à Paris beaucoup plus que partout ailleurs, à chaque

élection générale, une série de candidats qui se chargent en quelque sorte d'amuser la galerie. Ce sont, certes, eux aussi, de très honnêtes gens, très convaincus, ou qui du moins paraissent l'être, et qui mettent au service de leur candidature tout leur zèle, tout leur esprit, et aussi pas mal d'argent. Ils couvrent les murs de leur arrondissement d'affiches multicolores où est exposé leur programme, et, bien qu'ils sachent parfaitement qu'ils vont au-devant d'un échec certain, ils n'en persistent pas moins à se présenter jusqu'à la dernière heure, satisfaits des quelques voix que des électeurs « en train de rire » ont bien voulu leur donner.

Voici quelques extraits des professions de foi d'un certain nombre de ces candidats, choisis parmi celles qui offrent, au point de vue spécial qui nous occupe, le plus d'intérêt :

Et d'abord, *le comte de Boudrant (Horace II), homme de lettres, publiciste, négociant, auteur dramatique, membre de cinq sociétés savantes, enfant du Berry comme George Sand, son illustre maître, habitant le quartier des Halles centrales depuis 1866.*

M. de Boudrant se présentait comme candidat républicain radical, intransigeant et légitimiste universel. *Son drapeau est le drapeau blanc fleurdelisé de nos aïeux, avec la cravate rouge des revendications.*

« Peuple, mon frère, dit-il, que veux-tu? être heu-

reux! Qu'est-ce que je veux, moi? ton bonheur! Jusqu'à ce moment tu n'as eu qu'un os à ronger. Mais ton sort va changer, car tu vas nommer pour ton député l'homme de génie qui a nom de Boudrant, que tout le monde connaît et dont la puissante parole bouleversera la Chambre et le monde!... Foudre et paratonnerre! La France est sauvée!... Vive le bonheur!... »

Puis le candidat expliquait que, d'après son système,

« Les ouvriers auront le pain à deux sous,

La viande à six sous,

Le beurre à douze sous,

Le litre de vin à dix sous.

Plus d'armée, tous les citoyens seront soldats;

Plus de prostitution.

Le mandat de député gratuit.

On plantera des arbres fruitiers le long de toutes les routes, pour en distribuer les fruits aux pauvres.

A cinquante ans, tout ouvrier possédera 365 francs de rente, et toute ouvrière 250 francs. »

Ajoutons qu'en dehors des titres et qualités que se donnait déjà M. de Boudrant en tête de son affiche, ce candidat universel est en outre docteur en médecine. Pauvres malades!...

Dans le VI^e arrondissement se présentait le citoyen *Geniller*, chef d'institution, républicain, libéral, radical, socialiste et surtout antiopportuniste. La fin du pro-

gramme de ce candidat contenait la curieuse « invite à la poche » suivante :

« Citoyens électeurs du VI^e arrondissement, qui désirez faire triompher la politique que je vous expose et apporter un concours actif au triomphe de ma candidature, je vous invite à vous faire inscrire à mon domicile, rue *Monsieur-le-Prince*, 25, où une permanence est établie, afin de contribuer aux frais de mon élection, parce qu'il est contraire à l'intérêt du peuple que les riches seuls puissent être candidats. »

Dans le XX^e arrondissement, signalons le citoyen Rousseau, *candidat de ceux qui ne votent pas*, et qui comptait ainsi toutes les abstentions à son profit, et surtout le citoyen William Piton, qui s'intitulait *candidat des abrutis!*... Un autre, le citoyen Franck, déclarait son programme *infaillible et pouvant seul assurer le salut de la République*.

Dans le X^e arrondissement, un des candidats avait écrit ses affiches à la main, et les avait sans doute aussi lui-même placardées. Il se nomme Bac, et s'intitulait *candidat républicain, bonapartiste, socialiste*. Et il ajoutait :

« N'ayant pas d'argent pour en faire imprimer, je ne peux pas faire d'affiches; mais nommez-moi, et vous verrez!... »

L'un des candidats les plus intéressants, au point de vue de son programme, était *Romuald Valentin, le petit astronome libre, décoré de la médaille militaire et de celles d'Italie et de Crimée, né à l'hôpital de Tarbes le 19 février 1829, demeurant à Saint-Maudé, rue de Paris, 182. (Affranchir.)*

Son affiche débutait ainsi :

« Gloire, bien-être, liberté pour tous !

« Citoyens, je suis sollicité de tous côtés par la *popularité* à me présenter comme candidat à la députation, ou bien *de faire part* de mes idées patriotiques au peuple français par un manifeste.

« Si j'avais l'honneur d'être *dictateur et maître absolu*, je voudrais que ce fût dans des conditions identiques à celles d'un contre-maître dans un atelier, avec un mandat impératif... sinon je ne serais qu'un chien de garde, muselé, attaché, pour que je ne puisse mordre, et alors les loups me mangeraient, et ils mangeraient vos moutons, et vous n'auriez plus de laine pour faire vos culottes... »

Enfin, ce même candidat se disait encore être *le candidat du bien-être et des intérêts français*, et son affiche contenait une suite de promesses plus irréalisables les unes que les autres, et notamment « l'assurance que tout le monde aurait désormais, grâce à son élection, du

poisson à manger le vendredi et le samedi, et qu'il ferait à cet effet creuser des bassins et des ruisseaux pour élever les poissons destinés au peuple ». La profession de foi se terminait par le boniment qui suit :

« Je connais votre caractère et vos besoins. Il est bon, je pense, de vous faire connaître ma position. J'ai pour tout bien une lunette de mon invention, d'un système tout à fait nouveau, supérieure à toutes les lunettes qui existent ; elle me permet de voir le Soleil par un temps sombre comme par un temps clair, et la nuit, lorsque le temps est bien clair, on le voit flamber comme un feu de cheminée avec une belle rose de la couleur de la cocarde de la République, entourée de l'anneau de l'arc-en-ciel, et les étoiles entourées d'un cercle lumineux, bien plus grandes que le Soleil et la Lune, avec des glaces et des plateaux, des montagnes et des neiges éternelles.

Afin d'être compris, la Lune n'est autre chose qu'un Archipel gelé, comme notre pôle Nord.

Donc, si vous voulez voir le Soleil à minuit comme à midi, votez tous pour moi et venez à mon aide pour construire un nouvel Observatoire. »

Romuald Valentin sollicitait en outre des électeurs la somme de *un franc* contre l'envoi de l'une de ses affiches à domicile.

Signalons, pour finir, l'étonnant *programme électoral antispéculateur de Jean Albert Stumph*, bimbetotier-bijoutier au *Petit Bazar Parisien*, avenue de Clichy. Ce candidat modifie d'un seul coup tout le mode de scrutin actuellement établi :

« Article premier. — Nomination par le peuple, seul légitime souverain (à la majorité relative d'un scrutin de liste à l'unité de collège), *d'une Commission permanente, inviolable et plénipotentiaire, de défense de l'intégrité du territoire.* »

Mais le plus piquant de ce programme, c'est l'organisation du service militaire ainsi que l'entend le citoyen Stumph. Ainsi, d'après son système, exposé dans le tableau suivant, plus un Français sera riche, plus il devra servir :

« Service obligatoire dans l'armée active pendant trois ans pour tout enfant n'ayant pas à défendre, venant de ses parents ou lui appartenant, un avoir de plus de 5,000 francs.

4 ans p ^r	ceux de plus de 5,000 fr. et moins de 50,000 fr.
5	— — 50,000 — — 100,000
7	— — 100,000 — — 500,000
10	— — 500,000 — — 1,000,000
15	— — 1,000,000 — —

Seulement, dans une autre partie de son programme, le citoyen Stumph ayant bouleversé toute l'économie de l'impôt, des octrois, des douanes, et réparti la fortune publique de telle sorte qu'il n'y aura plus de riches, mais que tout le monde sera à peu près également pauvre, on peut se demander s'il n'y a pas contradiction entre les diverses et nombreuses utopies de son utopique programme!...

Utopies ! utopies ! voilà seulement en effet ce qu'on trouve dans toutes ces professions de foi, inoffensives en somme et qui n'offrent d'ailleurs rien de nouveau. Depuis que le suffrage universel existe, ces professions de foi naïves, émanées de cerveaux souvent mal équilibrés, se sont produites à époques fixes. On en a vu bien d'autres en 1848 ! On peut consulter à ce sujet la curieuse collection des *Murailles révolutionnaires*. On y verra que, sur ce point, on avait à cette époque atteint du premier coup la perfection, et qu'en fait d'idées saugrenues, — symptôme consolant, — les candidats excentriques de ce temps-là en avaient de bien autrement nombreuses et surtout de bien plus dangereuses que celles qui viennent de se présenter aujourd'hui.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Petits Romans de J. Janin.* — La Librairie des Bibliophiles vient de commencer la publication d'une nouvelle série d'œuvres de Jules Janin, devant contenir ses œuvres de jeunesse, et dont le

premier volume, portant le titre de *Petits Romans*, vient de paraître. Nous trouvons dans la préface de ce premier volume un curieux détail littéraire que nous donne le regretté Albert de la Fizelière, et qui est relatif au plus célèbre roman de Janin, *l'Ane mort et la Femme guillotinée*.

« Janin nous a raconté souvent la peine qu'il avait eue à finir ce roman.

« J'allais à l'aventure, marchant au hasard, disait-il, dans une sorte d'obscurité à travers des pays inconnus que je n'avais pas même étudiés sur la carte. C'était ce qu'on a appelé depuis un voyage en ziz-zag. Un chapitre me menait à l'autre par soubresauts, et, il faut bien l'avouer, deux chapitres voisins étaient parfois séparés par de profondes solutions de continuité. J'ai failli dix fois abandonner la partie. Je me rendais bien compte du décousu et de l'incohérence de cet ouvrage ; mais j'avais une héroïne que je comprenais bien, cette petite fille parisienne, mon Henriette, qui a fait tout le succès du livre. Il fallait tout le laisser aller du roman et toute l'audace d'un jeune homme sans nom et sans prétention aucune pour se compromettre avec une pareille héroïne !... »

« Il nous racontait alors qu'il s'était trouvé absolument arrêté, sans pouvoir faire un pas en avant, quand il eut mis son héroïne en prison et qu'il l'eut fait condamner à mort. Le roman était fini et il manquait encore

quarante pages pour compléter le volume. Ce fut un ami, un romancier, celui-là, qui le tira d'embarras en faisant reculer l'exécution d'Henriette, devenue enceinte, et capable par conséquent de fournir à l'auteur les quarante pages dont il avait besoin. »

Et, à propos de Jules Janin, constatons que les dictionnaires biographiques ne sont pas d'accord sur la date ni sur le lieu précis de sa naissance. Vapereau, dans la 3^e édition du *Dictionnaire des contemporains*, fait naître le célèbre critique, le 24 décembre 1804, à Condrieu (Loire); dans l'édition suivante, il se rectifie lui-même sur le lieu de sa naissance qu'il déclare être Saint-Étienne, mais il persévère dans l'erreur de date. Ce n'est, en effet, que dans la dernière édition (1880) que Vapereau devient absolument exact. Quant à Larousse, il donne exactement le lieu de la naissance, Saint-Etienne, mais inexactement la date, qu'il fixe au 4 décembre 1804, tandis que la vérité est que Janin est né le 16 février, ainsi que le constate son acte de naissance dont voici la copie authentique :

*Extrait des registres des actes de l'état civil de la ville
de Saint-Étienne (Loire).*

Du vingt-huitième jour du mois de pluviôse an douze de la République.

Acte de naissance de *Gabriel-Jules* JANIN, né le jour d'avant-hier, à neuf heures du soir, fils de Jacques-Georges-Pierre Janin, avoué près le tribunal civil de première instance de cette

ville, y demeurant rue Sainte-Ursule, et de Benoîte Rittier, mariés. — L'enfant a été reconnu être un garçon. — Premier témoin, Joseph Mourgues, négociant, demeurant rue du Chambon, âgé de vingt-neuf ans; second témoin, Joseph Colomb, rentier, demeurant rue de Valbenoite, âgé de quarante-trois ans. — Sur la réquisition à moi faite par Jacques-Georges-Pierre Janin, père de l'enfant, qui a signé avec les témoins. Constaté suivant la loi par moi Claude-Gabriel Fyard, maire de Saint-Étienne, faisant les fonctions d'officier public de l'état civil. (Signé) Janin — J. Mourgues — C. G. Fyard (la signature du témoin Colomb manque).

Or le 26 pluviôse an XII équivaut au jeudi 16 février 1804.

THÉÂTRES. — Opéra. — *M^{lle} Griswold*. — La nouvelle et charmante recrue de M. Vaucorbeil s'est essayée pour la première fois, le 19 de ce mois, dans le rôle de Marguerite de *Faust*. La jeune cantatrice s'y est montrée surtout inexpérimentée; elle a une jolie voix, brillante dans les notes élevées, moins bonne dans le médium; mais toutefois l'ensemble de l'organe est satisfaisant. Le personnage de Marguerite exige une artiste complète et d'un grand talent dramatique. Or *M^{lle} Griswold* n'est encore qu'une élève qui promet et qui sûrement tiendra. La question est donc d'attendre. Le second acte (la scène du jardin) est celui qui a été le plus favorable à la cantatrice, à part l'air des bijoux qu'elle a dit sans le *brio* suffisant. En somme, la tentative est louable, et il sera plus facile de

juger définitivement la nouvelle Marguerite lorsqu'ayant chanté plusieurs fois le rôle, elle y sera plus sûre d'elle-même.

Comédie-Française. — *M. Le Bargy*. — Ce lauréat de l'an dernier a continué ses débuts dans le *Jean Baudry* de M. Vacquerie (rôle d'Olivier). Élève de M. Delaunay, M. Le Bargy reproduit à la scène beaucoup de procédés familiers à son éminent professeur. Il fera mieux de chercher à être lui-même. Puis, en voulant paraître trop habitué aux planches, M. Le Bargy montre trop de laisser aller dans son attitude et dans sa tenue. Un peu plus de sévérité et de surveillance à ce sujet doivent lui être recommandées. Quoi qu'il en soit, le jeune comédien a rempli avec succès le rôle difficile d'Olivier, que son maître avait créé jadis, et que M. Worms avait repris avec tant d'autorité et d'éclat au mois de novembre dernier. M. Le Bargy nous promet donc un jeune premier brillant. Le tout est qu'il s'habitue à la scène et qu'on lui fasse jouer souvent le vieux répertoire, où il prendra l'expérience qui lui manque, où il apprendra surtout à se défier de sa fougue naturelle et à se contenir.

Gaîté. — *Le Patriote*. — La Gaîté vient de rouvrir, un peu prématurément ce nous semble (16 août), ses portes fermées depuis le commencement de l'été, avec un drame en cinq actes et sept tableaux, *le Patriote*, qui a pour auteurs MM. Armand Dartois et Gérard.

Ce drame n'est pas positivement nouveau ; il avait été présenté et couronné il y a cinq ans déjà au concours ouvert par l'impresario Michaëlis et avait obtenu le prix *ex æquo* avec un ouvrage sur le même sujet de M. Villiers de l'Isle-Adam. Le fond de la pièce rappelle un peu, surtout pour ce qui concerne son personnage principal, le paysan Palmers-Dickson, le beau drame de Sardou, *Patrie*, qui fut précisément créé par le même Dumaine. Il s'agissait alors de l'indépendance des Pays-Bas ; il s'agit, dans le drame actuel, de l'indépendance de l'Amérique. Mais ce n'est là qu'un point seulement entrevu, et le drame, qui aurait pu fournir le sujet d'une épopée grandiose, tourne trop vite, malheureusement, au mélodrame et même au vaudeville. Il est d'ailleurs interprété par une troupe qui manque d'ensemble et dans laquelle nous ne voulons signaler, à la suite de Dumaine, que MM. Clément-Just (Washington), Donval (Gilbert), et M^{mes} Largillière (Jane) et Marcelle Jullien (Édith). Il faut louer, en revanche, et cela sans critique possible, une mise en scène fort belle et fort intelligente, et espérer que la mi-réussite du *Patriote* n'empêchera pas les habiles directeurs de la Gaité, MM. Debruyères et Laroche, de rester fidèles à ce vieux genre du drame, illustré par tant d'œuvres de premier ordre, et qui ne semble plus guère être en honneur aujourd'hui que sur la scène qu'ils dirigent.

Gymnase. — *Les Élections* — M. Gustave Haller, qui

n'est autre que M^{me} Gustave Fould, jadis connue au théâtre sous le nom de Valérie (Odéon et Comédie-Française), vient de faire représenter au Gymnase (17 août) une adaptation d'une comédie anglaise de Robertson, *les Élections*, dont le titre lui a paru sans doute fournir une actualité suffisante pour suppléer à l'intérêt de la pièce. Il faut avouer que le public s'est montré assez indifférent à cette comédie, que l'affiche qualifie pourtant de burlesque, et qui se joue à Londres, — toujours d'après l'affiche, — depuis plus de trois années consécutives. Ce sont des tableaux de mœurs anglaises qui peuvent intéresser des Anglais, mais dont le côté piquant nous échappe absolument.... De plus, la pièce est jouée par la troupe la plus disparate du monde, dont les sujets, à part M. Charpentier (Sydney Daryl) et M^{me} Charlotte Raynard (Harietta), sont à peu près inconnus. Le Gymnase est habitué à nous donner mieux que cela, et il est temps que M^{me} Gustave Haller-Fould-Valérie retourne à la sculpture, où elle s'est montrée jusqu'à ce jour un peu moins malhabile que dans la littérature dramatique.

VARIA. — *ŒDIPE-ROI dans la vie moderne*. — Voici de quelle manière piquante et ingénieuse notre ami Albert Delpit adapte à la vie contemporaine, en le dégageant des influences de la fatalité antique, l'un des grands ressorts du théâtre grec, le sujet d'*Œdipe-Roi*,

de Jules Lacroix, que la Comédie-Française joue en ce moment avec un si vif succès :

« Un Parisien de vingt ans, nommé Pierre, se croit enfant naturel. Il a été ramassé un beau jour à la porte d'une église, enveloppé dans les langes traditionnels, marqués d'une lettre et d'une couronne. A nous les vieux moyens illustrés par Pixérécourt et par d'Ennery ! Un brave homme l'a recueilli et élevé. Puis il est mort, laissant à son fils adoptif son nom et sa fortune. Un soir, Pierre, qui voyage dans le fond du Caucase, rencontre un homme avec qui il se prend de querelle. Ils se battent, et l'inconnu est tué. Le Parisien continue sa route, et, après quelques années d'une vie plus ou moins accidentée, remet enfin le pied sur le boulevard.

Il a quitté la France depuis dix-huit mois. Il revient avec la fougue de ses vingt-deux ans, avec l'ardeur de sa jeunesse contenue, et se jette à corps perdu à travers les plaisirs. Il rencontre une femme de trente-six ans, l'aime et s'en fait aimer. Cette femme, nommée Louise, devient sa maîtresse.

Et la reconnaissance horrible a lieu. Louise, c'est sa mère ; l'homme qu'il a tué au Caucase, c'est son père. Ne voilà-t-il pas le sujet d'*Œdipe* dans toute sa hideur ? Sujet impossible pour nos pudeurs, soit ! sujet qui révolterait les délicates lectrices de *Nana*, j'en conviens ; mais sujet vraisemblable, en somme.

Cela seul me suffit pour constater l'absolue beauté

d'*Œdipe-Roi*. Les vrais chefs-d'œuvre ne portent point de date. Ils appartiennent à tous les temps, à tous les pays. Quelle que soit l'époque où vous les transportiez, ils sont éternellement jeunes.

Rien ne serait plus aisé que d'appliquer ce même procédé aux quelques grandes œuvres dramatiques qui existent. Prenez le *Cid* et *Andromaque*, par exemple : ils seront vrais dans tous les milieux où vous jetterez leurs passions. »

La Fin d'un théâtre. — Encore un théâtre qui vient de mourir ! Les Folies-Marigny, où Offenbach inaugura jadis sa fortune musicale en y installant les Bouffes-Parisiens, sont en démolition. Il est question de bâtir sur leur emplacement un panorama ou bien un de ces Édens aujourd'hui si fort à la mode.

C'est un prestidigitateur, alors célèbre, nommé Lacaze, qui édifia, un peu après 1848, cette petite salle, où il ne fit pas fortune. C'est seulement en 1855, en pleine exposition universelle, qu'Offenbach s'y transporta avec ses *Deux Aveugles*. Après lui — et alors qu'il eut conduit sa troupe lyrique dans la salle plus confortable du passage Choiseul, — le mime Deburau vint prendre sa suite. Il joua à la fois, mais sans grand succès, l'opérette et la pantomime. M^{me} Lionel de Chabrilan (Céleste Mogador) lui succéda : mais elle eut le tort de trop jouer de ses pièces, ce qui tua son théâtre du coup. Le compositeur

Eugène Moniot la remplaça, et pas plus qu'elle il ne fit fortune.

Ce n'est guère qu'à partir de 1863 que ce théâtricule se releva pendant quelques années, sous la direction du ménage Macé-Montrouge, les impresarii actuels du théâtre de l'Athénée. *Les Virtuoses du pavé* et *En classe, Mesdemoiselles*, obtinrent, à cette époque, des succès prolongés. En somme, la famille Montrouge exploita le théâtre Marigny jusqu'en 1868. C'est sous sa direction qu'il a pris le titre de théâtre des Folies-Nouvelles.

Depuis, les directeurs qui ont essayé de ramener le public à l'ancienne salle Lacaze ont tous plus ou moins périclité ou sombré : le ténor Montaubry d'abord, qui succéda au couple Montrouge ; ensuite M^{me} Ugalde, l'ancienne illustre cantatrice ; puis M. de Jallais, puis enfin M. Lacombe. Efforts infructueux ! C'est à croire que si la Patti elle-même eût alors chanté là, elle eût fait salle vide !...

En somme, cette petite salle qui, bien remplie, — ce qui ne s'est vu que dans les premiers temps de l'exploitation Offenbach, — pouvait contenir environ six cents personnes, aura duré un peu plus d'une trentaine d'années, et elle n'a pas brûlé !... ce qui est bien beau pour une salle de spectacle !...

Aux bains de mer. — Voici un petit croquis maritime que nous avons trouvé dans *le Globe*, et qui nous a

paru assez vivement fait pour mériter d'être reproduit.

« Nous promettons de ne commettre aucun écart de plume en traitant ce sujet délicat.

Elles consentent à se brûler le visage sous les rayons drus du soleil des ports, mais *elles* seraient désolées de se brunir les jambes.

Cependant, comme on ne peut pas aller à la pêche aux crevettes en costume de bal, mais bien en costume de bain, *elles* se couvrent les jambes de gros bas.

C'est si amusant, la pêche aux crevettes; mais c'est si cruel d'avoir les jambes piquées du soleil.

En sorte que, parmi les rochers où *elles* poursuivent la petite bête, *elles* ont l'air, avec leurs bas multicolores, de jockeys qui porteraient leurs couleurs sur les jambes, ou avec leurs bas sombres (comme c'est joli!), d'un essaim de jeunes curés.

Chloé n'avait point de ces raffinements. Elle plut tout de même à Daphnis. »

L'Irréparable Outrage. — Très certainement, si Racine avait vécu de notre temps, il n'aurait pas osé, en écrivant le songe d'Athalie, dire que l'outrage des ans est irréparable. Voici, en effet, ce que nous avons trouvé dans les annonces d'un seul numéro du *Figaro* :

— Les femmes comme les fleurs, ont une rosée bienfaisante qui les conserve : c'est la GÉORGINE....., véritable essence de jeunesse.

— La *Friction russe* de.... arrête la chute des cheveux dont elle fortifie la racine en la revivifiant.

— Le soleil, l'air salin, ont hâlé votre visage et l'ont couvert de taches de rousseur, employez la *Diaphanéine*.

— Suppression de la ride, grâce à la *Véritable Eau de Ninon*.

— Aucune poudre de riz n'est aussi rafraîchissante que le *Duvet de Ninon*.

— L'*Eau du Lilas blanc* entretient la beauté et rend au teint le plus altéré sa fraîcheur et sa transparence.

— Le *Suave Parfum de la femme aimée* va droit au cœur en charmant l'odorat.

— Pour braver impunément l'air salin et le soleil qui vous couvrent de hâle et de taches de rousseur, employez la *Brise exotique*.

— La femme maigre se développe à merveille en usant de la *Sève mammaire*.

— Pour faire disparaître les cheveux blancs, en conservant au restant de la chevelure les tons blonds ou châtain et les reflets soyeux, il n'y a que l'*Eau unique garantie végétale*. Ne graisse ni ne salit.

— Vos traits sont-ils ridés, bistrés? employez l'*Eau d'albâtre*, qui les rend rayonnants de jeunesse et empêche le temps d'accomplir son œuvre dévastatrice.

— Vous êtes belle, vous êtes jeune, prenez la *Zéoline*, qui efface la ride et vous fait une peau de lis.

La Chanson des Turcos. — Nous trouvons dans le *Courrier des États-Unis* un fort intéressant article auquel la récente mise à la retraite du général Bourbaki ainsi que les événements de Tunisie et d'Algérie donnent une nouvelle actualité :

« Chaque corps d'armée d'Afrique a ou a eu sa chanson.

Les zouaves ont chanté la *Casquette* du père Bugeaud.

Les chasseurs d'Orléans chantaient les *Bibans*.

Les zéphyr : *Oh ! du bataillon d'Afrique !* sur l'air de la *Bretonnière*.

Le brigadier Caffro, le poète du train des équipages, a fait *Charlotte l'Africaine* et *Tire-moi de là, Fathma*, chants des armes spéciales.

Les turcos ont aussi leur chanson qu'ils chantent sur l'air si connu de *la Retraite*.

La voici :

Gentil Turco, quand autour de ta boule,
Serpent, s'enroule
Le calicot
Qui te sert de schako :
Madam' Nico !
Sans te dire : Nisco !
Aboule son fricot.
Voilà l'Turco,
Turco, Turco,
Bono !

Quand le Turco part joyeux pour la guerre
Bravant ciel, terre.
Le sircoto
Mém' lui paraît frisco.
Et l'Aréico
Qui tremble dans sa peau
Dit : Je palrai l'impôt.
Voilà l'Turco.
Turco, Turco,
Bono!

Quand le Turco s'en va voir sa maîtresse.
Il la caresse
A coup d'tricot.
Kik-kif le bourricot!
Puis aussitôt
Il lui paie du fricot.
Lui donn' des menaco.
Voilà l'Turco.
Turco, Turco,
Bono!

Cette chanson a été improvisée par le lieutenant Artus à Constantine, à la suite d'un punch offert au brave Bourbaki, commandant alors le bataillon de la province.

Lorsqu'il eut fini de la chanter, tous les officiers applaudirent l'improvisateur ; cependant, il s'éleva quelques réclamations.

— Et le commandant ?

— On demande les couplets du commandant ?

— Pas de turcos sans Bourbaki !

Le lieutenant Artus se recueillit un instant et improvisa avec un rare bonheur de rimes le charmant couplet final :

Dans les maquis, dans les bois, dans la plaine
Ils vont sans gêne
Et sans soucis
Comme en pays conquis.
Eh bien! ce chic exquis,
Par les Turcos acquis.
Ils le doivent à qui?
A Bourbaki,
Oui,
C'est à Bourbaki!

Disons, en terminant, que le général de division Bourbaki conserve précieusement l'exemplaire illustré à lui remis, par le lieutenant d'artillerie Artus, poète, musicien, dessinateur; un artiste doublé d'un soldat, qui a débuté dans la vie comme élève de marine à bord du *Borda*.

Berryer, Napoléon III et l'Académie. — Le journal *le Figaro* a repris la publication des mémoires de M. Granier de Cassagnac le père. Nous trouvons dans un des derniers chapitres publiés deux documents qui appartiennent à la fois à l'histoire littéraire et politique du dernier empire, et qu'à ce titre nous avons cru devoir reproduire.

Quelques membres de l'Académie française se mirent en résistance ouverte contre Napoléon III. M. Berryer, nommé avant le 2 décembre, mais reçu seulement en 1855, refusa de se conformer à l'usage qui voulait que les récipiendaires allassent présenter leur discours au souverain. Il se dispensa de ce devoir et de cette courtoisie par la lettre suivante, qu'il écrivit à M. Mocquard :

Paris, 26 février 1855.

Je fais appel aux souvenirs de mon ancien confrère M. Mocquard, pour réclamer de lui un bon office. Je viens d'être reçu à l'Académie française. Il est d'usage à peu près constant que chaque académicien aille présenter aux Tuileries son discours de réception. La situation particulière qui m'a été faite en 1851 rend cette présentation tout à fait impossible de ma part.

Je crois avoir acquis, il y a quinze ans, le droit de m'abstenir aujourd'hui d'une formalité dont l'accomplissement ne serait peut-être pas pénible pour moi seul. M. Mocquard sait bien que, par principe comme par caractère, j'ai autant de répugnance pour le bruit inutile et les vaines manifestations que pour un manque d'égard personnel. Je le prie de vouloir bien sans retard faire connaître la détermination qu'un sentiment honorable m'impose.

Je prie M. Mocquard de recevoir les compliments de ma vieille confraternité.

Signé BERRYER.

Avant de transcrire la réponse de M. Mocquard, je n'ai à donner que deux courtes explications sur le billet du nouvel académicien.

« La situation particulière qui lui avait été faite en 1851 » n'était autre que la situation commune dans laquelle se placèrent les 217 députés qui, réunis à la mairie du X^e arrondissement, mirent, sur la proposition de M. Berryer, le Président de la République *hors la loi*. Or, qui livre bataille s'expose à être vaincu.

Quant au droit qu'il avait acquis en 1840 de n'être pas respectueux envers le souverain en 1855, il se réduisait au plaidoyer que M. Berryer avait prononcé pour le prince devant la Cour des pairs, et pour lequel l'avocat reçut du client vingt mille francs d'honoraires.

Voici maintenant la réponse de M. Mocquard :

L'ancien confrère s'est empressé de se rendre à l'appel de M. Berryer : la réponse suivante en est la preuve :

L'Empereur regrette que, dans M. Berryer, les inspirations de l'homme politique l'aient emporté sur les devoirs de l'académicien. Sa présence aux Tuileries n'aurait pas causé l'embarras qu'il semble redouter. De la hauteur où elle est placée, Sa Majesté n'aurait vu dans l'élu de l'Académie que l'orateur et l'écrivain, dans l'adversaire d'aujourd'hui que le défenseur d'autrefois.

M. Berryer est parfaitement libre d'obéir ou à ce que lui prescrit l'usage, ou à ce que ses répugnances lui conseillent.

L'ancien confrère est heureux, dans cette circonstance, d'avoir pu rendre à M. Berryer ce qu'il croit être, ce qu'il appelle un bon office, et il lui offre les compliments de sa vieille et cordiale confraternité.

Signé : MOCQUARD.

Les Neveux du curé. — Notre confrère Sarcey nous raconte, dans *le XIX^e Siècle*, l'histoire d'un curé qui, avec l'assentiment de son évêque, avait légué aux séminaires du diocèse les quinze mille francs qu'il possédait, à la charge que l'un d'eux se chargerait gratuitement de l'éducation de tous ses neveux. Le curé mort, les héritiers représentèrent à l'évêque qu'il vaudrait peut-être mieux pour lui ne pas accepter le legs que de s'exposer à prendre à sa charge l'éducation de neveux dont on ne pouvait prévoir le nombre ; mais Monseigneur exigea les quinze mille francs qui lui furent versés.

« Au mois d'octobre dernier, c'était la rentrée des classes pour le séminaire, un des héritiers du testateur amena au directeur ses sept enfants, et le pria, sans sonner mot du testament, de les prendre et de les élever. Le directeur se chargea volontiers de ces jeunes recrues.

Un autre héritier en amena deux autres qui furent accueillis de même, à bras ouverts.

Au premier de l'an, l'économe du petit séminaire fit le compte des neuf enfants, et, selon l'usage, il envoya la note aux deux pères de famille.

C'est alors que les deux pères de famille exhibèrent la clause du testament, testament accepté par Monseigneur ; que dis-je, accepté ? imposé par Monseigneur, en vertu duquel les neveux et petits-neveux du bon curé devaient être gratuitement élevés au séminaire.

Le texte de l'acte portait que « l'un des petits sémi-

naires du diocèse prendrait à sa charge tous les frais d'instruction des neveux et petits-neveux du testateur, de manière à leur permettre de commencer et de terminer leurs études ».

L'évêque fut quelque peu interloqué de ce résultat qu'il n'avait pas prévu. Mais que devint-il, quand il apprit qu'un troisième héritier venait d'amener au séminaire deux autres enfants ; qu'au lieu de neuf éducations il lui en était tombé onze sur les bras ; que ce n'était pas tout : car depuis le décès du curé, c'est comme une malédiction du ciel, toutes les nièces du défunt se font un malin plaisir d'accoucher à qui mieux mieux, et ce sont tous des garçons !

C'en était trop pour Monseigneur.

Il s'en est allé consulter sur ce cas bizarre l'avocat du diocèse, et il a fait assigner ces trois prolifiques héritiers, leur faisant défenses ou d'avoir tant d'enfants mâles ou de les envoyer pour rien dans ses séminaires.

L'affaire doit être plaidée devant le tribunal de Rodez.»

En province. — Nous trouvons dans *l'Événement* l'anecdote suivante, qui, vraie ou fausse, mérite d'être recueillie.

On causait, sur le cours, des hobereaux à la mode.

« Le vicomte de B... est charmant, dit une brune.

— Oui, répond une grosse dame autour de laquelle s'est établi le cercle, mais il a le dos rond.

— Quant au baron de S..., reprend la pharmacienne.

— Un squelette ! s'écrie la grosse dame.

— Vous êtes sévère, continue une dévote. Voyons si M. de Saint-Amour trouvera grâce devant vous.

— Lui ? Je lui connais une tache de vin dans le dos. »

On se regarde.

Il se fait un profond silence.

« Tout cela, soupire la fille du percepteur, ne vaut pas mon cousin.

— Votre Arthur, poursuit la grosse dame, n'a qu'un défaut.

— Lequel ?

— C'est d'être velu comme un ours. »

Cette fois, la stupéfaction est à son apogée.

Les femmes se lèvent les unes après les autres, jetant sur la personne si bien au courant un regard de défiance.

Seuls les hommes demeurent, se consultant.

Enfin, l'un d'eux hasarde une question :

« Me permettez-vous, Madame, de vous demander d'où vous viennent ces renseignements ? »

Alors la grosse dame stupéfaite :

« Je tenais des bains froids. »

La Semaine d'Oscar. — Nous parlions du comédien Oscar Rollin dans notre avant-dernier numéro. Voici encore un souvenir qui se rapporte à cet artiste regretté. C'est lui qui inventa, dans nous ne savons plus quelle revue

des anciens Délassements où les acteurs en vedette avaient le droit d'improviser toutes les calembredaines imaginables, la série de calembours suivants qui ont conservé le titre de *la Semaine d'Oscar* :

« *L'un dit* : C'est cela. *M'a redit*, l'autre : Si ce n'était pas cela? *Mais, que redit* un troisième? Il faudrait voir l'objet. *Je dis* que le voilà. — Veux-tu me le *vendre, dis?* — *Ça me dit*, répond l'autre, qui me tend l'objet et me dit : *mange!* »

« Et voilà, ajoutait Oscar en souriant, comment, chez nous, le calembour *se mène*. »

Profitons de l'occasion pour citer une autre semaine aussi ahurissante que celle d'Oscar :

« *L'un dit* ce que l'autre *m'a redit*. Aimes-tu le *maigre, dis?* Moi, *je dis* ce que mon *ventre dit*, et si tu veux savoir ce que *ça me dit*, *ça me dit* : *Mange*. »

Gauloiserie hygiénique. — Nous empruntons au *Journal d'hygiène* les préceptes suivants du docte hygiéniste Roullin, préceptes qui ne sont pas moins bons à suivre aujourd'hui que de son temps :

Avant que sortir de ta couche,
Tousse, crache, ensuite te mouche,
Prends ta robe et, pour estre chaud,
Du lict au feu ne fais qu'un saut ;
Te peigne, te brosse et te frotte ;
Des yeux, du nez oste la crotte ;

Frotte aussi tes lèvres, tes dents
Et par dehors et par dedans ;
Avant que rien en ton corps entre,
Vuide ta vessie et le ventre ;
Après avoir purgé tes reins,
Lave ta bouche avec tes mains ;
Tiens chauds les pieds comme la teste,
Et vis au demeurant en beste.
Pour conserver ton estomac
N'use pas souvent de tabac ;
N'y mets guère de confiture,
Ne souffre chaleur ni froidure.
Aux quatre mois qui n'ont point d'R,
Laisse la femme et prends le verre ;
Aux mois en R pour ta raison
Laisse le verre, prends le jupon,
Et, pour rendre ta vie heureuse,
Hante société joyeuse.
Après midy point de sommeil,
Après minuit point de réveil.
Que l'eau tiède lave ton corps ;
La chaude, tes pieds pour les cors :
La fraîche aux mains, point à la teste.
Cependant que ton bain s'appreste,
Rafraichis-toy quand tu l'attends,
Et dans l'eau ne tremble longtemps.
Ne retiens ny vent ny matière,
Ny par devant ny par derrière.
Evite serein et brouillards,
Neige, vent et soleil de mars.
De jour assis quand tu sommeilles,
Ne fais jamais de grandes veilles :
Quand tu dois prendre ton repos,
Ne te couche pas sur le dos ;

Et pour ne pas troubler ton centre,
Ne te couche pas sur le ventre.
A l'ombre, au frais quand il fait chaud,
Nul effort, ny course, ny saut ;
Fuis querelles, procès et presse,
Peu de soin et moins de tristesse ;
Loin de toy, pour vivre bien sain,
Apothicaire et médecin.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Dialogue entre un romancier bien connu et un de ses disciples les plus dévoués.

Le romancier, tenant à la main son dernier volume :

« Que tu es heureux de ne pas être l'auteur de ce livre !

— Pourquoi cela ?

— Parce que tu peux dire tout le bien que tu en penses... et moi, je n'ose pas !... » (*Gaulois.*)

La réunion est houleuse. Le député sortant a essayé en vain d'expliquer ses derniers votes.

Un collectiviste entame la question cléricale et reproche des capitulations de conscience au malheureux candidat.

« Citoyens, répond celui-ci, je ne me suis marié qu'à la mairie, et mes enfants ne sont pas baptisés. »

Le farouche *socio* riposte :

« Oui, mais vous ne vous êtes pas encore fait enterrer civilement. »

Et l'assemblée trépigne. (*Figaro.*)

Une lumineuse démonstration de la supériorité de l'électricité, donnée par Draner du *Charivari* :

« L'électricité mossieu, c'est la mort de la vapeur.

— Mais comment obtiendrez-vous tant d'électricité ?

— Par la vapeur. »

En police correctionnelle :

Le président à M^{me} de Santa-Grue :

« Après tout, on ne sait trop quels sont vos moyens d'existence... »

L'avocat, l'interrompant :

« Monsieur le président, ma cliente gagne beaucoup à être connue ! » (*Patrie.*)

PETITE GAZETTE. — M^{lle} Agar, de son vrai nom Florence-Léontine Charvin, artiste dramatique, vient d'épouser M. Marris, qui a été depuis dix ans l'impresario des tournées en province de cette tragédienne de talent, à laquelle on ne peut reprocher que de n'avoir pu ou voulu se faire attacher à une des grandes scènes parisiennes dont son réel talent la rendait digne. M^{llo} Agar a aujourd'hui quarante-cinq ans.

— L'acteur Charles Masset, fils de l'ancien chanteur de ce nom, aujourd'hui professeur au Conservatoire, et qui a long-

temps appartenu à la Comédie-Française et à l'Odéon, vient d'épouser sa camarade de la Gaité M^{lle} Largillière.

— M^{lle} Caroline Salla, de son vrai nom Caroline de Septavaux, vient d'être engagée à l'Opéra pour y créer la *Francesca da Rimini*, de M. Ambroise Thomas. Le père de M^{lle} Salla était secrétaire de M. Guizot alors qu'il était président du Conseil dans le dernier ministère de la monarchie de 1830; elle est en outre alliée à la famille d'Alfred de Musset.

— M. Richard (Mazure), pensionnaire de la Comédie-Française, vient d'être nommé inspecteur de la scène de ce théâtre.

NÉCROLOGIE. — M^{me} de Villemessant, née Félicité-Madeleine Briard, veuve de l'ancien directeur du *Figaro*, vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans. Elle laisse deux filles, M^{me} veuve Bourdin, et M^{me} Jouvin, femme du critique musical qui signe ses articles du pseudonyme de *Benedict* dans le journal de son feu beau-père.

— Le chanteur Gustave Euzet, ancienne basse de l'Opéra, qui a créé un des trois anabaptistes dans *le Prophète*, est mort le 10 de ce mois, à l'âge de soixante-huit ans.

— Le poète autrichien Otto Prechtler, auteur de nombreux livrets d'opéras, dont le plus connu est *Diane de Solange*, que le prince Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha avait mis en musique, vient de mourir à Inspruck à l'âge de soixante-huit ans.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 17 — 15 SEPTEMBRE 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine : l'Exposition d'électricité. — Les Débuts du peintre de Nittis. — Rachel à Saint-Pétersbourg. — Vers inédits de Musset. — Théâtre : Réouvertures de septembre.

Varia. — A l'exposition d'électricité. — Une Profession de foi de Victor Hugo. — La 27^e Nuit du Ramazan. — Un Rébus historique. — Le Czar à table. — Une Histoire de pains à cacheter. — La Dernière Mystification de Vivier. — Une Ascension au mont Blanc.

Les Mots de la quinzaine.

Petite Gazette.

LA QUINZAINE. — *L'Exposition d'électricité.* — On vient d'ouvrir aux Champs-Élysées (palais de l'Industrie) une exposition d'un genre nouveau et dont le spectacle nous est offert pour la première fois. C'est une exposition de tous les objets, de toutes les inventions, de toutes les appropriations qui se rapportent à l'électricité, et de tous les progrès merveilleux que la science

a faits depuis un certain nombre d'années grâce à elle. Et ces progrès ont été si rapides, si constants, si successifs, on pourrait dire si foudroyants, que, pour quelques esprits rétrogrades ou rétifs qui n'en avaient jamais vu l'application directe, ils pouvaient passer pour une invraisemblance ou une exagération. Mais le résultat de l'exposition des Champs-Élysées, qui attire dans le jour, et surtout le soir, où les curiosités de l'éclairage par l'électricité sont si nombreuses et si variées, le résultat de cette exposition doit convaincre les plus incrédules, qui reconnaîtront que dans le domaine de la science le mot « impossible » n'est bien décidément qu'un mot !...

A la porte même de l'exposition et à l'entrée des Champs-Élysées, un petit chemin de fer électrique conduit les visiteurs au centre même du palais de l'Industrie. Rien de plus curieux que de voir le fonctionnement de ce railway miniature, qui donne cependant une idée suffisante de l'application heureuse qui pourrait être faite des procédés qu'il utilise sur une voie plus étendue et en vue de distances plus considérables.

Une autre curiosité de cette exposition a également la faveur universelle, c'est l'exposition et l'application pratique des téléphones. On n'avait jamais assisté à des expériences aussi complètes ni aussi concluantes. Grâce à cette invention, qui tient, elle aussi, du miracle, on peut entendre, à des distances même très grandes, jus-

qu'à des opéras tout entiers. Et c'est ainsi que la foule écoute tous les soirs des fragments des ouvrages lyriques qu'on représente à l'Opéra, et que ces derniers jours elle a pu assister — du palais des Champs-Élysées — à la représentation de *Robert le Diable* et à la reprise de *Guillaume Tell*. Il est vrai que, vu l'affluence énorme des curieux qui se pressent pour entendre quelques bribes de cette musique aussi singulièrement transmise, chacun n'en peut recueillir que pendant une durée de deux minutes. Mais cela est suffisant pour démontrer l'accomplissement du miracle !...

Il paraît qu'à propos de cette exposition extraordinaire, Victor Hugo a improvisé devant quelques personnes, au nombre desquelles se trouvait notre ami Claretie, qui l'a sténographié de souvenir, un petit conte à la fois charmant et philosophique dont Voltaire est le héros, et qui a en effet tout l'esprit et le sel d'une page de *Zadig*. Nous ne pouvons résister au plaisir de le citer ici tout entier :

« M. de Voltaire se lève un matin de l'an 1768, et, se sentant un peu malade, il fait appeler son médecin. Mme du Châtelet le lui a conseillé. M. de Voltaire croit bien à la science peut-être. Le docteur se fait un peu attendre, mais enfin il arrive essoufflé.

« Eh ! d'où venez-vous, docteur ? dit M. de Voltaire.

— Ne m'en parlez pas, j'arrive de Rouen. Il y a deux heures, j'y étais encore !

— Deux heures ! comment, deux heures ? interrompit M. de Voltaire. Vous voulez dire deux jours, cher docteur.

— Non, non, je dis bien deux heures. J'y ai été conduit et j'en ai été ramené par une sorte de marmite pleine d'eau bouillante qui a remplacé les chevaux, dont on ne veut plus que pour aller à l'Opéra ou pour courir des prix sur une façon de tapis vert. »

M. de Voltaire commence à ne point comprendre et regarde son médecin avec une certaine défiance.

« Et, si pressé, qu'alliez-vous faire à Rouen ? demanda-t-il cependant, par politesse.

— J'allais couper la jambe à un pauvre diable qui s'est blessé en tombant d'un ballon.

— L'opération a-t-elle réussi ?

— Parfaitement.

— Et votre patient a beaucoup souffert, beaucoup gémi ?

— Pas le moins du monde : il n'a pas cessé de chanter pendant qu'on lui coupait la jambe !

— De chanter ?

— De chanter. Il faut tout vous dire, mon cher grand poète : je l'avais endormi avec du chloroforme, et, au lieu de sentir la douleur, il se figurait tout simplement qu'on lui chatouillait la plante des pieds, et il avait envie de rire. »

Ici, M. de Voltaire, visiblement inquiet, éloigne son fauteuil du voisinage du docteur, et de ce ton indulgent qu'on a pour les pauvres d'esprit :

« Ah ! dit-il, c'est fort intéressant, ce que vous me contez là ! tout à fait intéressant !

— Si intéressant, répond le médecin, que j'ai transmis la nouvelle de l'opération à un de mes confrères de Philadelphie qui s'y intéressait particulièrement. »

Et le médecin, tirant sa montre :

« Il doit en avoir le récit complet à cette heure-ci !... »

Ah ! cette fois, M. de Voltaire ne peut s'empêcher de bondir.

« Vous dites ? s'écrie-t-il effaré.

— Je dis, répond froidement le docteur, que la description de l'opération faite a été adressée, mot par mot, à mon collègue d'Amérique, au moyen d'un câble sous-marin qui relie un continent à l'autre et me permettrait de parler de votre *Ingénu* aux Hurons et aux Iroquois, comme j'ai l'honneur de vous parler, mon maître. »

Là-dessus le médecin dit à Voltaire :

« Je vous quitte. Vous n'avez rien qu'une indisposition légère. Mais si vous avez besoin d'être stimulé, une étincelle suffira.

— Une étincelle ?

— Oui, de la machine électrique.

— Ouf ! soupire enfin M. de Voltaire dès que le docteur est parti, je suis donc enfin délivré de ce fou !

J'avais réellement peur qu'il ne devînt furieux. »

Et, appelant ses laquais, lui, l'homme de tous les progrès, de toutes les curiosités, lui que rien n'étonne, lui que toute routine exaspère :

« A l'avenir, s'écrie-t-il, vous m'entendez-bien, à l'avenir, si le docteur se présente pour me parler, vous lui fermerez au nez ma porte !... Je n'ai pas de temps à perdre à écouter les contes bleus d'un aliéné ! »

Puis, haussant les épaules avec un accent de pitié :

« Après tout, il ne reviendra pas, le malheureux ! Il ira, ce soir, coucher tout droit aux Petites-Maisons. »

Et M. de Voltaire se remet à écrire les *Éléments de la philosophie de Newton*. »

Il est bien évident, en effet, que Voltaire, quel que fût son grand amour du progrès, son génie et souvent sa prescience, qui fut prophétique en certains cas, ne pouvait même entrevoir par la pensée toutes les choses immenses, les inventions considérables qui devaient se produire et se manifester moins de cent ans après sa mort.

En matière d'électricité particulièrement, ce que nous voyons en ce moment ne prouve-t-il pas que ce qui aurait paru il y a un siècle absolument incroyable, même absurde, est aujourd'hui réalisé?...

LES DÉBUTS DU PEINTRE DE NITTIS. — De Nittis, le peintre des élégances modernes, comme l'appelle Jules

Claretie, mis tout à fait à la mode par une récente exposition de délicats pastels, fait en ce moment une tournée en Suisse. Il n'est peut-être pas sans actualité d'emprunter à un journal de ce pays quelques détails inédits sur les débuts du jeune maître.

« Turin est peut-être la seule ville d'Italie qui ait gagné à ne plus être capitale : elle a montré, en posant le sceptre, une activité vraiment admirable, et la grande hospitalité qu'elle offre maintenant aux artistes lui fait honneur. Quant à la production artistique, on peut dire qu'elle n'a jamais cessé en Italie et qu'elle a doublé depuis vingt ans. La péninsule offre encore aux deux mondes non seulement des compositeurs et des musiciens, mais des peintres et des statuaires. L'un des peintres de genre qui ont le plus de succès à Paris est un Napolitain nommé de Nittis. Il a trouvé une veine nouvelle : il reproduit avec une fidélité vivante et spirituelle la rue telle qu'elle est maintenant, le boulevard. Giuseppe de Nittis est né à Barletta, en 1846. Il perdit son père dès sa quinzième année, et se rendit à Naples.

Son frère aîné, homme de lettres, le plaça chez un peintre de batailles ; mais Giuseppe ne fut jamais un bon élève. Il ne voulait pas copier les tableaux du musée, qui l'ennuyaient ; il préférait la nature. Son frère, alors, lui acheta une boîte de peinture très peu compliquée, ne comptant que sept couleurs en tout, la lui mit entre les mains et lui dit : « Fais à ta guise ! »

Le lendemain matin, « content comme une Pâque », le jeune homme partit pour la campagne et se mit à faire ce qu'il a toujours fait depuis lors, à peindre ce qu'il voyait. Il ne quittait le pinceau qu'à la nuit noire. Dans sa fièvre artistique, il lui arrivait souvent de sortir à minuit pour arriver à l'aube où il voulait aller, d'oublier l'heure du déjeuner et du dîner, de s'ôter la faim avec un morceau de pain, un oignon, une tomate crue, que lui donnaient les paysans, ses amis. Il était adoré de ces braves gens qu'il croquait comme ils étaient, sans les faire poser, dans la prairie où il les rencontrait ou au bord de la mer. Un jour il alla montrer ses études au peintre Morelli, qui passait pour un artiste de premier ordre. Mais Morelli avait des jours de mauvaise humeur, et dit au débutant qu'avec de pareilles pochades il ne s'élèverait jamais au-dessus de la médiocrité. De Nittis sortit tout découragé de l'atelier du peintre, bien décidé à jeter ses crayons et ses pinceaux à la mer. Mais la mer était si belle ! Instinctivement, il se remit à la peindre. Cela le sauva du désespoir.

Sa première exposition, en 1863 (il n'avait que dix-sept ans !), fit fureur : un des tableaux fut acheté par le préfet de Naples, M. d'Afflitto, l'autre par le gouvernement. Comme de juste, Morelli, qui l'avait découragé, le combla d'éloges et lui annonça un grand avenir. En 1869, le jeune peintre était à Paris, où Meissonier lui offrait un traitement annuel de 15,000 francs, « pour

peindre les fonds de ses tableaux ». De Nittis, qui était pauvre, eut le courage de refuser et retourna à Naples. En 1871, il envoya au Salon de Paris sa fameuse *Rue de Castellamare* : sa fortune était faite. De Nittis a marché depuis lors de succès en succès. Tout le monde a vu, au moins en photographie, son *Pont de Westminster*, son *Picadilly*, qui sont à Londres ; sa *Place de la Concorde*, qui est à Constantinople, car elle fut achetée et payée très cher par le pauvre sultan Abdul-Haziz ; son *Retour des courses* figure à New-York dans la galerie d'un millionnaire qui l'a eu pour 50,000 francs.

Maintenant l'heureux artiste vit à Paris, dans un somptueux atelier, où il reçoit MM. de Goncourt, Daudet, Zola, de Banville et autres célébrités. Quelquefois les invités se constituent en jury pour juger un ouvrage nouveau du peintre. Un tableau, sans doute ? Point du tout : un plat nouveau à la mode de Naples, ou au goût de Barletta. Le soir où il soumit au sévère aréopage un certain pâté de son invention, il était tremblant comme un auteur à la première représentation de sa pièce, et il ne recouvra sa sérénité habituelle que lorsqu'il vit un des plus fameux gourmets de Paris en manger assez pour prendre une indigestion ! »

RACHEL A SAINT-PÉTERSBOURG. — Un de nos lecteurs veut bien nous adresser la copie d'une curieuse lettre de Rachel, que nous reproduisons ci-après dans ses parties

principales. L'illustre tragédienne donne dans cette lettre de bien piquants détails sur un banquet qui lui fut offert par la famille impériale de Russie pendant la grande tournée dramatique qu'elle fit à Saint-Pétersbourg en 1854.

« Hier soir, votre servante a été traitée comme une souveraine, non pas une souveraine postiche de tragédie, avec une couronne en carton doré, mais une souveraine pour de vrai, contrôlée à la Monnaie. Figurez-vous d'abord qu'ici tous ces boyards me suivent, me regardent comme une bête curieuse et que je ne puis faire un pas sans les avoir derrière moi. Dans la rue, dans les magasins, partout où je vais, où je passe, on me montre, on me désigne, on me signale. Je ne m'appartiens plus....

« Enfin, voilà que l'autre jour j'ai été invitée à un grand banquet donné en mon honneur au palais impérial. Rien que cela, la fille au père et à la mère Félix !.. C'était pour hier. Quel festin ! Voilà qu'à mon arrivée au palais, de grands laquais galonnés et poudrés, tout comme chez nous, m'attendaient et m'escortent : l'un prend ma pelisse, l'autre me précède et m'annonce, et me voici dans un salon tout plein de dorures, où tout le monde se précipite au-devant de moi. C'est un grand-duc, frère de l'Empereur lui-même, qui vient m'offrir la main pour me conduire à la table du banquet, une table immense, très élevée, comme sur une estrade, mais peu nombreuse : une trentaine de couverts seulement, mais quel choix de convives ! La famille impériale, les grands-ducs, les petits ducs et les archiducs, tous les ducs enfin de tous les calibres, et tous ce tralala de princes et de princesses curieux et attentifs, me dévorant des yeux, épiant mes moindres mouvements, mes paroles, mes sourires, en un mot, ne me quittant pas du regard. Eh bien, ne croyez pas que j'aie été trop embarrassée. Pas le

moins du monde ! J'ai été comme d'habitude, au moins jusqu'au milieu du repas, qui d'ailleurs était fort bon. Mais chacun paraissait beaucoup plus occupé de moi que des mets qui étaient servis. A ce moment, les toasts en mon honneur commencent : il se passe alors un spectacle bien extraordinaire. Les jeunes archiducs, pour me voir de plus près, quittent leurs places, montent sur des chaises et mettent même un peu les pieds sur la table, — j'allais dire dans le plat ! — sans que cela ait l'air de choquer personne, tant il y a toujours encore un peu du sauvage, même dans les princes de ce pays-là ! Et les voilà qui poussent des cris, des bravos à m'assourdir, et qui me demandent de dire quelque chose. Répondre à des toasts par une tirade de tragédie, c'était bien étrange ! mais je ne me suis pas laissé démonter pour si peu. Je me suis levée, et, reculant ma chaise, j'ai pris le geste le plus tragique de mon répertoire et je leur ai entamé la grande scène de *Phèdre*. Il se fit alors un silence de mort ; on aurait entendu voler une mouche, s'il y en avait dans ce pays-ci. Tous m'écoutaient religieusement, penchés vers moi, se bornant à des gestes admiratifs et à des murmures étouffés. Puis, quand j'eus fini, ce fut un nouvel assaut de cris, de bravos, de chocs des verres et de nouveaux toasts, au point que j'en demeurai un moment comme interdite. Puis bientôt je me montai moi-même aussi, et, excitée en même temps par l'odeur des vins et des fleurs et par tout cet enthousiasme qui n'était pas sans chatouiller mon petit orgueil, je me levai de nouveau et j'entonnai ou plutôt je declamai avec beaucoup de chaleur l'hymne national russe. Alors ce ne fut plus de l'enthousiasme, ça devint du délire : on s'empressa autour de moi, on me serrait les mains, on me remerciait ; j'étais la plus grande tragédienne du monde et des temps passés et futurs..., et ainsi pendant un grand quart d'heure.

« Mais les meilleures choses ont une fin, et l'heure de la retraite avait sonné. Je l'opérai avec la même dignité souveraine qu'à mon arrivée, reconduite jusqu'au grand escalier par

le même grand-duc, très galant, tout en restant cérémonieux. Puis arrivèrent de grands valets poudrés dont l'un portait ma pelisse ; je m'en couvris et fus escortée par eux jusqu'à ma voiture, qui était entourée par d'autres valets portant des torches et éclairant mon départ.... »

RACHEL.

VERS INÉDITS DE MUSSET. — Nous avons reproduit, dans notre numéro du 15 septembre dernier, des vers inédits d'Alfred de Musset, empruntés par nous au recueil *la Curiosité littéraire*, où ils avaient été publiés sous ce titre : *Une Valseuse dans le cénacle romantique*, et avec la signature *Vidocq*.

L'authenticité de ces vers était certifiée par une lettre de notre confrère Jules Troubat, qui en possède une copie, « peut-être de la main d'un autre », dit-il, et d'une écriture si illisible que Sainte-Beuve avait pris la peine de les transcrire à côté du texte même. M. Troubat avait ensuite fait encadrer le tout pour en orner son cabinet.

Or nous fûmes informé dernièrement que la version donnée par nous, et conforme à celle que possède Jules Troubat, était au moins incomplète, et qu'en plus l'original de cette curieuse pièce de vers, écrite de la main même de son auteur, appartenait à M. Regnier, l'éminent sociétaire retiré de la Comédie-Française. Nous demandâmes alors à ce dernier de vouloir bien collationner notre texte sur le sien, et il nous renvoya

notre copie rectifiée et complétée, — c'est-à-dire augmentée d'une strophe (la quatrième), avec une lettre explicative dont voici le passage essentiel :

«... Cette pièce, mon cher ami, tout entière écrite de la main de Musset, m'a été donnée par lui. C'est chez notre ami commun Achille Devéria qu'elle lui fut inspirée par un tour de valse des deux héros, Paul Foucher et M^{me} M... W... La pièce n'a jamais été, je crois, imprimée de son vivant, et dans tous les cas n'a pu l'être de son consentement. Paul Foucher était son ami, et, quoique celui-ci connût ses vers, — nous en avons parlé et ri ensemble, — il n'aurait pas voulu leur donner une publicité qui peut-être l'aurait blessé.

« La pièce n'a pas de titre. — *Une Valseuse dans le cénacle romantique* et la signature de Vidocq me semblent des choses indignes du goût de Musset. »

Voici maintenant la pièce absolument conforme au texte même donné par son illustre auteur :

Quand Madame W... à P... F... s'accroche,
Montrant le tartre de ses dents,
Et dans la valse en feu, comme l'huître à la roche,
S'incruste à ses muscles ardents ; —

Quand, de ses longs cheveux flagellant sa pommette,
De son épine osseuse elle crispe les nœuds,
Coudoyant les valseurs, ainsi qu'une comète
Heurte les astres dans les cieus ; —

Quand, d'un sourire affreux glaçant la contre-danse,
Suspendue au collet du hanneton crépu,
Comme un squelette à la potence
Elle agite son corps pointu; —

Quand la molle sueur qui de son sein ruisselle
Comme l'huile d'un vieux quinquet,
Sur ses pieds avachis tombant de son aisselle,
Fait des dessins sur le parquet; —

Et quand, brisée enfin par la valse rapide,
Nonchalante et fermant les yeux,
Elle laisse flotter sa mamelle livide,
Et darde un regard fauve au Werther pustuleux, —

Alors le ciel pâlit, la chouette siffle et crie,
Les morts dans leurs tombeaux se retournent d'horreur,
La lune disparaît, la rivière charrie, —
Et Drouineau devient rêveur.

THÉÂTRE. — *Réouvertures de septembre.* Tous les théâtres ont rouvert leurs portes à la date obligatoire et traditionnelle du 1^{er} septembre, la plupart avec les pièces sur le succès desquelles ils avaient clôturé en juillet dernier, c'est-à-dire l'Opéra-Comique avec *les Contes d'Hoffmann*, le Vaudeville avec un *Voyage d'agrément*, les Variétés avec *Niniche*, le Palais-Royal avec *Divorçons*, les Bouffes avec *la Mascotte*, la Renaissance avec *le Canard à trois becs*, etc.

Au Gymnase, la grande curiosité de la réouverture s'attachait à la rentrée en France et sur une scène parisienne de M. et de M^{me} Lagrange-Bellecour, qui eurent il y a

une vingtaine d'années tant de succès au Vaudeville, et qui depuis avaient brillé d'un certain éclat sur le théâtre français de Saint-Pétersbourg. Le Gymnase a repris, pour la rentrée de ces deux artistes distingués, une comédie de MM. Anicet Bourgeois et Decourcelle, *la Joie de la maison*, qui avait été jouée pour la première fois au théâtre du Vaudeville le 6 mars 1855, et dont le principal rôle fut une des plus agréables créations de la regrettée Amédine Luther. M^{me} Lagrange a joué souvent ce rôle avec succès à Saint-Pétersbourg, et elle y a produit l'autre soir (1^{er} septembre) également beaucoup d'effet par sa grande expérience de la scène et par l'autorité d'un réel talent. Le seul reproche qu'on puisse faire à cette habile comédienne, c'est que malheureusement elle n'a plus depuis longtemps les vingt ans qui sont indispensables pour jouer les personnages d'ingénues. On en pourrait dire autant de son mari, qui a perdu un peu de son élégance et aussi de sa jeunesse et de sa vivacité d'autrefois. Mais le jour où ces deux artistes, d'un talent si vrai et si communicatif, reprendront ou créeront des rôles plus en rapport avec leurs moyens actuels, il n'est pas à douter qu'ils ne remportent encore de brillants succès. Leur engagement au Gymnase ne peut donc produire que d'excellents résultats, et nous ne saurions trop féliciter M. Koning d'avoir renforcé sa troupe en lui donnant pour têtes de colonnes deux artistes d'un aussi sympathique et sérieux talent.

Autre reprise au théâtre de Cluny, qui devient de théâtre de drame et de comédie qu'il était simple théâtre d'opérette, tout comme les Folies-Dramatiques et la Renaissance. Le nouveau directeur, M. Taillefer, a inauguré sa saison par une reprise des *Braconniers*, opérette de MM. Chivot et Duru, musique d'Offenbach, qui avait été jouée pour la première fois aux Variétés le 29 janvier 1873, avec un succès assez modéré. Le succès a été plus accentué aujourd'hui, et sera certainement durable.

C'est notre confrère Charles Monselet qui a présenté au public, dans un prologue en vers, la transformation que vient de subir ce théâtre. Le morceau se compose de douze strophes qui ont toutes été vivement applaudies; voici celles où Monselet dit adieu au genre du drame qui avait si longtemps fait florès là où le « fredon » triomphe aujourd'hui :

Le drame a fini son ère ;
Il a rentré son tonnerre
Et son manteau de seigneur.
Il a lutté, vieil athlète,
Et, fier de ses jours de fête,
Il est mort, non sans honneur !

Adieu la femme adultère,
Le secret que l'on doit taire,
L'enfant que l'on doit sauver,
La fille cachant sa honte,

Et le testament du comte
Impossible à retrouver !

Adieu la tour isolée,
Le sorcier de la vallée,
Le traître et le criminel !
On cessera de maudire ;
Piétro n'aura plus à dire :
« Vous pâlissez, colonel ! »

Tout change, tout se transforme :
Le donjon fait place à l'orme,
L'orme est rempli de refrains ;
Tout résonne sous les treilles,
Le murmure des abeilles
Et le bruit des tambourins !

Car je suis l'Opéra bouffe,
Auquel accourt et s'étouffe
Le peuple des boulevards !
L'opéra des ariettes
Et dont les jupes coquettes
Sont comme des étendards !...

Donc, que la chanson renaisse !
Je m'adresse à toi, jeunesse,
Jeunesse du mont Latin !...
De Mürger, de Bernerette,
Public ardent et poète,
Aurore !... Avenir !... Matin !...

La seule nouveauté importante qui ait signalé ces réouvertures multiples a été donnée au théâtre du Château-d'Eau sous le titre de *Catherine la Bâtarde*, drame en

cinq actes et six tableaux, de M. Alfred Belle, le conservateur de la bibliothèque de la Société des auteurs dramatiques. M^{lle} Marie Laure joue avec un réel talent le rôle terrible de cette horrible Catherine, au nom de laquelle on ne saurait trop accoler de hideux qualificatifs. Rien de plus noir ni de plus affreux en effet que les complications de ce drame poussé au tragique extrême et qui finit par l'échafaud.

VARIA. — *A l'Exposition d'électricité.* — C'est le vendredi 26 août qu'a été réellement inaugurée au palais de l'Industrie cette exposition à laquelle on reprochait de n'être jusque-là ni ouverte ni fermée.

Ce jour-là, un tableau qui méritait bien réellement d'être éclairé à la lumière électrique nous a été offert : celui de douze ou quinze de nos plus hauts personnages politiques entourant un inventeur américain qui donnait sur ses petites lampes les renseignements les plus intéressants, mais qui avait le tort en même temps de les donner en anglais : il lui était bien permis d'ignorer notre langue. Ce qu'il n'est pas permis de cacher, c'est que pas un des présidents, ministres, sénateurs, présents à la conférence, n'y comprenait un traître mot. On fut obligé de chercher dans l'assistance quelqu'un qui pût servir d'interprète, et on finit par le trouver : c'était un Anglais !

Une Profession de foi de Victor Hugo. — Les dernières élections législatives donnent une sorte d'actualité rétrospective à la profession de foi adressée à ses électeurs par Victor Hugo en 1848, profession de foi dont quelques parties étaient souvent citées, et que *l'Intermédiaire* vient de réimprimer dans un de ses derniers numéros. Voici le passage essentiel de cette curieuse profession de foi :

Victor Hugo à ses concitoyens.

Mes concitoyens,

Je réponds à l'appel de soixante mille électeurs qui m'ont spontanément honoré de leurs suffrages aux élections de la Seine. Je me présente à votre libre choix.

Dans la situation politique telle qu'elle est, on me demande ma pensée ; la voici :

Deux Républiques sont possibles :

L'une abattra le drapeau tricolore sous le drapeau rouge ; fera des gros sous avec la colonne ; jettera bas la statue de Napoléon et dressera la statue de Marat ; détruira l'Institut, l'École polytechnique et la Légion d'honneur ; ajoutera à l'auguste devise : *Liberté, Égalité, Fraternité*, l'option sinistre : *ou la Mort* ; fera banqueroute, ruinera les riches sans enrichir les pauvres ; anéantira le crédit, qui est la fortune de tous, et le travail, qui est le pain de chacun ; abolira la propriété et la famille ; promènera des têtes sur des piques ; remplira les prisons par le soupçon et les videra par le massacre ; mettra l'Europe en feu et la civilisation en cendre ; fera de la France la patrie des ténèbres, égorgera la Liberté, étouffera les arts, décapitera la pensée, niera Dieu, remettra en mouvement ces deux machines fatales qui ne vont pas l'une sans l'autre, la

planche aux assignats et la bascule de la guillotine : en un mot, fera froidement ce que les hommes de 93 ont fait ardemment, et, après l'horrible dans le grand que nos pères ont vu, nous montrera le monstrueux dans le petit.

L'autre est la sainte communion de tous les Français dès à présent, et de tous les peuples un jour....

L'affiche se termine par ces mots :

De ces deux Républiques, celle-ci s'appelle la Civilisation, celle-là s'appelle la Terreur. Je suis prêt à donner ma vie pour établir l'une et pour empêcher l'autre.

VICTOR HUGO.

La 27^e nuit du Ramazan. — Au moment où la Librairie des Bibliophiles va donner une merveilleuse édition des *Mille et une Nuits* avec les eaux-fortes de Lalauze, il n'est pas sans intérêt de reproduire les détails suivants, relatifs aux fêtes du Ramazan qui viennent d'avoir lieu dans tout l'Orient. Nous empruntons ce récit à une correspondance de *la Presse*. Il s'agit du mariage annuel que contracte le Commandeur des croyants pendant l'une des nuits, choisie et fixée de temps immémorial pour l'accomplissement de cette cérémonie :

« Dans un harem spécial, des beautés adolescentes venues de la Circassie, et qui sont séquestrées du reste du monde, reçoivent, par les soins de la sultane mère, une éducation complète. Elles apprennent la danse, la musique, l'art de la parure et celui de la conversation. De hautes murailles les abritent contre les regards indis-

crets, et, à l'exception des eunuques qui les servent, elles ne subissent aucun contact étranger. C'est dans ce troupeau d'innocentes que la sultane Validé choisit parmi les plus belles l'esclave privilégiée qui sera fiancée au sultan dans la vingt-septième nuit du Ramazan ; ce choix fait, et que de jalousies n'éveille-t-il pas chez ses compagnes ! la jeune vierge est transportée dans le plus grand mystère au palais impérial, où tout se prépare pour la recevoir.

« Cette nuit est, en effet, une nuit de fête pour tout le harem. Les quatre femmes en titre ou cadines du sultan, ses odalisques, leurs esclaves, réunies dans la grande salle des réceptions, attendent, parées de leurs plus riches toilettes, l'élue de la sultane Validé. Un corps de musique féminin, installé dans une galerie supérieure, exécute des marches et des airs de danse turcs. Des cassolettes de musc et d'aloès brûlent, répandant partout d'âcres et excitants parfums. Des eaux jaillissantes, qui retombent dans des bassins de marbre entourés de massifs d'arbustes et de fleurs, entretiennent une fraîcheur humide dans l'atmosphère. Une attente anxieuse se lit dans tous les yeux, pendant que la foule des eunuques, qui garde les portes du harem pour écarter les profanes, cherche à calmer les impatiences.

« Un peu avant la douzième heure à la Turquie, la jeune fiancée, que les femmes de la Validé, après l'avoir

baignée, ont magnifiquement habillée, est introduite. Elle porte une robe de gaze transparente qui laisse deviner ses trésors secrets. Ses cheveux, tressés et parfumés avec art, sont semés de diamants. Un vif incarnat, dû aux plus savantes combinaisons, colore ses joues. Caché derrière un rideau, le sultan l'examine à loisir pendant qu'elle traverse la salle, sans qu'elle-même puisse l'apercevoir, car le mystère de cette nuit doit s'accomplir sans qu'elle ait vu le visage de son époux. Ainsi l'exigent les prescriptions religieuses. Après, la jeune esclave est conduite dans les appartements privés du sultan, et, à la douzième heure sonnante, les canons du Bosphore annoncent aux musulmans de Constantinople la consommation du mystère. »

N'est-ce pas là vraiment un chapitre à ajouter à l'œuvre de Galland ?

Un Rébus historique. — Notre récente insertion d'un article sur les rébus nous vaut la communication suivante de notre collaborateur M. Thénard :

« La *Gazette*, dans son numéro du 15 juillet dernier, offrait un intéressant article, *Quelques Rébus*, qui laisserait croire que l'esprit français était trop sérieux et trop grave au XVII^e siècle pour s'occuper de ces récréations littéraires. A toutes les époques, le Gaulois, né malin, a aimé sinon le vaudeville, du moins la plaisanterie et la raillerie ; mais dans la seconde moitié du grand siècle

on ne riait plus, ou le rire était coupé par des sanglots. Dire pourquoi demanderait trop de temps et de place. Qu'on y fasse attention, la note est triste dans la littérature du règne de Louis XIV, et si triste que les rébus mêmes, qui sembleraient ne pouvoir s'appliquer qu'à des objets plaisants et drolatiques, eurent alors comme un écho de douleur et de désespoir. On croirait entendre la chanson du *Pauvre Commun*, rapportée et conservée par Monstrelet.

En voici un que beaucoup de lecteurs se rappelleront peut-être, mais qu'on ne cite guère, parce que le rébus est d'ordinaire d'un naturel content et jovial.

<i>Venance</i>	<i>France</i>	<i>fert</i>	<i>Colbert</i>
<i>G</i>	<i>De la</i>	<i>K</i>	<i>la France.</i>

« J'ai souvenance de la souffrance qu'a souffert la France sous Colbert. »

Il n'est pas aisé aujourd'hui de faire accepter à une certaine école historique que Colbert n'a pas fait le bonheur des Français.

Comment ce mot latin est-il devenu français? Littré parle de pièces satiriques que les clercs de Picardie (les latinisants) composaient au carnaval sur les affaires du temps, et intitulaient : *De rebus quæ geruntur*. De ces quatre mots, le vulgaire n'a conservé que *rebus*, il en fut de même pour un *crelo*, un *ave* et aussi pour l'*omnibus*, ce carrosse accessible à tous. »

Le Czar à table. — Parmi les craintes qui peuvent actuellement assaillir le czar de toutes les Russies ne figure pas, paraît-il, celle d'être empoisonné, les nihilistes qui en veulent à ses jours désirant que sa mort ait l'éclat du grand jour. Il est doué d'un robuste appétit, auquel il donne largement satisfaction. Voici, d'après *le Clairon*, l'ordre et le menu de ses repas.

« Le dîner impérial est toujours précédé de la *Zakuska*, — que j'appellerai : *Avant-propos*.

« Ce repas préliminaire se compose de portions de caviar frais ou salé, de harengs secs ou vinaigrés, de saumon fumé cru, de sardines à l'huile, d'esturgeon séché au soleil, d'oie fumée, de saucisson, de biscuits, pain, fromage et beurre. Les navets crus en rondelles, baignant dans l'eau-de-vie, sont un hors-d'œuvre scandinave, dont la recette a été importée par la czarine. Ces différents apéritifs sont disposés sur de somptueux plateaux d'or émaillé, placés eux-mêmes sur de petites tables installées dans les coins de la salle à manger.

« On s'approche de ces tables et on se sert soi-même. Un rang serré de riches flacons vous permet de choisir entre le cognac, le bitter, le vodka, le kummel, et une liqueur, spiritueuse également, appelée *angliskidjin* (gin des Anglais). Les convives masculins ne manquent jamais d'arroser de l'une de ces boissons ces prémices du repas véritable, mais rarement la quantité dépasse un verre à liqueur.

« Après la *Zakuska*, on s'assied à la grande table et « la soupe » est servie. Le plus recherché et le plus coûteux des potages russes se fait avec le sterlet du Volga. Mais la « soupe » préférée du czar et de presque toute sa famille est la *stchi*, le potage national par excellence, adoré par les paysans et les princes. Il est composé d'un énorme morceau de mouton, libéralement additionné de chou, de racines juteuses et de bœuf bouilli coupé en morceaux de forme cubique. On fait circuler la crème autour de la table, pour la mélanger à la *stchi*.

« Un autre potage, qui revient souvent sur la table impériale, est l'*okroska*, une soupe glacée à base de *kras* (espèce de petite bière faite d'orge ou de seigle), dans laquelle flottent des morceaux de chair de hareng et de cornichons.

« L'empereur raffole encore des côteiettes à la *Pojarski*, qui sont formées de poulet haché, ou de mie de pain et d'œuf, toutes substances auxquelles on donne la forme de côtelettes, grâce à des os de veau qu'on dispose autour. Il faut encore noter, comme un des plats les plus appréciés, le cochon de lait bouilli, servi avec une sauce au raifort. Puis l'esturgeon du Danube et du Dniester; ce sterlet, qui mesure rarement plus de neuf pieds, pèse de huit à dix livres. C'est celui dont la chair est la plus estimée.

« Beaucoup de sauces *enragées*, des omelettes à la samoïède (aux mûres), des brochets aux choux, des

concombres marinés et arrangés de mille façons, le chapon aux pommes, des charlottes, tels sont à peu près et sans ordre les plats qu'on revoit le plus fréquemment chez l'empereur. »

Une Histoire de pains à cacheter. — Elle nous est racontée par *Étincelle*, dans son *Carnet mondain*. L'aventure se passe à Milan, et nous n'irons pas, surtout maintenant, en vérifier l'exactitude.

« Une grande dame, mariée autrefois à un Français, ayant compté parmi les étoiles de première grandeur sous le règne de Napoléon III, épouse en secondes noces un Italien, il y a peu d'années.

La comtesse, toujours charmante, tremble cependant à chaque instant de voir une infidélité troubler son bonheur. Elle a convolé par inclination et elle est jalouse comme tous ceux qui aiment.

Il y a quelque temps, elle surprit certains signes d'intelligence entre son mari et sa femme de chambre, jolie soubrette au minois provocant.

La comtesse cacha ses soupçons; mais, le soir venu, se souvenant de l'histoire du Petit-Poucet, elle sema dans le corridor qui conduisait à la chambre de la camériste une profusion de pains à cacheter.

Elle prit les pantoufles de son mari, mouilla légèrement la semelle et attendit le lendemain matin.

Le jour venu, elle courut chercher les pantoufles.

Hélas ! la semelle, couverte de petits ronds multicolores, ne lui laissa aucun doute sur la trahison.

On parlait, après cette aventure, d'une séparation. Mais les femmes aimantes ont des trésors de mansuétude. — La comtesse a pardonné. »

La Dernière Mystification de Vivier. — C'est le journal *le Voltaire* qui nous la donne. Mais pourrait-il nous en garantir l'authenticité ? Vraie ou non, l'anecdote est très drôle et digne d'ailleurs du spirituel mystificateur auquel *le Voltaire* l'attribue.

« Le célèbre corniste était en soirée dans un château. Un jeune homme des environs, timide comme le sont rarement aujourd'hui nos collégiens, se tenait dans un coin, ébahi de voir tant de monde et n'osant élever la voix.

L'incorrigible mystificateur aperçoit cette victime propice et entame la conversation suivante :

« Jolie soirée, n'est-ce pas, Monsieur ?

— Oui, Monsieur, répond le pauvre garçon, trop heureux de s'accrocher à ce causeur complaisant.

— Du reste, au château, brrou, tic, tac, brrou ! c'est toujours comme cela ! Voyez donc là-bas, brrou tic, tac, brrou, cette jolie personne, brrou, tic, tac, brrou. »

Notre jeune homme commence à regarder d'un air effaré Vivier, qui continue imperturbablement :

« Elle a une toilette vraiment brrou, tic, tac, brrou ! Et quelle grâce dans ses... brrou, tic, tac, brrou... dans ses...

— Pardon, Monsieur, mais...

— Ah ! je comprends, fait Vivier. Que voulez-vous ? brrou, tic tac, tic tac ! C'est une infirmité, brrou, tic, tac !... Ma mère étant grosse de moi, brrou, tic tac, tic tac, a eu un regard de la machine de Marly ! brrou, tic, tac, brrou ! »

Et sur ce, Vivier tourne le dos au jeune homme complètement ahuri.

Une Ascension au mont Blanc. — *Le Soir* a reçu de Suisse l'annonce suivante d'une future ascension du mont Blanc qui aura au moins le mérite de l'originalité.

« On s'entretient beaucoup, à Chamounix, d'une ascension prochaine qui ne manquera pas d'originalité. Un Américain, colossalement riche et fanatique d'ascension, avait tenté quatre fois vainement de parvenir au mont Blanc. Cet échec lui avait été sensible, et il avait juré que, mort ou vif, il parviendrait au sommet du mont.

Mais, hélas ! la mort est impitoyable, et, sans souci des projets et des serments de l'Américain, elle vint, et l'emporta dans ses bras décharnés. Mais, avant de mourir, il avait eu le temps de faire son testament et de lé-

guer son immense fortune à trois de ses neveux, en leur imposant l'obligation de faire faire à son cadavre l'ascension du mont Blanc.

Les héritiers viennent d'arriver à Chamounix, et s'occupent de satisfaire au vœu de leur oncle. Ils sont en train d'organiser l'ascension du corps richissime. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Derniers échos des élections.

Donnons d'abord la parole au *Charivari* :

Un préfet est sur le point de se coucher, et sa femme, en toilette de nuit, se tourne vers lui et lui dit : « Maintenant qu'il n'est plus question d'élections, monsieur le préfet daignera-t-il mettre un terme à sa neutralité ? »

¶ Encore du *Charivari* :

Au village. Un champion du drapeau blanc à un paysan :

« J'espère que vous n'aurez pas manqué de voter pour mon parti, pour la légitimité ?

— Oh que oui ! Monsieur le marquis, à preuve que j'avions déposé un bulletin blanc. »

¶ Au *Gaulois* maintenant :

« Que faites-vous de votre mari, Madame Chapuzot ? Est-il toujours aussi ardent pour la politique ?

— Ne m'en parlez pas ! Il n'est pas rentré à la maison pendant une semaine. Je le crois un peu trop partisan des nouvelles couches ! »

¶ Terminons par un écho rétrospectif, que nous donne le même *Gaulois* :

Feu Mimi Véron faisait, en qualité de candidat, une tournée dans l'arrondissement de Sceaux.

On lui présente un pépiniériste influent avec lequel il s'entretient familièrement.

Pour achever de le séduire, Mimi Véron présente à l'électeur sa tabatière ouverte :

« Vous accepterez bien une prise ?

— Non... pas une prise... un bureau ! » répond le paysan avec placidité.

Pris dans le *Carnet mondain du Monde parisien* quelques pensées sur les yeux.

— Les femmes, dans les instants où elles éprouvent une émotion violente, joie ou chagrin, tiennent les yeux clos, — comme on ferme ses fenêtres quand il y a de l'orage.

— L'homme voit ; la femme... regarde.

— On peut adorer une aveugle ; rarement on se prendra d'amour pour une femme qui louche.

— Quand une femme à qui vous faites la cour ferme tout à coup les yeux en vous écoutant..... méfiez-vous !... c'est pour mieux te voir, mon enfant !

— Si l'Amour est aveugle, l'Amitié est bien souvent borgne.

— Une jeune fille qui a trois cent mille livres de rente a de beaux yeux ; celui qui l'épouse a de bons yeux.

Entre gommeux :

« Moi, mon cher, j'adore les blondes.

— Eh bien ! moi, c'est tout le contraire.

— Tu les hais, alors ?

— Non ! mais je ne les trouve pas assez... brunes. »

(Événement.)

PETITE GAZETTE. — Le célèbre clown Jean-Baptiste Auriol, qui avait tant charmé et amusé la génération qui nous a précédés, et que nous-même, bien jeune encore, avons pu voir dans une dernière campagne qu'il fit au Cirque Franconi vers 1855, vient de mourir à Paris, à l'âge de soixante-quinze ans. Il était le fils d'un ancien gymnaste qui était, sur la fin de ses jours, devenu directeur du théâtre du Capitole, à Toulouse. Sa mère était écuyère ; il avait donc de qui tenir. Il eut en effet dès son plus jeune âge, — avant même d'avoir accompli sa dixième année, — de brillants succès en province. Ce n'est cependant qu'à vingt-huit ans, le 1^{er} juillet 1834, qu'il débuta au Cirque, où son succès fut immense. Les funérailles de cet artiste si plein de finesse et d'esprit, et d'un talent si réel dans sa difficile et périlleuse spécialité, ont été célébrées le 31 août, à l'église Saint-Honoré d'Eylau.

— M. Antoine de Latour, ancien précepteur, puis secrétaire des commandements du duc de Montpensier, vient de mourir à l'âge de soixante-treize ans. Il avait, très jeune, débuté dans les lettres par un volume de poésie qui eut quelque

succès. Ayant suivi le duc de Montpensier en Espagne, après la Révolution de 1848, il utilisa son séjour obligé dans ce pays en publiant des études d'un haut intérêt sur la littérature et les mœurs espagnoles. Quand il put rentrer en France, il continua ces mêmes études avec un égal succès. Les obsèques d'Antoine de Latour ont eu lieu à Saint-Thomas d'Aquin, et le duc de Montpensier et le comte d'Eu y ont assisté.

THÉÂTRES. — M. Édouard Cadol vient de faire représenter au Théâtre-Déjazet une comédie nouvelle, *Nos Fils*, qui était d'abord destinée au Théâtre-Français, où elle avait même été reçue « à correction », c'est-à-dire poliment refusée. Le succès en a été plus que modéré au boulevard du Temple : la pièce contient, en effet, bien des longueurs et des scènes inutiles, et, en outre, elle est très inégalement jouée.

— A la Porte-Saint-Martin, nouvelle reprise de *la Biche au Bois*, grande féerie des frères Cogniard, représentée pour la première fois le 29 mars 1845, reprise en 1865, et que MM. Blum et Toché viennent de rajeunir pour le public plus difficile de 1881. Grand succès, surtout pour les ballets et les décors, qui sont éblouissants.

— Le théâtre de la Comédie-Parisienne, que dirige M. Léon Dormeuil, a donné une pièce nouvelle, *Léa*, d'un auteur jusqu'alors inconnu, M. Jean Malus, dont le nom véritable est Maujean. C'est l'œuvre d'un écrivain inexpérimenté, mais qui promet un auteur dramatique. Plusieurs scènes ont été vivement applaudies, et les 3^e et 5^e actes ont particulièrement dessiné le succès de cette pièce vigoureuse, dont M. Villeray et M^{lle} Marie Colombier interprètent les principaux rôles.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 18 — 30 SEPTEMBRE 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine. — Joseph Barra et le Capitaine Badenheyre. — Le Vingt-neuf septembre. — Coq et Aigle. — Théâtres : Nouveautés et reprises.

Varia. — Un Mandement épiscopal. — Rien de nouveau. — Le Théâtre Cluny. — Le prix d'une ombrelle. — Époux assortis.

Les Mots de la quinzaine.

LA QUINZAINE. — Le vent est de plus en plus aux statues. En ce moment nous n'en avons pas moins de deux sur la planche : une statue à l'amiral Renaudin, une statue à Gustave Flaubert.

L'amiral Renaudin était le commandant du célèbre vaisseau le *Vengeur*, qui coula en mer plutôt que de se rendre, dans le combat naval du 1^{er} juin 1794 (13

prairial an II). Une grande partie de l'équipage fut noyée, mais une autre partie parvint à se sauver, et parmi les survivants se trouva précisément l'amiral Renaudin. Il est probable que les initiateurs d'un projet de statue à la mémoire de cet homme de mer s'imaginaient qu'il avait disparu dans les flots avec son navire. Il n'en fut rien. Les Anglais sauvèrent eux-mêmes la plupart des naufragés, et l'amiral eut le bonheur d'être du nombre. Il survécut si bien à la perte de son vaisseau qu'il put lui-même la raconter en détail. Voici le passage principal de son rapport, qui ne laisse aucun doute sur l'issue de ce glorieux désastre, pour ce qui le regarde :

« Le vaisseau le *Vengeur* cependant approchait sensiblement du moment où la mer allait l'engloutir. Le danger s'accroissait de la manière la plus alarmante, malgré les efforts de l'équipage à pomper et à puiser. Nous vîmes sortir du groupe ennemi deux de nos vaisseaux, dont un, le *Trente et un Mai*, venait de passer près de nous. Il fit naître parmi nous quelques espérances de salut, mais elles furent bientôt évanouies. Il se disposait à nous prendre à la remorque, lorsque les Anglais se débrouillèrent et le forcèrent de s'éloigner en chassant de notre côté.

« L'eau avait gagné l'entre-pont ; nous avons jeté plusieurs canons à la mer ; la partie de notre équipage qui connaissait le danger répandait l'alarme ; ces mêmes hommes que tous les efforts de l'ennemi n'avaient pas

effrayés frémirent à l'aspect du malheur dont ils étaient menacés; nous étions tous épuisés de fatigue; les pavillons étaient amarrés en berne.

« Plusieurs vaisseaux anglais ayant mis leurs canots à la mer, ces embarcations, arrivées le long du bord, reçurent tous ceux qui les premiers purent s'y jeter. A peine étaient-ils débordés que le plus affreux spectacle s'offrit à nos regards : ceux de nos camarades qui étaient restés sur le *Vengeur*, les mains levées au ciel, imploraient, en poussant des cris lamentables, des secours qu'ils ne pouvaient plus espérer. Bientôt disparurent le vaisseau et les malheureuses victimes qu'il contenait. Au milieu de l'horreur que nous inspirait à tous ce tableau déchirant, nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment mêlé d'admiration et de douleur. Nous entendions, en nous éloignant, quelques-uns de nos camarades former encore des vœux pour leur patrie; les derniers cris de ces infortunés furent ceux de « Vive la République ! » Ils moururent en les prononçant. Plusieurs hommes revinrent sur l'eau, les uns sur des planches, d'autres sur des mâts et autres débris du vaisseau. Ils furent sauvés par un cutter, une chaloupe et quelques canots et conduits à bord des vaisseaux anglais. »

Est-ce à dire que Renaudin ne fut pas un brave et qu'il ne se conduisit pas en cette circonstance comme il aurait dû le faire? Cette supposition est bien loin de notre pensée. La vérité est que lorsque le *Vengeur* coula

à fond, les Anglais vinrent au secours des Français, qui se laissèrent sauver très volontiers et y aidèrent de leur mieux, et que Renaudin eut la chance d'être de ceux-là. Ceux qui périrent ne purent pas faire autrement. Il ne faut, certes, pas en vouloir à Renaudin de ce qu'il n'est pas mort ce jour-là; mais en revanche il n'a été en cette circonstance le héros d'aucun fait particulier qui ait pu lui valoir un honneur exceptionnel.

Ce n'est que quelques mois après la perte du *Vengeur* que Renaudin fut promu contre-amiral (29 octobre 1794). Il prit sa retraite six ans plus tard et se retira au Gua (Charente-Inférieure), où il mourut en 1809. C'est donc une gloire surtout locale que celle de Renaudin, dont le nom vient d'être si inopinément tiré de l'oubli par une petite ville qui éprouvait le besoin d'orner une de ses places de la statue d'un grand homme. Aussi qu'est-il arrivé? C'est que le gouvernement, à qui on demandait le bronze nécessaire pour la fonte de la statue, l'a bel et bien refusé après enquête, estimant avec équité que si Renaudin a été un brave, il ne l'a pas été à un degré supérieur à tant d'autres, et qu'en somme ce serait en l'honneur de ceux qui ont trouvé la mort dans la catastrophe du *Vengeur* qu'il faudrait élever une statue, plutôt qu'à la mémoire de ceux qui, plus heureux, ont alors survécu.

Quant à Flaubert, c'est une autre affaire... Nous ne demandons pas mieux que de voir élever un monument quelconque à sa mémoire, mais une statue tout entière,

cela nous paraît excessif. *Madame Bovary* vaut un buste, mais c'est tout. Que ferons-nous donc, un jour, pour Victor Hugo et pour Lamartine, et même pour Alfred de Musset?... Ces deux derniers ont-ils même publiquement un buste quelque part?... En voici deux au moins à qui nous concevrons qu'on élevât une statue monumentale ; mais Flaubert ! Pourquoi pas une colonne, pendant qu'on y est?...

Et à ce propos, signalons, dans un des derniers numéros de la *Revue des Deux Mondes* (1^{er} septembre), un article qui concerne Flaubert, et qui a pour auteur son meilleur ami, M. Maxime Du Camp. Quelles révélations!... Voici du coup le caractère fantasque de ce fantasque écrivain expliqué et mis à nu tout entier. Il tombait du haut mal, il était en proie à des crises nerveuses horribles, qui avaient sur tout son organisme, et, naturellement, sur son moral, une influence qu'il n'est pas besoin de faire ressortir davantage. Pauvre Flaubert ! Nous l'avons parfois rencontré dans une maison amie, sur les derniers temps de sa vie. Il était à la fois concis et exubérant, froid, puis plein d'expansion, inégal, violent et très doux, vantard et silencieux ; toutes les contradictions se rencontraient et éclataient pendant la même heure dans cette étrange nature. Et aujourd'hui, grâce à cet article de Maxime Du Camp, voici que tout est révélé ! Si Flaubert a eu tant de difficultés dans ses relations, dans sa vie de tous les jours, un peu avec tout le monde, cela

tenait à cette maladie terrible qui le dévorait et qui, en somme, l'a terrassé.

Flaubert laissera, grâce à *Madame Bovary*, une grande trace dans notre littérature; son nom restera comme celui d'un chef d'école, l'école naturaliste, qu'avait seulement entrevue Balzac, et dont Zola est aujourd'hui le chef incontesté, mais comme successeur de Flaubert. Eh bien! cela, nous le répétons, cela vaut-il une statue, quand tant d'autres illustrations de ce siècle n'en ont pas? Je sais bien que c'est la mode aujourd'hui. Statue pour Barra, cet héroïque enfant de la première Révolution; pour Sauvage, l'inventeur de l'hélice. Pour qui encore? Voici précisément que le député Douville de Maillefeu vient de découvrir un amiral Perret, à la mémoire de qui il lui paraît également indispensable d'élever une statue!... Toutes ces statues se nuisent, se contredisent, se détruisent à l'avance par elles-mêmes. Honorons nos grands hommes, cela est de toute justice, mais, par grâce! un peu moins de statues!..

JOSEPH BARRA ET LE CAPITAINE BADENHEYRE. — On vient d'élever un monument sur une place de Palaisseau à la mémoire du jeune Joseph Barra, qui, saisi par des royalistes pendant la guerre de Vendée en 1793, et sommé de crier Vive le Roi! pour avoir la vie sauve, répondit par le cri de Vive la République! Barra fut alors percé de vingt coups de fusil, et c'est cet acte héroïque

que Palaiseau vient de célébrer. Des pièces de vers ont été lues en l'honneur du courageux enfant. Dans l'une, qui a M. Duvauchel pour auteur, nous trouvons heureusement résumé le fait qui a valu à Barra son inscription sur le livre d'or de notre histoire révolutionnaire.

Barra suit un chemin raviné, à cheval, et en tient un autre par la bride. C'est alors qu'il tombe dans une embuscade où beaucoup d'ennemis se précipitent en masse sur lui.

Alors l'un d'eux, celui sans doute qui commande
La horde : « Livre-nous ces chevaux ! » Mais Barra,
Inébranlable : « Non ! — C'est bon, on les prendra !
— N'approchez pas, » reprend le hardi volontaire...
Il est désarçonné ; son colback tombe à terre,
Pendant que sur la selle on prend ses pistolets.
« A mort ! — C'est un gamin ; ses mains, regardez-les,
Sont blanches, » fait quelqu'un moins lâche que les autres.
« Ce n'est pas un gamin pour tirer sur les nôtres :
Ce matin je l'ai vu, j'étais dans le beffroi :
Un tigre ! — Alors il va crier Vive le Roi !
— Jamais ! jamais ! » L'enfant, qu'un dur poignet secoue,
Sent qu'une haleine impure effleure encor sa joue.
Un noble, un ci-devant, est parmi ces coquins.
« Quelle précocité chez les républicains !
C'est donc à la mamelle, à présent, qu'on s'enrôle
Chez eux ? ricane-t-il. Parle donc, petit drôle !...
Si tu veux vivre, il faut crier Vive le Roi !
Barra voit que la mort l'attend, et, sans effroi,
Puisant dans sa belle âme une brève réplique,
Il jette au ciel ce cri : « Vive la République ! »
C'en est fait ! ces trois mots sur sa bouche ont vibré

Ainsi que le refrain de quelque hymne sacré,
Souffletant les bandits en leur lugubre office
Et donnant le signal de l'effrayant supplice :
Les fusils éclatant à bout portant sur lui.
Il chancelle. Son pied blessé cherche un appui.
Son bras laisse échapper son épée. Il regarde,
Comme un amant contemple un portrait, sa cocarde,
Symbole du pays qu'il voit déjà vainqueur,
Étendard tout petit qu'il portait sur son cœur,
Et répète, baisant cette sainte relique,
Dans un souffle expirant : « Vive la République ! »

Il ne nous paraît pas sans intérêt de placer en regard des vers de M. Duvauchel un extrait de ceux qu'a faits sur le même sujet, en 1861, un jeune poète de dix-huit ans, Jacques Richard, dont notre revue a déjà cité des vers inédits :

...Il est pris,
Environné soudain de glaives et de cris,
Il voit mille périls menacer sa poitrine,
Mais un muet dédain a gonflé sa narine,
Il regarde le ciel, et, d'un air exalté,
Il cherche ton divin sourire, ô Liberté !
Il sait qu'il va mourir, et trouve la mort belle.
Que lui font ces soldats qui l'appellent rebelle !
Du geste il les défie, il est même honteux
De paraître un instant hésiter devant eux.
Son dernier lit sera la sanglante broussaille,
C'est là qu'il va mourir !... Tout à coup, il tressaille,
Ces mots sont arrivés à son cœur sans effroi :
« Il est sauvé s'il veut crier Vive le Roi ! »
Sauvés, ses jours offerts sur l'autel de la France !

Sauvés, ses jours dorés bénis par l'espérance !
Et son bel avenir aux rayons éclatants,
Magnifique et serein comme un ciel de printemps !
Sauvé, le fruit promis au laurier de la gloire,
Et que d'ardents baisers pressera la Victoire !
Sauvé, le frais trésor de sa jeunesse en fleur !
Sauvé, le front naïf ignoré du malheur !
Grands arbres, claires eaux, des bruits et des ramages,
Mille doux souvenirs, mille chères images
Défilèrent en foule à ses yeux éblouis...
Il revoit le passé, ses jours évanouis,
Une cabane au bois, doigts tremblants, tête grise,
Et, filant sur le seuil, sa vieille mère assise ;
Le lit aux rideaux verts, l'armoire de noyer,
Et sa petite sœur jouant près du foyer,
Et l'aïeule affaissée, au front mélancolique...
Alors l'enfant cria : « Vive la République ! »
Il avait quatorze ans, et d'un bras triomphant
Les défenseurs du trône égorgèrent l'enfant.

A propos de Barra, notre confrère Delaville, de *la Presse*, cite un fait récent qui, dans un même ordre d'idées, lui semblerait mériter aussi bien que l'acte de Barra les honneurs d'un monument commémoratif. Il est vrai que Barra a attendu le sien plus de quatre-vingts ans, et le fait que nous allons rapporter date absolument d'hier.

« C'était donc le 8 mai de cette année. Une expédition avait été entreprise dans l'intérieur de la colonie sénégalienne, au pays de Boum-Dou, près Bafoulafé —

poste français abandonné pendant cinq ans et réoccupé depuis.

Le Boum-Dou est un pays fort riche et qu'arrose le Sénégal; il est très peuplé de noirs.

Je ne sais par suite de quelles circonstances la colonne d'expédition se trouva tout à coup engagée, plus que maladroitement, dans une vallée entourée de collines. Vingt mille noirs les couronnaient, prêts à défendre vaillamment leur position.

La colonne se composait d'infanterie (infanterie de marine et tirailleurs sénégalais), de spahis et d'une section d'artillerie.

La situation était critique, presque désespérée, car les Français ne comptaient que huit cents hommes.

Le commandant de l'expédition eut un mouvement de découragement. Toute la colonne était perdue!

A cet instant, le capitaine Badenheyre, qui était à la tête de l'escadron des spahis, — cent hommes sans le cadre ni les officiers, — s'approcha de lui.

« Mon commandant, dit-il, nous sommes perdus, du moins cela en a tout l'air; cependant il y a encore un espoir. Je puis charger sept fois, pas une de plus par exemple; mais je crois que ce sera assez.

« Vous n'aurez plus de cavalerie, mais le reste de la colonne sera sauvé.

« Il est probable qu'à la première charge, moi et mes

officiers seront tués ; prenez des mesures pour faire continuer le mouvement.

— Allez ! » dit le commandant en soulevant son képi.

Le vétérinaire, qui avec les officiers de santé devait se placer aux bagages, voulut rester en avant avec l'escadron de spahis et charger avec lui.

La charge désespérée commença.

Lorsque, pour la troisième fois, la cavalerie fut repoussée sur l'infanterie par la défense violente des noirs, la prédiction du capitaine était accomplie : lui et tous ses officiers étaient tués ; seul le vétérinaire restait. Il prit le commandement de la troupe décimée et chargea à son tour.

De la septième charge il ne revint que le maréchal des logis Bernard, mais les noirs étaient en déroute et la colonne était sauvée. »

L'acte courageux du capitaine Badenheyre, accompli avec tant d'abnégation, de spontanéité et de sacrifice, ne vaut-il pas celui de Barra ? Mais combien de dévouements de ce genre restent, hélas ! à jamais inconnus et obscurs, et qui se souviendra même, d'ici à quelques mois, du capitaine Badenheyre et de la poignée de braves qui ont si héroïquement succombé avec lui ?...

LE VINGT-NEUF SEPTEMBRE. — C'est ce jour-là qu'est né, en 1820, le comte de Chambord, qui vient, par

conséquent, d'entrer le 29 de ce mois dans sa soixante-deuxième année, ce qui est un âge quelque peu avancé pour un souverain *in partibus* et depuis si longtemps en expectative.

On nous communique, à ce propos, une curieuse et rare brochure dont voici le titre exactement reproduit :

Relation des fêtes données par la ville de Paris et de toutes les cérémonies qui ont eu lieu dans la capitale à l'occasion de la naissance et du baptême de Son Altesse Royale Monseigneur le duc de Bordeaux. A Paris, chez Petit, libraire, au Palais-Royal, 1822.

On trouve en effet dans cette brochure le détail des fêtes, des dîners, des bals, des réceptions officielles et autres, donnés à l'occasion de la naissance du prince, et en outre diverses pièces de vers, et surtout des chansons, inspirées par ce grand événement. Voici trois de ces pièces qui ont à peu près aujourd'hui l'intérêt et la curiosité de l'inédit.

Les deux premières ont été chantées pendant le banquet donné aux dames de la Halle sur l'emplacement du marché des Blancs-Manteaux. Après le toast porté par le maire de l'arrondissement, toute l'assistance se leva et répéta avec un grand entrain les couplets suivants :

RONDE DES DAMES DE LA HALLE

Air : *Ton humeur est, Catherine...*

Ah, morgué, queu nuit, commère,
Que c'te bell' nuit du vingt-neuf,

Qui nous a fait v'nir sur terre
Un beau p'tit prince tout neuf!
L'matin, queu joie à la ronde!
Queux chants ! queu bénédiction !
On eût dit que pour tout l'monde
C'était un' résurrection.

Dès que l'canon s'fit entendre,
J'dis à Thomas : « Écout' ça »,
Mais d'tout' façons j'eus beau l'prendre,
A pein' si ça l'réveilla.
Un' souche et lui c'est tout comme,
Et j'en étions s'lon mes vœux
A vingt-quat' coups, que l'cher homme
N'en était encor qu'à deux.

J'ons sur les g'noux d'Caroline
Vu l'enfant nu comm' la main,
Et j'nous somm's dit sur sa mine :
« Le p'tit gaillard f'ra son ch'min.
Il battra l'enn'mi d'main d'maître ;
Mais tout seul, ça n'se peut pas...
Puisque l'général vient d'naître,
Vit' faisons-lui des soldats. »

J'n'ons pas eu l'bonheur extrême
D'contribuer pour son berceau ;
Mais le bercer d'not' main même
S'rait pour nous l'sort le plus beau.
Car pour la famill' royale
Les esprits, les cœurs sont chauds
Chez les dames de la Halle,
A Paris comme à Bordeaux.

Pour les Bord'lais, c'était juste
Qu'après tant d'zèle et tant d'maux,

Louis donnât zà c'prince auguste
Le nom de duc de Bordeaux.
Mais j'avons, en récompense,
Une aut' gloir' qu'a ben son prix,
Car c'est l'premier fils de France
Qui soit un enfant d'Paris!

Après ces couplets, on chanta les suivants qui avaient été composés par la veuve Husson, marchande de fruits au marché des Innocents, n^o 134 :

Vive le Roi ! vive le Roi !
Et monseigneur comte d'Artois,
Monseigneur le duc d'Angoulême,
Sans oublier celle qu'il aime !

Vive la mémoire de Berry,
Qui nous a laissé un Henri !
Il sera humain comme lui
Et le soutien des fleurs de lis.

Vive le duc de Bordeaux,
Qui nous est un Henri nouveau !
Nous l'aimerons jusqu'au tombeau,
Nous le jurons sur son berceau.

Vive son illustre maman,
Qui montre un courage si grand !
Comme la mère du grand saint Louis
Elle élèvera notre Henri.

Vive à jamais, vive à jamais
Ceux qui nous ont donné la paix !
Nous en conservons l'assurance
Avec notre bon Roi de France.

N'oublions pas dans nos couplets
Le premier auteur du bienfait :
C'est la divine Providence
Qui permet ces réjouissances.

Citons enfin les jolis couplets suivants, dus à un poète de l'époque, M. Ourry, « l'auteur, dit la brochure, de *Malesherbes à Saint-Denis*, et d'une foule de productions remarquables » :

LE PEPIT PAPA

Hommage givois au duc de Bordeaux

PAR CADET LAFRANCE

Air : *J'ons un curé patriote.*

L'enfant qui nous met en danse
N'vous semble encor qu'un poupon.
Quant à moi, je vois d'avance
Un p'tit papa dans c'luron.
J'm'en vas vous dégoiser ça,
Et comme moi l'on dira :
C't enfant-là (*bis*)
De ben d'autres s'ra l'papa,
Oui, de ben d'autres s'ra l'papa. (*bis*)

J'crois d'abord que les demoiselles
Qu'nous marions en son honneur
N'auront pas fait les cruelles,
Surtout dans c'jour de bonheur.
On sait c'qu'il en arriv'ra,
Et dans neuf mois on dira :
C't enfant-là (*bis*)
Déjà d'ben d'aut' est l'papa,
Oui, déjà d'ben d'aut' est l'papa.

D'leux garçons et d'leux fillettes
Complétant le bataillon,
Que d'Henris, que d'Henriettes,
D'not' Henri porteront l'nom!
Tout autant qu'il en naîtra,
C'est à lui qu'on les devra :

C't enfant-là (*bis*)

De ben d'autres s'ra l'papa,
Oui, de ben d'autres s'ra l'papa. (*bis*)

A ma femm', qui comm' moi-même
S'réjouit du bonheur commun,
J'dis : « Est-c' que c'jour de baptême
Ne nous en f'ra pas faire un ?
A not' Henri, dam' faudra
D'bons sujets, et me voilà...

C't enfant-là (*bis*)

De ben d'autres s'ra l'papa,
Oui, de ben d'autres s'ra l'papa. (*bis*)

Vrai petit fils d'Henri Quatre,
D'bonne heur' not' Henri l'prouv'ra,
C'n'est pas seulement pour combattre
Que d'son grand-père il tiendra.
A bon droit on l'nommera
L'pèr' du peuple, et j'dis déjà :

C't enfant-là (*bis*)

De ben d'autres s'ra l'papa,
Oui, de ben d'autres s'ra l'papa. (*bis*)

Puis un jour ce p'tit compère,
Se mariant tout de bon,
Il nous donnera, j'espère,
A son tour maint p'tit Bourbon.
Tout autant qu'on en d'mand'ra,

S'il nous répond : « En voilà ! »
C't enfant-là (*bis*)
De ben d'autres s'ra l'papa,
Oui, de ben d'autres s'ra l'papa. (*bis*)

Morguene ! au fils de la France,
Quand du bonheur d'nos enfants
Il se charge par avance,
Taillons d'l'ouvrag' pour longtemps.
Puisque plus il en naîtra
Et plus d'heureux il fera,
C't enfant-là (*bis*)
De ben d'autres s'ra l'papa,
Oui, de ben d'autres s'ra l'papa. (*bis*)

Le plus curieux, c'est que le prince auquel une si nombreuse postérité était pronostiquée par cette chanson est précisément toujours demeuré sans enfant.

COQ ET AIGLE. — On lisait dernièrement dans *le Pays* les lignes suivantes :

« M. Charles Monselet cite dans *l'Événement* quelques mauvais vers d'un ivrogne mort et enterré il y a beaux jours.

Cela s'appelle *la Chasse de M. Gaudéru*.

M. Monselet ajoute finement :

« On a voulu voir une satire dans *la Chasse de M. Gaudéru*. Quelques allusions tout au plus... »

Très joli ! »

L'*ivrogne* en question est le poète Gustave Mathieu, mort, il y a trois ans, à Bois-le-Roi. Quant à *la Chasse*

de *M. Gaudéru*, c'est une pièce de vers très originale, et dans laquelle les allusions ne sont pas bien transparentes. *M. Gaudéru* est, en général, la caricature d'un souverain ou d'un grand seigneur à la chasse.

A l'attaque du *Pays*, *M. Monselet* a vivement riposté en prenant la défense de son poète favori, et pour montrer une fois de plus que *Mathieu* est vraiment un poète, il a cité le portrait suivant du coq, pris dans une pièce intitulée *Chanteclair* :

Chanteclair, c'est la vigilance,
Le courage, l'activité,
L'amour, la vie et la semence,
L'éternelle fécondité !
L'éperon haut, portant sa crête
Comme un bonnet de liberté,
Chanteclair va dressant la tête,

Marquant le pas, ferme planté.
Dans un petit cercle écarlate
Le voilà, clignant au soleil :
Sablé d'or fin, tout l'œil éclate
Des feux de l'orient vermeil.
Lors sur ses ergots il se hisse ;
Le col gonflé vient en avant ;
Tout le plumage se hérissé :
Son chant cuivré perce le vent !

Travailleur, luisant et superbe,
Il faut le voir, hiver, été,
Sur le fumier, la neige, l'herbe,
Grattant avec activité.

Toute la gent à crête rouge,
En coquetant, le suit de près ;
Tout cela mange, cela bouge ;
Mais lui ne mangera qu'après.

Quand il battit l'aigle dans Rome,
Chanteclair s'appelait Gallus
Et luisait planté sur la pomme
Des étendards du vieux Brennus.
Comme emblème du vieux courage,
Toujours les Gaulois l'ont aimé :
L'aspect seul de sa claire image
Souffle l'audace à l'homme armé.

Au fort de l'ardente fournaise,
Quand tout tremble, le sol et l'air,
Dans le vent de *la Marseillaise*
On entend chanter Chanteclair !
Et sous la mitraille enflammée,
En avant quand il faut marcher,
On l'aperçoit dans la fumée
Comme un souvenir du clocher !

Enfin, avec une malice bien permise à qui se trouve en cas de légitime défense, M. Monselet décoche contre ses agresseurs la strophe suivante, empruntée à la même pièce, et où le portrait de l'aigle se trouve esquissé en quelques vers :

Quel est sur ce roc, à la crête,
Ce mélancolique assassin,
Ivre du sang de quelque bête,
Et couvant un sombre dessein ?

Couronne au front, glaive à la serre,
Aile étendue, œil de côté,
Il tient en zigzag un tonnerre
Pour foudroyer la Liberté!

Nous n'avons pas à apprécier ici les intentions du poète, mais, pour de mauvais vers, tous ceux-là n'en sont pas.

THÉÂTRES. — *Nouveautés et reprises.* — En moins de quinze jours tous les théâtres ont fait peau neuve, soit avec des pièces inédites, soit avec la reprise d'anciens succès.

L'Odéon a ouvert le feu avec un drame en quatre actes, en vers, *le Voyage de Noces*, de M. Tiercelin, poète édité déjà par Lemerre, qui a publié de lui *la Noce du Croquemort*, bouffonnerie plus ou moins gaie, et deux volumes de vers, *les Primevères* et *les Asphodèles*. *Le Voyage de Noces* date déjà de 1876; il a été présenté et lu en 1877 au comité du Théâtre-Français, qui l'a refusé; l'Odéon a bien fait de le recueillir. C'est une œuvre hardie, quoique inexpérimentée, et qui contient quelques scènes qui sont vraiment d'un homme doué d'un tempérament dramatique. M^{lle} Tessandier est fort remarquable dans le personnage un peu sauvage, et qu'elle accentue encore, de l'Italienne Stefana, qui est l'héroïne du drame. MM. Chelles et François ont été également remarqués.

Une petite comédie nouvelle du *monologiste* Grenet-

Dancourt, *Rival pour rire*, commençait le spectacle. Cette berquinade, ingénieuse et fluette, pourrait-on dire, est sans grande portée, mais quelques traits habilement trouvés en ont établi le succès.

Quelques jours plus tard, l'Odéon reprenait une comédie de M. Cadol, *la Belle Affaire*, qui a été jouée pour la première fois, au théâtre du Château-d'Eau, le 11 décembre 1869. Le fait curieux de cette reprise, c'est que la *Belle Affaire* revient à l'Odéon après avoir été refusée jadis par le directeur de ce théâtre, qui était alors M. de Chilly. M^{mes} Sizos et Raucourt et M. Porel jouent les principaux rôles de la pièce de M. Cadol, à laquelle nous souhaitons aujourd'hui les cent cinquante représentations qu'elle a eues dans sa nouveauté.

Au Théâtre des Nations, M. Arthur Arnould nous a offert un grand drame en cinq actes et huit tableaux, *le Duc de Kandos*, qui met un de ses romans en scène. C'est une bien grosse et bien lourde machine que ce drame sombre, — je dirai même souvent obscur, — que M^{mes} Antonine, Daudoir, Bernage, et MM. Simon, Renot, d'Alberg, etc..., interprètent avec un talent qui doit leur mériter de meilleurs rôles dans un meilleur ouvrage, que M. Arnould est d'ailleurs bien capable de nous donner.

Quant aux Nouveautés, elles ont rouvert leurs portes avec un grand succès de folie et de rires. *La Vente de Tata*, comédie en trois actes de MM. Hennequin et

Wolff, est un chef-d'œuvre du genre. C'est tout ce qu'on veut, à la fois opérette et vaudeville; mais l'on rit à se tordre, grâce aussi à une interprétation remarquable, en tête de laquelle nous signalerons : MM. Brasseur, Berthelier, Joumard, Scipion, et M^{mes} Bode et Raymonde, cette dernière arrivant du Palais-Royal.

L'Ambigu a repris *l'Assommoir*, qu'il ne cessera de reprendre, et qui fera toujours de l'argent. Deux des principaux rôles, ceux de Coupeau et de Gervaise, créés par Marais et sa regrettée femme, Hélène Petit, sont joués aujourd'hui par un débutant, — nouveau venu au théâtre, — M. Montigny, et par la jolie M^{lle} Massin, qui passe décidément à l'état d'étoile de première grandeur dans l'Olympe dramatique.

Quant au Gymnase, deux reprises de vieilles comédies y ramènent la foule : *Brutus lâche César!* un acte de Rossier, et *On demande un gouverneur*, deux actes de Decourcelle et Jaime fils. Tout cela n'est pas d'hier, vingt ans et plus ont passé sur ces deux pièces, qui sont demeurées cependant fort amusantes. Nous retrouvons Landrol, l'excellent Landrol, dans les deux pièces; M^{me} Bellecour-Lagrange (rôle de Pauline), fort applaudie dans la première; Achard, très charmant dans le rôle de Frédéric, créé par Fechter, dans *On demande un gouverneur*, où la jolie Mary-Jullien et M^{lle} Linville, une lauréate récente du Conservatoire, lui donnent très agréablement la réplique.

C'est *l'Œil crevé*, de folle mémoire, qui termine cette longue série de nouveautés et de reprises dues à une seule quinzaine. On joue aujourd'hui à la Renaissance ce chef-d'œuvre d'Hervé, qui fut créé aux Folies Dramatiques avec un succès colossal, le 12 octobre 1867. La pièce a été remaniée, rajeunie, transformée ; elle est toujours aussi drôle, aussi « abracadabrante », et en voici, certes, pour plus de cent soirées. M^{lle} Hading est charmante, Jolly est un bailli sans pareil ; et quant à M^{lle} Desclauzas, c'est bien l'artiste la plus bouffonne, la plus excentrique, la plus originale et la plus spirituelle qu'on puisse voir. La troupe de la Renaissance est bien décidément la première troupe d'opérette de Paris.

VARIA. — *Un Mandement épiscopal.* — L'évêque de Rodez vient d'adresser aux curés et desservants de son diocèse une circulaire dans laquelle *la Presse* a relevé de bien étonnantes recommandations. Et d'abord, celle qui est relative au vin servant au saint sacrifice de la messe :

« Surveillez bien, Messieurs, le vin que vous employez au saint sacrifice de la messe. Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant qu'aujourd'hui les sophistications du vin sont telles que l'on peut se demander légitimement s'il en existe de pur quelque part. Adressez-vous aux sources les plus sûres et les plus rapprochées de vous ; ne vous fiez pas à ces annonces

des marchands qui se disent catholiques, ni même à ces propriétaires qui se font garantir par de soi-disant ecclésiastiques ; tâchez de connaître par vous-mêmes, et, s'il est possible, de surveiller la fabrication de votre vin. Gardez-vous surtout de vous servir, comme de me présenter à moi-même, quand je visite vos paroisses, de ces vins vieux et soi-disant fins ou étrangers : on est à peu près assuré qu'ils ne sont pas sincères, et on ne doit point les employer. »

Vient ensuite le chapitre des servantes. Il paraît que les prêtres de M^{gr} de Rodez ne payent pas tous bien les gages des leurs, car ils s'attirent à ce sujet de leur prélat la petite mercuriale suivante :

« Plusieurs discussions et procès, dit monseigneur, sont intervenus, dans ces derniers temps, entre des curés et leurs servantes, pour le règlement des gages de ces dernières. Messieurs, nous vous en prions, évitez ces discussions qui vous diminuent dans le respect de vos paroissiens ».

Enfin, une troisième recommandation prescrit aux prêtres d'être bien exacts à verser les fonds des œuvres, et à ne jamais rien emprunter pour leur usage personnel.

« J'ai été contraint, dit encore monseigneur, de rappeler avec quelque sévérité, à un ou deux curés négligents, l'obligation où ils sont de ne pas retenir par devers eux les fonds des œuvres qu'ils ont recueillis dans leurs paroisses, et surtout de ne point les employer,

même momentanément et sous forme d'emprunt, à leur service. »

Rien de nouveau. — Nous offrions dernièrement à nos lecteurs un spécimen d'affiche burlesque contemporaine. On nous en communique aujourd'hui de Montpellier une autre qui date de plus d'un siècle (elle est de 1770), et dont voici le texte :

« Un de ces phénomènes que l'histoire des hommes offre de temps en temps et dans lesquels la nature semble se plaire à s'écarter de toutes les lois, est offert aujourd'hui au regard des curieux. Il est arrivé nouvellement dans cette ville un homme extraordinaire qui ne se nourrit que de pierres, de viande crue et d'acier; mais la quantité des aliments qu'il prend n'est pas moins surprenante que leur qualité : il mange environ une livre de pierres par heure, et choisit les plus dures, comme marbre, cailloux, pierre à fusil et autres; il mange encore tous les jours cinq livres de viande crue et trois livres d'acier, et il digère comme les autres hommes, sans ressentir la moindre incommodité : cet homme est une preuve bien remarquable du pouvoir de la nécessité. Il a été trouvé dans une île inhabitée, par un navire hollandais; il n'y vécut longtemps que de racines, et enfin, au défaut de ces aliments, la faim le réduisit à dévorer les pierres mêmes. La viande crue et l'acier n'ont été ensuite qu'un accessoire et un assaisonnement qu'il

ajoute à sa nourriture principale, qui est la pierre, comme la nôtre est le pain. Cet homme est déjà connu ici depuis quelques années, et il n'en est que plus surprenant, car on ne peut concevoir comment il a pu vivre si longtemps avec un pareil régime de vie. Il a fait l'admiration des princes et des seigneurs de la cour de France, et a étonné les plus habiles médecins et chirurgiens de l'École de médecine de Paris et des autres villes de France. Le fameux Le Cat, de Rouen, chirurgien du roi, après l'avoir examiné avec soin, l'a regardé comme un prodige. Il se fait voir chez mademoiselle Benezet, à la Grand-Rue. »

Cette affiche a dû être connue par l'inventeur de la cocasserie suivante, mise dans la bouche d'un pitre de la foire :

« Entrez, Messieurs; entrez, Mesdames. Vous verrez ici le grand Iphigouri des Indes, un animal qui n'est pas plus gros que le poing, et qui n'en porte pas moins plus d'un kilogramme de graisse sur le croupion. C'est l'ennemi le plus acharné du crocodile : il pénètre dans la gueule de ce reptile sous le fallacieux prétexte de lui curer les dents, lui saute sur le foie, lui crache sur la rate, et le fait expirer dans les coliques les plus atroces. Cet étonnant animal souffle de la fumée et éternue de la flamme. La nature, toujours prévoyante, lui a garni l'estomac de pierres à fusil.

Le Théâtre Cluny. — Ce théâtre, voué, lui aussi

aujourd'hui, à l'opérette, a une courte histoire qu'il importe de résumer, au moment où il renonce au genre plus relevé du drame et de la comédie, qui lui avait valu jadis tant de vogue.

L'inauguration de cette salle a eu lieu en 1864 par des concerts quotidiens avec chant, chœur et orchestre. C'était une sorte de café chantant, où l'on voulait exploiter plus particulièrement la musique classique. L'entreprise ne réussit pas, et d'Athénée musical, qui fut d'abord le premier nom donné à la salle, elle se transforma presque aussitôt en théâtre de vaudeville et d'opérette, sous le vocable de Théâtre Saint-Germain. L'ouverture en eut lieu le 24 novembre 1864 avec le spectacle suivant : *La Bouquetière de Trianon*, opéra-comique de Frédéric Barbier ; *le Lion de Saint-Marc*, opéra bouffe de M. Legoux, et *les Petits du premier*, opérette de MM. Busnach et Émile Albert. L'année suivante on reprit *Richard Cœur-de-Lion*, *les Rendez-vous bourgeois*, et on alla jusqu'à jouer la *Lucrezia Borgia* de Donizetti.

En 1867 le théâtre change une troisième fois de nom et devient les Folies-Saint-Germain. Enfin, au mois d'août de la même année, il prend le titre de Théâtre de Cluny, et acquiert assez rapidement une belle renommée littéraire avec des pièces nouvelles, comme *les Sceptiques*, *les Inutiles*, et la reprise d'autres œuvres célèbres du vieux répertoire classique et romantique. C'est le directeur d'alors, M. Larochelle, qui porta à son apogée la

gloire de ce théâtre, qui depuis son départ n'a fait que décroître jusqu'à sa transformation actuelle.

Le Prix d'une ombrelle. — Notre confrère Carle des Perrières raconte la piquante anecdote suivante dans son amusant livre *Rien ne va plus !* Elle met en scène M. et M^{me} Blanc, les fameux et richissimes propriétaires des jeux de Monaco, dont la fille est devenue récemment princesse par son mariage avec le prince Roland Bonaparte :

« M^{me} Blanc était en villégiature à Wiesbaden avec son mari, le fameux fermier de jeux.

Une après-midi, ils se promenaient tous deux dans les jardins. M^{me} Blanc recevait le soleil sur la tête, ce qui la fatiguait beaucoup.

« Bon ! dit-elle, j'ai envie d'une ombrelle, et même j'en ai besoin. Je vais entrer en acheter une. »

On entra. M^{me} Blanc choisit une très jolie ombrelle qui coûtait 80 francs. Le mari fit la grimace, et paya.

Un instant après, quel ne fut pas l'étonnement des employés du trente-et-quarante en voyant M. Blanc s'approcher du tapis et mettre deux louis à la noire. Immédiatement un domestique se précipita pour avancer une chaise.

« C'est inutile, c'est inutile. Je veux seulement gagner l'ombrelle, et je m'en vais. »

La noire sortit ; il avait déjà gagné le manche. Il laissa

deux louis et perdit. Il recommença quatre ou cinq fois le même manège; il gagnait toujours le premier coup et perdait le second. Voyant cela, il se décida à mettre quatre louis sur le premier coup, et cette fois il perdit. Agacé, il en mit huit, puis seize, et perdit toujours.

Il était pris de cinq cents francs. De lui-même alors, il fit signe au domestique de lui avancer une chaise et sortit son portefeuille. Un premier billet de mille fut avalé, un second subit le même sort en un clin d'œil. Il envoya chercher de l'argent à la caisse, et, s'essuyant le front, commença la bataille.

Il ne bougea pas, ne broncha pas, ne dîna pas. A onze heures, lorsque le trente-et-quarante terminait la dernière taille, l'ombrelle de M^{me} Blanc coûtait quatre-vingt-onze mille francs. »

Époux assortis. — Voici la statistique matrimoniale, assez peu engageante, qu'un membre du Parlement anglais vient de dresser pour la ville de Londres et le comté de Middlesex, et que reproduit *la Liberté* :

Femmes qui ont quitté leur mari	1,872
Maris qui ont quitté leur femme	2,371
Ménages divorcés	4,720
Ménages vivant en guerre perpétuelle . . .	191,023
Époux qui se haïssent réciproquement, mais qui le cachent en public	162,315

Époux qui vivent ensemble dans une indiffé- rence absolue à l'égard l'un de l'autre . . .	510,152
Ménages heureux en apparence	1,102
Ménages relativement heureux	115
Ménages réellement heureux	12

Mais c'est en Angleterre qu'il en est ainsi, et nous pouvons nous dire qu'il n'en est peut-être pas tout à fait de même chez nous. En tout cas, le plus sage est de ne pas nous livrer à un semblable calcul.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Dans un casino aux Pyrénées.

Un touriste, sortant de la salle de jeu :

« C'est une duperie de jouer ici ; il est évident qu'il y a des grecs.

— Si au moins on les connaissait, dit un autre... on parierait pour eux. »

Le jeune Albert a bien fait de se couvrir de gloire à la Sorbonne, pour se faire pardonner l'incartade suivante :

Un jour, son père va le voir au lycée. Une fois les gâteaux mangés, le jeune homme commence à bâiller et à donner des signes d'impatience fort mal déguisés.

« Tu t'ennuies de ne pas aller jouer avec tes camarades? lui dit son père.

— Oh ! répond le lycéen, je suis assez grand pour comprendre qu'il faut savoir s'embêter en famille, à l'occasion ! (*Figaro.*)

Dimanche dernier, dans un des petits ports de mer de la côte normande, un marin qui assistait à la messe, après avoir longtemps feuilleté son livre :

« Mais, N. d. D., dit-il à mi-voix, je ne trouverai donc pas cette sacrée prière ! » (*Figaro.*)

Un calembour, par hasard, pris à *l'Événement* (une fois n'est pas coutume).

Entendu dans un chemin creux conduisant à la Grenouillère :

M. PRUDHOMME. — Monsieur, n'auriez-vous pas trouvé une canne que je viens de perdre ?...

UN CANOTIER. — Était-elle ferrée ?

— Oui.

— Alors, elle n'est pas perdue.

— Pourquoi ça ?

— Parce que ce qui est *dit ferré* n'est pas perdu ! »

Dialogue avec un spectique.

Nous étions ensemble dans le jardin d'une jeune femme idéalement aimable, douce, et jolie comme un ange, qui jouait avec son enfant, un amour de petite fille. Ravissant tableau.

« Quelle adorable femme ! disais-je à mon sceptique, croyant le désavouer ; quel naturel chez cette gentille maman ! »

— Et dire qu'un jour, me répondit-il, ce sera une belle-mère ! » (CLARA.)

A un mess d'officiers, l'un d'eux, en prenant place, déposait sur la table une pièce de vingt francs. En se levant, après le repas, il la remettait en poche sans mot dire.

Ses camarades, après avoir vainement cherché le mot de l'énigme, se hasardèrent à lui demander le motif qui le faisait agir.

« C'est un pari que je fais avec moi-même, répondit-il. Le jour où la conversation n'aura roulé ni sur les femmes, ni sur les chevaux, ni sur le tableau d'avance-mani, j'aurai perdu mes vingt francs. Mais voilà trois ans que je fais mon pari, et après chaque repas j'ai dû retirer mon enjeu. »

On comprit. (Journal de la semaine.)

GEORGES D'HÉYLLI.

Le Génie, D. JOURNAL.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 19 — 15 OCTOBRE 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine — Histoire de deux tableaux. — Vers inédits de Musset. — Les Larmes de M^{me} de Sévigné. — Adolphe Crémieux poète. — Nécrologie : Joseph Garnier, Pittaud de Forges, M^{me} Claire de Chaulencux, Janthe (Lady Digby). — Théâtres. Château d'Eau : *Malheur aux pauvres*, *Dejazet* — *La Bamboche*.

Variés. — Les Vendanges. — ... Comme l'a si bien dit Montesquieu — Talleyrand à table — Les noms vrais de quelques comédiens. — Veinesch poète.

Les Mots de la quinzaine.

Variétés : Conte arabe inédit.

LA QUINZAINE. — Ce sont évidemment les vrais gens de lettres qui possèdent les bibliothèques les plus ordinaires, au point de vue du prix de curiosité et d'ancienneté des œuvres qui les composent. Nous autres, nous voulons avant tout ce qu'on est convenu d'appeler des « livres de travail » ; le reste nous importe moins. La rareté de l'édition la rend trop chère pour la modeste bourse des écrivains qui ne vivent que de leur plume et

qui n'ont souvent, en somme, d'autre bibliothèque que la Bibliothèque nationale, la Mazarine ou Sainte-Geneviève. Que ferions-nous, en effet, de beaux livres, de ces éditions princes qui se cotent plusieurs billets de mille francs dans les ventes et que leurs acquéreurs conservent amoureusement enfermées sous des vitrines enchâssées dans de l'ébène et sur des planches garnies de velours? Oserions-nous consulter, et surtout annoter, une première édition de Molière, ou même de Victor Hugo, pour ne pas remonter si loin? Le fait est qu'un Victor Hugo original se vend presque aussi cher aujourd'hui que la première édition du *Misanthrope*.

Ces réflexions nous sont suggérées par la vente posthume, qui vient d'avoir lieu ces derniers jours (7 et 8 octobre), des livres composant la bibliothèque des deux Musset. Voilà certes deux écrivains dont l'illustration de l'un a jeté aussi un éclat relatif sur le nom de l'autre. Pierre et Thomas Corneille! Alfred et Paul de Musset! Et tout d'abord, on se demande si cet Alfred de Musset si insouciant, si peu attaché aux choses de ce monde, s'était jamais complu aux recherches nécessaires pour composer ce qu'on peut appeler une bibliothèque. Ce qui est plus vraisemblable, c'est que la veuve de Paul, à la requête de laquelle vient de se faire la vente actuelle, a cru devoir ajouter au nom de son mari défunt, sur le catalogue et les articles de la vente, celui de l'illustre poète son beau-frère Alfred, afin de mieux

piquer la curiosité des amateurs. Mais Paul n'avait pas non plus de bien nombreux ouvrages de valeur. Ce qu'il possédait de meilleur consistait en quelques éditions originales des œuvres de son frère, qui se sont vendues à des prix assez modérés : 330 francs la première édition (1834) d'*Un Spectacle dans un fauteuil* ; 200 francs les *Contes d'Espagne et d'Italie*, également en édition originale ; 115 francs les *Contes* (1848). En dehors de ces œuvres de famille, on a vendu 400 francs l'édition de 1785 du *Barbier de Séville*, de Beaumarchais, et 92 francs une *Religieuse*, de Diderot, avec figures de Le Barbier. La vente tout entière de la bibliothèque des deux frères a produit seulement un total de 5,800 francs.

Cette vente nous rappelle celle d'Édouard Fournier, celle aussi de Marescot, celle même de Jules Janin, tous gens de lettres. Leurs héritiers, ou eux-mêmes, s'étaient imaginé que les livres collectionnés par eux avec tant d'amour avaient une valeur inestimable : ainsi Marescot, ainsi la veuve de Janin, avaient refusé à l'avance des sommes considérables d'acheteurs à l'amiable, et avaient préféré courir la chance des enchères, dont ils espéraient des bénéfices bien autrement glorieux ! Eh bien ! Marescot et M^{me} Janin s'étaient trompés : les bibliothèques connues sous leur nom se sont vendues publiquement avec plus de cent mille francs de rabais sur le prix qu'on leur en avait offert avant la vente.

Et je rappelle ici à dessein cette vente de mon pauvre et regretté collaborateur et ami de Marescot. Elle a eu lieu de son vivant, le 12 mars 1879. Il en avait lui-même rédigé le catalogue avec le soin méticuleux qu'il apportait à toutes choses, et il s'était imaginé que ses livres avaient une valeur considérable. Le fait est qu'il les avait couverts de reliures merveilleuses, qu'il les entourait d'un soin paternel, et qu'à la première offre qui lui fut faite d'une somme raisonnable pour l'achat total de sa bibliothèque, il bondit tout comme si on lui eût fait une offense. A ses yeux, ses livres valaient quatre fois ce qu'on lui en offrait. Et quelle désolation ce fut pour ce brave garçon, déjà frappé par la maladie implacable qui l'enleva si peu de temps après, que l'insuccès de cette vente, sur laquelle il comptait, non pas tant pour son produit pécuniaire — Marescot avait une fortune indépendante et qui le mettait plus qu'à son aise — que pour le petit éclat qu'une vente à succès pouvait jeter sur son nom littéraire déjà répandu !... Nous avons dit, ici même, comment est mort cet érudit, ce délicat, ce fin lettré ; nous avons même rappelé tout récemment son nom, au sujet de papiers autographes et autres provenant de sa succession, et bien mal vendus, eux aussi, à la rue Drouot, le 19 février dernier.

Il est clair que les écrivains, les savants, les lettrés, s'entendent et s'entendront toujours fort mal aux choses

du commerce. Or, vendre sa bibliothèque avec profit, cela est aussi difficile que de vendre avec bénéfice des denrées coloniales ou même des actions de chemin de fer. Il faut de l'habileté et du flair dans tout cela, deux qualités mercantiles qui manquent par-dessus toutes les autres aux gens de lettres. Et voilà pourquoi les livres de Janin, ceux de Marescot, toutes les curiosités littéraires d'Édouard Fournier, et aujourd'hui les livres des deux Musset, se sont si mal vendus. C'est seulement dans vingt ans qu'on eût eu quelque chance de tirer profit des livres rassemblés par tous ces lettrés, par tous ces érudits, parce que d'autres qu'eux-mêmes ou que leurs descendants immédiats, imbus de leurs idées et de leurs traditions, s'en seraient mêlés, et qu'on se fût alors préoccupé surtout de faire une spéculation commerciale, et non de traiter — comme aujourd'hui — une question de sentiment.

HISTOIRE DE DEUX TABLEAUX. — C'est Rachel qui est l'héroïne de deux anecdotes que nous allons raconter et dont sa correspondance fait encore les frais.

La première a trait à un tableau de Diaz que M^{lle} N..., sa camarade de la Comédie-Française, avait offert à M^{lle} Rachel. Il paraît que la grande tragédienne en avait trouvé le sujet « trop peu gazé ». Aussi le renvoya-t-elle, avec la lettre suivante, à sa camarade :

Ma chère N...,

Ce Diaz est vraiment trop peu gazé pour l'ornement de ma petite maison. J'aime le déshabillé d'un esprit charmant ; mais je ne puis admettre cette nudité que l'Arsinoé de Molière aime tant. Ne me croyez pas prude. Mais pourquoi vous priverais-je d'un tableau que je suis obligée de cacher, moi?... Mille remerciements quand même, et croyez-moi votre dévouée camarade.

RACHEL.

Piquée au vif, M^{lle} N..., qui n'avait — elle non plus — sa langue ni sa plume dans sa poche, riposta à la lettre de refus de Rachel par l'épître aigre-douce suivante :

Chère camarade,

Je suis une folle, et presque une impie, d'avoir cru mon petit tableau digne de votre autel. Mais ma sottise m'a du moins valu un précieux renseignement sur les limites de votre pudeur. Permettez-moi seulement de défendre contre vous le répertoire comique que vous invoquez ici un peu à contre-sens, car c'est justement dans les tableaux qu'Arsinoé n'aime pas les nudités :

*Elle fait des tableaux couvrir les nudités,
Mais elle a de l'amour pour les réalités.*

Je reprends donc mon petit Diaz, un peu confus de son excursion téméraire, et je cache sa confusion dans mon alcôve, où M. A... peut seul le voir.

Votre camarade très dévouée,

N....

La seconde anecdote rachète, à l'honneur de Rachel, son petit accès de sottise d'esprit de la précédente. Il s'agit d'un tableau que le ministre d'État, M. Fould, lui avait fait offrir, à la suite d'une représentation du 15 août, puis qu'il lui fit envoyer d'une façon inconvenante, et comme si elle en avait elle-même sollicité le don. Voici le passage essentiel de cette lettre, dont la première partie n'offre pas d'intérêt :

1854.

Ma chère Louise,

...Voilà ce que je reçois signé de M. Fould. La première façon dont avait usé le ministre pour me donner ce petit tableau m'avait été très sensible; cette seconde façon m'a blessée plus que vous ne pouvez croire. Je n'aurais jamais joué le 15 août dernier pour n'être agréable qu'au gouvernement. La rédaction de cette pancarte ministérielle est aussi laconique que peu gracieuse. Le mot *accordé* m'a été parfaitement désagréable, car il dit bien que j'ai demandé ce tableau. Je le renvoie immédiatement. Veuillez, chère amie, dès que vous aurez lu l'autographe ci-joint, le remettre à Pierre, qui est chargé de porter le tout au ministère d'État.

On fait des ministres!... on ne fait pas des gentilshommes. L'Empereur m'a écrit *lui-même* le jour où il m'a envoyé un souvenir.

RACHEL.

VERS INÉDITS DE MUSSET. — La citation, dans un de nos derniers numéros, de vers inédits d'Alfred de Musset, nous a valu de notre confrère et ami M. Jules Troubat,

l'ancien secrétaire et exécuteur testamentaire de Sainte-Beuve, l'intéressante lettre suivante. Nos lecteurs feront bien de se reporter avant tout, pour la complète intelligence de cette lettre, à notre numéro du 15 septembre 1880, où figure la première mention des vers d'Alfred de Musset.

« Mon cher confrère, on ne discute pas des goûts et des couleurs ; pour moi, je ne puis croire qu'il soit aussi indigne que cela du *goût* d'Alfred de Musset d'avoir signé un jour un de ses plus amusants badinages du nom de *Vidocq*.

« Sainte-Beuve, qui était familier avec ces spirituelles gamineries de l'*enfant de génie* qu'il avait produit le premier dans le cénacle romantique, a bel et bien maintenu cette signature de *Vidocq* au bas des vers copiés par lui, et que j'ai fait encadrer en regard de l'original.

« Quand je dis *original*, je m'entends et je m'explique. Rien ne prouve, en effet, comme je l'ai déjà dit, que ce document soit de la main même d'Alfred de Musset : il est peut-être de la main d'Alfred Tattet. L'écriture est presque illisible, et c'est sans doute pour cela que Sainte-Beuve avait pris la peine de transcrire ces vers. Mais il avait été trop lié avec l'auteur de *Rolla*, au bon temps et à l'âge d'or du romantisme, pour n'avoir pas un document authentique en sa possession.

« Ainsi donc, rien ne détruit cette signature de *Vidocq*, qui n'est qu'une plaisanterie de plus ajoutée à tant d'au-

tres par laquelle le grand et charmant poète donnait toute verve à la muse ironique et satirique qui se réveillait en lui aux heures de repos. C'étaient là ses délasséments, et Sainte-Beuve les savait par cœur. Il en récitait entre autres de bien drôles sur la *Revue des Deux Mondes*. Musset mettait souvent Pégase au vert, et il s'amusait. Quoi de plus naturel et de plus innocent au fond ?

« Il ne faudrait donc pas prendre ces vers trop au sérieux, et y voir, comme le rédacteur de la *Curiosité littéraire*, un manque d'égards pour une femme!!! C'est même là ce qui me fit prendre la plume, car j'y étais indirectement et suffisamment désigné ; mais ce n'est pas moi qui ai livré ces vers à la publicité. J'ai pu en laisser prendre copie chez moi en d'autres temps, mais l'idée ne me serait jamais venue de les publier. Je sais trop le respect que l'on doit à la propriété littéraire, sans compter d'autres raisons de convenances et de délicatesse que je n'ai jamais enfreintes. Ceci soit dit en passant à l'adresse de la calomnie, qui ne m'a pas toujours épargné.

« Mais quand le vin est tiré, il faut le boire. Je me réjouis, pour mon compte, de la nouvelle strophe ajoutée par l'auteur en faisant hommage de ses vers à l'éminent sociétaire de la Comédie-Française aujourd'hui en retraite. Alfred de Musset crachait parfois des perles en riant : il a donné là à M. Regnier une nouvelle édition, *augmentée*, de ses vers. Il a oublié cette fois l'ancienne signature de *Vidocq*. Nous y avons peu perdu, mais nous y avons

gagné quatre vers qu'il eût été dommage de perdre.

D'ailleurs, pas plus que l'original que possède M. Rognier, les deux copies, que j'ai fait encadrer et mettre sous verre, ne portent le titre. C'est à *la Curiosité littéraire* qu'il faut demander raison du titre donné par elle à cette pièce.

« Il me semble que nous n'avons plus rien à nous disputer les uns aux autres.

« Quand vous viendrez à Compiègne, je vous montrerai ce cadre et ce tableau d'une pièce de vers manuscrite et peut-être autographe d'Alfred de Musset, copiée par la main de Sainte-Beuve. »

LES LARMES DE M^{me} DE SÉVIGNÉ. — Notre collaborateur M. Thénard nous envoie la communication suivante :

En relisant à tête reposée, ces jours derniers, la vaste correspondance de M^{me} de Sévigné, il m'est arrivé de noter certains passages qui échappent dans une lecture rapide ; je ne veux pas parler des détails réalistes qui feraient rougir le *grand monde* de notre siècle ; je me suis occupé de souligner les endroits où la spirituelle marquise s'abandonne à la douleur, aux plaintes et aux larmes. Et, en vérité, M^{me} de Sévigné se surveillait attentivement ; son cœur pouvait souvent être la dupe de son esprit, mais elle n'a pas l'air de s'en douter. Au mois d'août 1671, elle est dans son château des Rochers ; elle rend visite à la duchesse de Chaulnes ; on tient les

états de Bretagne. « Hier, dit-elle, je reçus toute la Bretagne à ma Tour (à Vitré). Je fus encore à la Comédie : ce fut *Andromaque* qui me fit pleurer plus de six larmes. C'est assez pour une troupe de campagne. » Cela nous rappelle *les assez beaux yeux pour des yeux de province* ¹.

Cinq mois après, en janvier 1672, la châtelaine des Rochers est à Paris. Racine vient de faire représenter, le 5 janvier, *Bajazet* à l'hôtel de Bourgogne. M^{me} de Sévigné a déjà entendu parler de la nouvelle œuvre, qui *enlève la paille* : là voilà à la représentation :

« La comédie de Racine m'a paru belle ; *ma belle-fille* m'a paru la plus merveilleuse comédienne que j'aie jamais vue... , et moi qu'on croit assez bonne pour le théâtre, je ne suis pas digne d'allumer les chandelles quand elle paraît. Elle est laide de près, et je ne m'étonne pas que mon fils ait été suffoqué par sa présence ; mais quand elle dit des vers, elle est adorable... Je voudrais, ma bonne, que vous fussiez venue avec moi après dîner, vous ne vous seriez point ennuyée ; vous auriez peut-être pleuré une petite larme, puisque *j'en ai pleuré plus de vingt*... Vous auriez admiré *votre belle-sœur*. » Mais c'était une troupe de Paris.

1. Madame de Sévigné aurait dû manifester moins de dédain pour ces troupes de campagne. Treize ans auparavant, la troupe de Molière parcourait ainsi les provinces et avait même plusieurs fois récréé les états de Bretagne.

Or, cette belle-sœur, cette belle-fille, n'était autre que la fameuse tragédienne la Champmeslé, qui avait débuté, en 1670, par le rôle d'Hermione dans *Andromaque* ; et M^{me} de Grignan, qui connaissait par les lettres de sa mère la courte et drolatique intrigue de l'actrice avec le jeune Charles de Sévigné, devait sourire en entendant rappeler ces liens de parenté. Et pour en revenir *aux larmes* de la marquise, nous pensons que, si ce jour-là elle fit bonne mesure, *plus de vingt*, c'est qu'au jeu de la Champmeslé s'ajoutaient la tendresse et la faiblesse de la mère.

ADOLPHE CRÉMIEUX POÈTE. — Nous trouvons dans le journal *la Chanson illustrée*, sous la signature de Gérome (de *l'Univers illustré*), quelques extraits de poésies qu'il a trouvées dans un vieux cahier faisant partie des papiers d'Adolphe Crémieux, l'ancien membre du gouvernement de la Défense nationale. Ce sont, en général, des poésies galantes et badines, qui remontent au temps où Crémieux était encore sur les bancs du collège. Voici un premier extrait de ce cahier, ouvert à la date du 17 août 1813.

« J'avais dîné chez M^{me} de Montalivet ; elle m'avait prié d'attendre qu'elle eût fait sa toilette afin de nous revoir avant de se rendre avec M. de Montalivet à la soirée chez l'empereur.

« Elle parut en grande toilette qui frappa vivement.

Elle avait un grand chapeau qui couvrait le visage, et le sein à découvert.

« Je la regardai sans répondre à ses paroles, et, sur une dernière aimable invitation, je lui ai chanté ce couplet :

Mesdames, vous avez en vous
Ce qui nous charme et nous attire ;
C'est un coup d'œil aimable et doux,
C'est un tendre et joli sourire.
Quittez ces chapeaux odieux
Qui nous cachent un front céleste,
Mesdames, montrez un peu mieux
Votre petit nez, vos grands yeux...
Et ne montrez pas tant le reste.

Le cahier contient aussi plusieurs romances assez gracieuses, dont voici un échantillon :

ELLE ÉTAIT LÀ!

Romance dédiée à Mme Martin-Saurin.

Elle était là, l'amour l'avait guidée
Dans le bosquet asile du bonheur.
Elle était là, dans le calme isolée,
De doux pensers faisaient battre son cœur.

Elle était là, de sa bouche jolie
Tendre sourire augmentait la beauté.
Elle était là, touchante rêverie
Dans ses beaux yeux plaçait la volupté.

Elle était là, sous le paisible ombrage
Tendres oiseaux gazouillaient leur ardeur ;
Elle était là, tout lui rendait hommage,
Tout respirait l'amour et le bonheur.

Il y a encore bien d'autres petites pièces avec des titres comme ceux-ci : *Premier Amour, Espérance et bonheur, Plaisir d'aimer, Chagrin d'amour*, etc. On y trouve même les vers suivants, qui montrent que Crémieux fut républicain de bonne heure :

Victime de la tyrannie,
Sous le poignard d'un assassin
Cicéron termina sa vie ;
Mais ne plaignons point son destin,
Il ne vit point Rome asservie,
Il sut mourir républicain.

NÉCROLOGIE. — Les lettres ont fait trois pertes sensibles dans cette quinzaine. Le premier mort en date est le sénateur Joseph Garnier, beaucoup plus connu comme savant que comme homme d'État, et qui n'est entré en effet dans la politique que tout à fait vers la fin de sa vie, en 1876. Joseph Garnier a eu une grande notoriété, de 1845 à 1855, comme rédacteur en chef du *Journal des Économistes*. Il a fondé, en outre, beaucoup de sociétés et de réunions économiques, et a été pendant les vingt dernières années de son existence membre de toutes les commissions spéciales de statistique, de

bienfaisance ou d'économie politique. En 1873 il a remplacé le baron Dupin à l'Académie des sciences morales et politiques, et en 1876 il a été élu sénateur des Alpes-Maritimes. Il était né en 1813.

— Le vaudevilliste Pittaud de Forges vient de mourir à l'âge de 76 ans. De 1825 jusqu'à nos jours, il a fait représenter plus de cent pièces de tous genres, hors le genre grave cependant, car il a commis peu de drames. Il a donné aussi des livrets d'opéras-comiques dont quelques-uns, *la Butte des Moulins*, *le Bijou perdu*, etc., sont demeurés populaires. Ce spirituel écrivain était en même temps chef de l'important service des archives au ministère de la Guerre. C'est en cette qualité qu'il avait été nommé, en 1862, officier de la Légion d'honneur.

— M^{me} Claire de Chandeneux, qui s'était fait connaître depuis une dizaine d'années par des publications où elle a surtout dépeint, en termes autorisés, la vie militaire en province, vient de mourir à l'âge de 45 ans. Sa série des *Ménages militaires*, qui contient quatre romans différents, a eu surtout du succès et a établi la sérieuse réputation de son auteur. M^{me} de Chandeneux avait d'ailleurs d'excellentes raisons pour connaître les choses dont elle parlait. Née Emma Bérenger en 1836, elle avait épousé en premières noces le capitaine de Prébaron, et en secondes noces (en 1868) le commandant Bailly. Son premier ouvrage publié, *les Remèdes*

contre l'amour (1870), parut signé du pseudonyme qu'elle a toujours porté depuis.

— La fameuse Janthe (lady Digby), dont About a conté l'incroyable et cependant véridique histoire dans sa *Grèce contemporaine*, vient de mourir à Damas, âgée de 60 ans. Femme divorcée de lord Ellenborough, vice-roi des Indes, elle épousa devant un pope de la montagne un ancien bandit klephte, Agi-Pétros, qui venait d'être récemment promu général et ministre de la guerre à Athènes. Ce second mari lui ayant été infidèle, elle le quitta et s'enfuit en Syrie. A Damas, elle épousa en troisièmes noces le cheick arabe Midjouel. Cette union dura vingt-cinq ans, et fut très'heureuse, peut-être parce que les deux époux y mirent chacun du sien. En effet, au moment du mariage, Midjouel et Janthe avaient rédigé et signé le singulier traité que voici :

Art. 1^{er}. — Les filles qui naîtront du mariage seront protestantes ; les fils seront musulmans.

Art. 2. — Midjouel et Janthe habiteront Damas pendant six mois de l'année, et pendant ces six mois le harem de Midjouel restera au désert. Pendant les six autres mois, Midjouel rejoindra son harem au désert, et Janthe ne lui fera qu'une visite par mois.

Ce contrat fut toujours par tous deux fidèlement exécuté. On sait que le célèbre peintre Lawrence a fait le portrait de Janthe alors qu'elle était encore lady Ellen-

borough, et que ce portrait, l'un des meilleurs et des plus connus de son auteur, a été dernièrement adjugé aux enchères dans la vente des tableaux de Daniel Wilson.

THÉÂTRES. — Nous n'avons eu que deux nouveautés dans la quinzaine, et encore dans deux théâtres qui sont presque extra-muros. Au Château-d'Eau, qui varie son affiche au moins toutes les trois semaines, M. Alexis Bouvier nous a offert, sous le titre de *Mâlheur aux pauvres*, un grand drame en cinq actes tiré de l'un de ses romans. Il y a là beaucoup d'inexpérience, — M. Bouvier est, en effet, plus connu comme romancier que comme auteur dramatique, — et bien des scènes de son drame sont obscures et même incompréhensibles. Cependant la pièce est intéressante et vous emporte, en dépit de ses longueurs, vers un dénouement très bien amené. Enfin, bien que ce drame soit des plus sombres, il renferme une partie comique qui en diversifie heureusement les noirceurs. Péricaud, Gravier, M^{me} Tassilly, et surtout M^{lle} Marie Laure, interprètent avec beaucoup de talent et de conviction l'œuvre de M. Bouvier, qui fera à coup sûr ses vingt ou trente représentations, ce qui équivalait, pour le Château-d'Eau, à un succès véritable.

A Déjazet, signalons le grand succès de rire de *la Bamboche*, folie-vaudeville de MM. Vast Ricouard et de Trogoff; signalons surtout les principaux interprètes de la pièce : une duègne, M^{me} Grassot, et un acteur du nom

de Noblet, que M. Luguët, le directeur de Déjazet, ne gardera sans doute pas. Il est évident que ces deux amusants artistes lui seront un jour, — si ce n'est déjà fait, — enlevés par le Palais-Royal ou par les Variétés.

VARIA. — *Les Vendanges*. — Ne laissons pas finir les vendanges sans en garder un souvenir. M. Ch. Grandmougin vient de donner dans la *Nouvelle Revue* un vif et brillant poème ayant pour titre : *Les Vendanges en Franche-Comté*, duquel nous détachons les vers suivants :

LE VIN

O vieux sol franc-comtois, âpre et rude frontière,
O vignobles féconds, beaux comme nos labours,
A tous vos fiers enfants enseignez bien toujours
Le mépris des Teutons, mornes buveurs de bière!

O vin superbe, ô toi dont l'éclat purpurin
Conserve des grenats la pure transparence,
O vin, seule liqueur digne des fils de France,
Ah! n'appartiens jamais aux ventres d'outre-Rhin!

Reste à nous, toujours plein de ta chaleur première,
Toi par qui nos esprits prennent un libre vol;
Tu nous dis assez haut de bien garder ton sol
Et tes coteaux rocheux, tout vibrants de lumière!

Là-bas, plus d'un barbare aux pensers noirs et lourds,
En son pays de rien avec rage t'envie,
O vin de nos aïeux, grande source de vie,
Soleil de nos hivers, père de nos amours!

Mais tu nous resteras toujours, — quoi que l'on fasse,
Comme notre grand cœur orgueil de notre race,
Comme notre vieille gaité;
Et les essais joyeux de nos futurs poètes
Chanteront, en français, au milieu de nos fêtes,
Sur des rythmes nouveaux, ton immortalité !

. . *Comme l'a si bien dit Montesquieu.* — Nous empruntons à *l'Intermédiaire* la curieuse trouvaille suivante : « Si le Monde où l'on s'ennuie n'est pas à la hauteur des Femmes savantes, si c'est un gai vaudeville plutôt qu'une véritable comédie de mœurs, il n'en faut pas moins convenir que Pailleron a bien joliment saisi et mis en scène certains types et certains ridicules de nos sociétés d'hommes graves et de bas bleuâtres. Par exemple la manie de faire (et le plus souvent à faux) des citations « autorisées » (!) en invoquant les saints du jour et de la paroisse : M. Joubert, M. de Tocqueville, M. Royer-Collard ou autres.

Les *Souvenirs de Mme C. Jaubert* (Hetzl, 1881) fournissent un bien curieux échantillon de cette manie du « Comme dit un tel », rendu saillant et mémorable par la circonstance et le rôle des personnages qui sont en scène. C'est Lanfrey qui relate ce que voici, dans une lettre du 26 juillet 1870 (notez la date) :

« ... Je ne vous parlerai pas de tout ce qui vient de se passer : il y a trop à dire, à tous les points de vue, sur l'horreur et l'absurdité d'une pareille guerre!...

A propos de cette guerre, n'est-il pas piquant que le président Schneider ait commencé son discours à l'Empereur par une phrase textuellement copiée dans un de mes volumes, à savoir : — *Que l'auteur d'une guerre n'est pas celui qui la déclare, — mais celui qui l'a rendue nécessaire.* » — Et que l'Empereur ait répondu cette même phrase en ajoutant : *comme l'a si bien dit Montesquieu.* Ils sont vraiment plaisants, ces deux bouffes ! Et moi, qui m'aurait dit que je travaillais pour leur fournir des maximes ? »

Oui certes, ce colloque de ces deux « bouffes » officiels était drolatique, mais il était sinistre aussi en pareille conjoncture, et, comédie pour comédie, j'aime mieux celle de Pailleron, — « comme l'a si bien dit Schopenhauer ! »

Talleyrand à table. — Amédée Pichot a publié, en 1870, un volume anecdotique sur le prince de Talleyrand qui contient des choses parfois bien curieuses. Sont-elles toutes authentiques ? Le passage suivant du livre est fort piquant ; mais, s'il est vrai, il ne donne qu'une médiocre idée du bon goût de Talleyrand, qui a pourtant toujours passé pour un homme d'esprit :

« Le prince de Talleyrand avait une échelle de proportion pour offrir aux convives qu'il recevait à sa table leur part de tel ou tel plat. C'était une échelle descendant depuis le titre de duc jusqu'à la simple dénomina-

tion de Monsieur. Il découpait lui-même et s'adressait à ses convives dans l'ordre suivant :

« Monsieur le duc, Votre Grâce me ferait-elle l'honneur d'accepter de ce bœuf ?

— Mon prince (titre romain inférieur à celui de duc), aurai-je l'honneur de vous envoyer du bœuf ?

— Monsieur le marquis, accordez-moi l'honneur de vous offrir du bœuf.

— Monsieur le comte, aurai-je le plaisir de vous envoyer du bœuf ?

— Monsieur le baron, voulez-vous du bœuf ? »

Lorsqu'il arrivait au simple Monsieur, le diplomate frappait sur son assiette avec la main, fixant ses yeux sur ceux du dernier convive, jusqu'à ce que celui-ci découvrit que c'était à lui qu'il s'adressait, et alors l'illustre homme d'Etat disait ce simple mot sur le ton interrogatif : « Bœuf ? »

Les Noms vrais de quelques comédiens. — Voici, en regard des pseudonymes sous lesquels sont connus les comédiens dont les noms suivent, leurs noms véritables, conformément à leur état civil :

Angelo (<i>Ambigu</i>).	Barthélemy (Émile).
Baron (<i>Variétés</i>).	Bouchène (Louis).
Barnolt (<i>Op.-Comique</i>).	Fleuret (Paul).
Bac (<i>Variétés</i>).	Louvet (Emile).

Calvin (<i>Palais-Royal</i>).	Le Brasseur (Alexandre).
Chelles (<i>Odéon</i> .)	Lechien (Paul).
Colombey (<i>Vaudeville</i>).	Tardiveau (Charles).
Cooper (<i>Renaissance</i>).	Vanderjeught (Henri).
Daubray (<i>Palais-Royal</i>).	Thibault (Michel).
Debruyère (<i>Gaîté</i>).	Delepoulle (Louis).
Dumaine (<i>Gaîté</i>).	Person (Louis).
Georges (<i>Vaudeville</i>)	Stamann (Georges).
Hyacinthe (<i>Palais-Royal</i>).	Duflost (Louis).
Ismaël (<i>Renaissance</i>).	James (Mathieu).
Jenneval (<i>Cluny</i>).	Lemoine (Édouard).
Paul Legrand (<i>Athénée</i>).	Degrand (Charles).
Léonce (<i>Variétés</i>).	Nicole (Édouard).
Lhéritier (<i>Palais-Royal</i>).	Thomas (Romain).
Montal (<i>P.-St-Martin</i>).	Bonlarron (Charles).
Milher (<i>Palais-Royal</i>).	Hermil (Édouard).
Montrouge (<i>Athénée</i>).	Hesnard (Louis).
Montbars (<i>P.-Royal</i>).	Kalitowitsch (Jules).
P. Menier (<i>Ambigu</i>).	Lecomte (Jean).
Montlouis (<i>Ambigu</i>).	Lordereau (Alexandre).
Nertann (<i>Gymnase</i>).	Kroff (Henri).
Numa (<i>Palais-Royal</i>).	Sauvage (Charles).
Porel (<i>Odéon</i>).	Parfourru (Désiré).
Richard (<i>Français</i>).	Mazure (Éloi).
Rosambeau (<i>Ambigu</i>).	Minet.
Talien (<i>Cluny</i>).	Laurent (Émile).
Valnay (<i>Odéon</i>).	Desroches (Jacques).

Vannoy (*P.-St-Martin*). Henry (Alexandre).
Villeray (*Com.-Paris.*). Réville.

Vermersch poète. — Il y avait un véritable poète, — nous l'avons déjà dit et prouvé ici, — dans cet écrivain dévoyé qui rédigea pendant la Commune cet horrible *Père Duchesne*, lequel avait si peu d'affinités avec les choses du rêve et de la poésie. Voici encore deux morceaux peu connus, écrits à Londres par Vermersch, que nous citons ici à l'appui de cette assertion, et qui méritent d'être conservés comme des modèles de grâce et d'inspiration :

A M^{lle} Céline Montaland.

Montaland rit dans ses dentelles,
Comme les minois andalous
Sous le velours noir de leurs lous!
Ajoutez qu'elle a des dents telles
Que les écrins en sont jaloux !

Critiques hargneux, direz-vous,
Devant ses grâces, que vers elle
Le succès, qui fait fi de vous,
Monta lent !

Avec la chanson des frous-frous
De sa robe, comme un bruit d'ailes,
Son timbre harmonieux et doux
Ne dit-il pas : « Admirez tous
Mon talent ! »

Le Refuge.

Du vent, des feuilles et de l'eau!...
C'est là tout; et c'est peu de chose!
Dans la bruyère et le bouleau,
On voit, l'été, sous le ciel rose,
Une source, un bois, un coteau :
C'est là tout, et c'est peu de chose!
Mais l'air est plein d'un chant d'oiseau,
La paix y dort, l'oubli s'y pose :
Du vent, des feuilles et de l'eau!
La source pleure, le bois chante ;
Le coteau se tient là debout,
Comme en une extase touchante ;
C'est peu de chose, et c'est là tout!
Et la nature recueillie
M'a fait, tout bas, dire souvent :
« Que n'ai-je, pour cacher ma vie
Au plus profond du bois mouvant,
Pour que j'oublie et qu'on m'oublie,
De l'eau, des feuilles et du vent! »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

« Voyons, monsieur Bernard, entre nous, votre neveu Raoul, qu'est-ce qu'il faut en penser? »

L'oncle Bernard, sans la moindre aigreur :

« Mon neveu? oh! c'est bien simple! Quand on en a dit du mal pendant deux bonnes heures, on n'a qu'une chose à faire... c'est de continuer! » (*Figaro.*)



Un affreux chenapan passe en police correctionnelle. C'est sa dixième condamnation, et il n'a que vingt-trois ans.

« Comment, à votre âge, en êtes-vous arrivé à ce degré de dépravation? Les mauvaises fréquentations, sans doute? fait le président d'un ton insinuant.

— De quoi, les mauvaises fréquentations?... Je passe ma vie avec les magistrats! » (*Événement.*)

Choix d'un gendre.

On a proposé dans la famille Bézuchet — Commission et Exportation — un jeune homme dont on dit le plus grand bien.

La personne qui le patronne ne tarit pas en éloges :

« ... Et surtout un honnête garçon! Incapable de tromper personne! »

Le père de famille reste le visage impassible.

Un bêcheur intervient :

« Honnête, oui. Mais, quand il veut, il est rudement ficelle aussi! »

Le père sourit et demande avec intérêt :

« Vous disiez donc que ce jeune homme est très bien? » (*Presse.*)

Un très vieux général vient d'épouser une jeune fille

de dix-neuf ans. Tout heureux, il demande à son ami intime, un médecin :

« Crois-tu que je peux espérer d'avoir des enfants ?

— Espérer, répond le médecin, oh ! non ! Craindre, c'est une autre affaire. » (*Figaro.*)



Querelle de ménage.

Madame, arrivée au paroxysme de la colère, s'écrie en toisant son mari avec un indicible mépris :

« Vous dites que vous m'aimez !... Vous ! vous ! Un homme que je trompe depuis trois ans, et qui ne s'en est seulement pas aperçu !!! » (*Charivari.*)



On reprochait à un père de marier son fils trop jeune.

« Attendez, lui disait-on, qu'il soit un peu plus raisonnable.

— Pas si bête, il ne voudrait plus. » (*Radical.*)



Entre boulevardiers :

« Ah ! mon gaillard !... que faisais-tu, lundi soir, au restaurant en cabinet particulier ? En dépit de tes cheveux blancs, tu as du feu !

— J'ai du feu !... c'est bien possible, mais c'est le combustible qui me manque !... » (*Gaulois.*)



VARIÉTÉS

CONTE ARABE INÉDIT

PAR LE MARÉCHAL BOSQUET

Nous empruntons au *Journal d'hygiène* la traduction libre d'un conte arabe dû à la plume du maréchal Bosquet, et écrit par lui en langue indigène pour *le Journal arabe* fondé à Alger, en 1847, sous le patronage de l'autorité militaire. Les événements actuels d'Algérie donnent un certain intérêt à la présente reproduction de ce conte qui est traduit en français pour la première fois.

Arabes de l'ancien Pachalik d'Alger, ces lignes s'adressent à vous, nous désirons que vous en compreniez la portée.

A l'époque où la poudre était la seule façon de s'entendre, vous de votre côté, nous du nôtre, nous ne cherchions que les moyens de vaincre. Le Seigneur a décidé : nous avons vaincu, vous avez succombé ; la guerre est donc finie. — Après la poudre, voici le temps de la paix ; il n'est plus question de résistance ni de lutte ; vous et nous devons songer à l'avenir, pour y trouver des compensations aux maux de la guerre. — C'est à ce propos que l'entretien présent vous est adressé ; c'est dans le but de fixer votre réflexion sur

quelques préjugés d'ignorance, qui chez vous arrêtent le progrès du bien-être, premier bienfait de la paix.

Quand on vous a fait remarquer qu'il serait plus commode pour vous, vos femmes et vos enfants, d'habiter des maisons que des tentes; quand on vous a parlé de la malpropreté de ces tentes et des soins continuels qu'elles exigent, surtout pendant l'hiver; quand devant vous il est question des autres commodités de la vie, relativement à la nourriture et aux vêtements; quand on vous propose de planter des arbres, de cultiver des jardins, etc..., vous répondez avec dédain : — Nous faisons comme nos pères, sans désirer mieux. — Ainsi vous croyez suivre les coutumes des ancêtres, mais vous vous en éloignez complètement, car ces anciens du pays ont accompli de grandes choses : ils ont construit des maisons commodes, planté des arbres utiles, pratiqué des irrigations; ils possédaient des palais; ils avaient un bien-être, une renommée de science dont vous ne vous doutez point. Dans vos rêves d'avenir que faites-vous de tout cela? Rien. Vous ne suivez donc nullement, comme vous le prétendez, les usages de vos aïeux, puisque vous vivez dans l'ignorance et que vous y persistez.

A ce sujet, écoutez cette histoire dont vous comprendrez l'application; elle date du grand sultan Haroun-al-Raschid.

Un jour, ce prince, en chassant, se perd au milieu

des bois ; chemin faisant, cherchant à trouver la trace de ses compagnons, il aperçoit une chaumière de triste apparence qu'occupe avec sa famille un homme de mauvaise mine, vêtu d'un haïc grossier. L'Arabe ne voulait point ouvrir. A la fin néanmoins il s'y décide, et le prince lui parle de la manière suivante :

« Pourquoi donc habites-tu ce misérable réduit et ne cherches-tu point à le renouveler ?

— Mes parents, répond-il, ont laissé la chaumière telle que tu la vois, elle suffit à mes besoins. »

Alors Haroun lui demanda à boire.

« La rivière coule près d'ici, réplique le propriétaire ; tu n'as qu'à descendre, tu te désaltéreras à ton aise.

— Comment donc n'as-tu pas songé, dit le prince, à faire avec la peau d'un bouc une outre que tu remplirais en un seul trajet vers le courant d'eau, et qui, suspendue ensuite dans ta cabane, t'éviterait des pas inutiles ?

— Nos aïeux agissaient comme j'agis, répond le bon-homme.

— Tu as des moutons, par conséquent de la laine, reprend Haroun ; pourquoi ta femme ne file-t-elle point cette laine pour en fabriquer des vêtements à ton usage et au sien ?

— Ma mère n'en faisait jamais ; chacun d'ailleurs, en ce pays, agit de même. »

Haroun, suffisamment informé, rentre au palais, puis le soir, nuit tombante, il retourne dans la forêt avec des

cavaliers fidèles, ordonne d'entourer la cabane, de lier l'homme et la femme en question, de leur bander les yeux et de les transporter dans une jolie maison de plaisance entourée de jardins magnifiques, meublée somptueusement, où ils trouvèrent des vêtements, de l'eau limpide reçue dans un large bassin ; près du bassin, des linges, un savon odorant, des sièges commodes ; à l'entour, des serviteurs empressés, puis une table couverte des mets les plus exquis.

Après l'émotion et la surprise du premier moment, quand les yeux des voyageurs eurent été délivrés de leur bandeau, ils ne purent, malgré leur profonde ignorance, résister à l'appât, à la jouissance de tant d'objets merveilleux. Ils se baignèrent, se vêtirent proprement et firent honneur au bon repas, sans toucher au mauvais brouet placé près d'eux et entièrement semblable à celui qu'ils mangeaient d'habitude. Tous deux s'étant ensuite accoudés sur des coussins, bénirent Dieu de ses grâces et s'endormirent.

Mais, pendant leur sommeil, Haroun-al-Raschid les fit transporter dans la forêt par les mêmes moyens dont il s'était servi pour les en arracher. Quelle ne fut pas leur triste surprise lorsqu'au réveil ils se trouvèrent vêtus, logés comme autrefois ! Ils avaient goûté les bonnes choses, les sensualités qu'ils ignoraient naguère ; ils ne tardèrent pas à regagner la ville pour y chercher l'immense et somptueuse habitation dont le souvenir les pé-

nétrait d'aise et excitait leur convoitise. Dès qu'ils l'eurent reconnue, ils trouvèrent moyen d'arriver jusqu'au sultan, qui les accueillit avec indulgence.

« Vous me surprenez, leur dit-il : comment se peut-il que vous ayez trouvé délicieux les mets servis par mon ordre, commodes les vêtements dont on vous a couverts ; élégante, riche, somptueuse, la maison où vous avez reposé ; puisque vos aïeux n'avaient rien de tout cela, et que vous n'imaginiez point qu'on pût vivre autrement qu'eux ? »

Les humbles solliciteurs, confus et repentants, avouèrent que l'ignorance seule inspirait le dédain qu'ils manifestaient pour toute amélioration. Alors le sultan, leur pardonnant, les prit en pitié et voulut bien les admettre au nombre de ses serviteurs.

L'homme et la femme en question, ce sont les Arabes ; Haroun-al-Raschid, c'est le sultan ou l'émir des Français !...

Le rédacteur du *Journal d'hygiène* ajoute à ce récit les lignes complémentaires suivantes :

Cet apologue à l'adresse des indigènes de chaque régence algérienne, tunisienne, tripolitaine, déposé comme dernière parole de concorde et d'estime, comme salut d'intelligence pratique sur un vaste territoire que Bosquet devra bientôt quitter, résume l'ensemble honnête de ses rêves et de ses souhaits. Nul homme

n'étudia davantage, n'apprécia mieux et n'aima plus cordialement que lui les populations méditerranéennes d'Afrique, dont il parlait la langue aussi bien que la sienne propre, et dont il s'était fait estimer, chérir, parce qu'il ne cessa d'être vis-à-vis d'eux fort, juste, redoutable et vaillant.

Les derniers événements accomplis donnent aux conseils du *sultan-feu* un caractère d'opportunité, tant sous le rapport du régime administratif que sous celui d'une inféodation possible des races ennemies, méfiantes, rebelles et vindicatives, aux races pacificatrices des vainqueurs, si l'on sait agir. C'est donc une question d'hygiène morale.

GEORGES D'HEYLI.

Le Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 20 — 31 OCTOBRE 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Deux Mariages. — André Gill. — Les Lettres de Benjamin Constant à M^{me} Récamier. — Napoléon Bertrand. — La Mort de Gérard de Nerval. — Théâtres. Gymnase : *les Premières Armes de Richelieu*; Folies-Dramatiques : *les Deux Roses*; Comédie-Parisienne : *le Testament de Mac-Farlane*; Ambigu : *Nana*; Comédie-Française : Débuts de Philippe Garnier, lauréat du Conservatoire.

Varia. — Lumière et Poésie. — Contenance des théâtres de Paris. Variétés : la Clef de *Monsieur le Ministre*.

LA QUINZAINE. — *Deux Mariages*. — Nous avons eu, dans la quinzaine qui vient de s'écouler, deux mariages de haut parage, mais dans deux mondes bien différents, surtout par la situation des deux fiancées, toutes deux très en vue, très admirées, très adulées, l'une pour sa grâce et la bonté exquise de son cœur, M^{lle} Alice Grévy, fille du président de la République; l'autre pour son

talent, sa beauté, sa renommée « ondoyante et diverse », et pour beaucoup d'autres causes encore, M^{lle} Schneider, l'ancienne grande-duchesse, qui vient, elle aussi, de convoler en premières noces.

Si nous rapprochons les noms de ces deux fiancées si dissemblables, nous le répétons, à tant de points de vue, c'est pour mieux faire ressortir aussi la différence qui a existé dans la célébration des deux unions. L'une, celle de M^{lle} Grévy, a été annoncée et publiée plusieurs semaines à l'avance, elle s'est produite au grand jour, en plein Paris, dans le palais de l'Élysée, où le fiancé, M. Daniel Wilson, sous-secrétaire d'État des finances, se présentait ayant pour témoins deux ministres, et était entouré des plus grands personnages de l'État. L'union a été célébrée dans la chapelle du palais, devant deux cents personnes, puis les époux ont reçu les félicitations de tout le Paris officiel. Les pauvres eux-mêmes ont été avisés de la grande nouvelle, car le Président a voulu les associer au bonheur de sa fille en leur faisant distribuer une somme de vingt mille francs le jour même du mariage.

Quant à l'ex-grande-duchesse, jadis étoile si brillante de l'opérette, dont elle a été la plus vive et la plus étincelante incarnation, tout Paris a été étonné de se réveiller un beau matin en apprenant à la fois qu'elle allait se marier — et qu'elle était mariée. En effet, jamais union de roman ne fut entourée d'un mystère

plus impénétrable. M^{lle} Schneider, qui possédait à l'entrée du bois de Boulogne un hôtel magnifique, l'a vendu ; elle a quitté Paris pour que son mariage ne fût pas affiché à Paris ; elle s'en est allée demeurer à Vanves, hors fortifications, dans une petite maison solitaire, où elle est restée inconnue. C'est donc à Vanves, son dernier domicile, que les publications du mariage ont été faites et que le mariage a été célébré avec de telles précautions d'oubli et de silence que le bruit n'en a transpiré nulle part.

Aujourd'hui, cette belle et séduisante Schneider, qui a fait courir tout Paris pendant tant d'années à *la Belle Hélène*, à *Orphée aux Enfers*, à *la Périchole*, à *la Grande-Duchesse* et à tant d'œuvres charmantes qui lui ont dû le meilleur de leur célébrité et de leur vogue, la voilà donc à jamais perdue pour l'art aimable qui l'avait illustrée ! La Schneider est morte ; il ne reste plus que la comtesse de Bionne, grande dame italienne, qui vient de partir en effet, avec son mari, pour la patrie de Dante et de la Ristori, laquelle va désormais devenir aussi la sienne.

C'est une nouvelle existence qui commence pour la célèbre comédienne. La voilà non pas grande-duchesse, mais bien comtesse pour de vrai, « contrôlée à la monnaie », comme disait Rachel dans une lettre que nous publions récemment. Elle va régner là-bas sur des vassaux, elle fera autour d'elle dans son domaine la pluie

et le beau temps, autant de bien qu'elle pourra, et elle cherchera peut-être à oublier et à faire oublier le souvenir de ce passé si plein d'heures brillantes que, pour nous, nous n'oublierons jamais, souhaitant d'ailleurs à l'ancienne artiste admirée tous les bonheurs compatibles avec sa position nouvelle, et regrettant seulement, dans le désir que nous aurions eu de la revoir une dernière fois, qu'elle n'ait daigné faire part de son mariage à personne!...

ANDRÉ GILL. — Ce caricaturiste si original, si fin, d'un esprit si caustique et si vif, qui depuis vingt ans nous a tant amusés, surtout par les charges d'hommes littéraires ou politiques qu'il a publiées dans divers journaux, vient d'être atteint d'une maladie mentale. Le pauvre garçon a dû être conduit dans une maison de santé, et on doute de sa guérison.

Gill s'appelle de son vrai nom Gosset de Guines. Il était à la fois peintre et poète. Au moment où le mal terrible l'a pris, il voyageait en Belgique. Il avait été visiter le champ de bataille de Waterloo, et la vue de ces plaines, où la fortune, et non l'honneur de la France, a si cruellement sombré, lui avait inspiré un sonnet que nous reproduisons comme curiosité littéraire, car ce sont bien, ainsi que la pièce intitulée *Mon Testament*, dont nous le faisons suivre, les derniers vers que Gill aura composés :

WATERLOO.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'une très morne plaine,
Où le rare passant, d'histoire halluciné,
Trouvant la terre grasse et gluante, étonné,
S' imagine enfoncer dans de la chair humaine ;

Des corbeaux, des champs ras ; un guide suranné
Qui vous parle de Thiers et de Hugo, qui traîne
Un bâton, de cent sous pour l'Anglais, mais donné
Pour dix à nous, Français, qui n'eûmes pas de veine ;

Un lion bête ; au loin une ferme où picore
Une poule ; du vent, des pas ; peut-être encore
Le musée où l'on voit, sous un casque fendu,

Rire les dents d'un mort broyé dans la tourmente.
Par trois fois j'ai crié, d'une voix éclatante :
Napoléon !!! L'écho ne m'a pas répondu.

MON TESTAMENT.

Si l'on pouvait choisir son lieu de sépulture,
Je voudrais que le mien fût en pleine nature,
Et fait d'un sol fertile au bord du grand chemin
Où vont, furtifs, pâlis, nus et tendant la main,
Les grelottants glacés de la misère humaine,
Orphelins, vagabonds, mendiants, va-nu-pieds,
Les vendeuses d'amour aux sens estropiés,
Et tous ceux qui s'en vont, rampant sous le soleil
Ou la neige, transis, sans repos, sans sommeil,
Au-devant de la mort horrible et maternelle.
Et je voudrais aussi, dans ma couche éternelle,

Qu'un arbre issu de moi, de mon cœur, de ma chair,
Montât, robuste et fort, jusqu'au fond du ciel clair,
Inondé de rayons, fourmillant de fleurs rouges,
Plein de fruits et d'oiseaux, pour que, du fond des bouges
Où pleurent les damnés d'ici-bas, l'on pût voir,
En troupeaux affamés, comme un long serpent noir,
A mon arbre venir les gueux de toute espèce,
Et dénouer autour de mes branches leur tresse,
Et manger, boire et rire, et chanter leurs chansons,
Et le soir, au couchant, sur l'or des horizons,
En groupes amoureux organiser la danse,
Et sentir dans leur âme obscure l'espérance
Renaître, et courtiser des gueuses tout le jour,
Les lèvres empourprées de rouges fleurs d'amour.

ANDRÉ GILL.

LES LETTRES DE BENJAMIN CONSTANT A M^{me} RÉCAMIER.
— Il nous semble que la famille de M^{me} Récamier vient de rendre un assez mauvais service à la mémoire de cette grande adulée d'autrefois, et plus encore à la mémoire de l'un de ses plus célèbres adulateurs, Benjamin Constant. En effet, M^{me} Charles Le Normant, la propre nièce de M^{me} Récamier, a publié ces jours derniers, chez Michel Lévy, les lettres adressées jadis à sa tante par l'auteur d'*Adolphe*. En 1849 M^{me} Louise Colet avait déjà tenté la publication de ces mêmes lettres dans la *Presse*, d'après une copie que lui avait permis d'en prendre M^{me} Récamier. Mais, comme cette dernière venait de mourir, la famille intervint et fit un bruit du diable

pour arrêter la publication. Il y eut procès, et les tribunaux donnèrent raison à la famille : la publication dut être interrompue.

Cette correspondance méritait-elle vraiment tout ce bruit? et quel intérêt, d'ailleurs, la famille pouvait-elle avoir à l'empêcher alors, puisqu'elle prend elle-même l'initiative de sa publication aujourd'hui? Il nous semble, au contraire, que le mieux eût été de laisser dans l'oubli toutes ces lettres surannées et monotones, qui n'offrent même pas l'attrait de quelques détails de curiosité historique ou anecdotique. Tout cela est pâle et usé. On ne voit pas très bien à distance Benjamin Constant débitant à la déesse du jour des phrases du genre des suivantes qui sont aujourd'hui absolument moisies!...

« Toute ma vie, toute ma raison, toutes mes facultés, sont entre vos mains. Vous êtes le ciel, vous êtes Dieu pour moi. Quand le ciel se ferme, quand Dieu me repousse, je me sens saisi par l'enfer. Tout ce qui est bon, tout ce qui est doux en moi, renaît ou meurt par vous. Prenez-moi en pitié et sauvez-moi. Un quart d'heure de tête-à-tête, un mot doux, une assurance de bienveillance... que je vous voie seule, ne me déchirez pas le cœur parce que je vous aime! O mon Dieu, je n'en puis plus... mes chagrins, mon bourreau, c'est vous!...»

Ces passages sont extraits de diverses lettres de cette longue correspondance qui ne peut, nous le répétons, que diminuer celui qui l'a écrite, et même celle à qui on

l'a adressée. Quels amours à la vanille et à l'eau sucrée que ceux qu'inspirait l'immaculée M^{me} Récamier ! Il est vrai qu'avec elle tout se bornait forcément à un éternel platonisme, et que pas un seul de ses nombreux admirateurs n'a pu se vanter de lui avoir jamais baisé même le bout du doigt.

Et cependant on nous assure que les héritiers de Benjamin Constant vont se pourvoir à leur tour contre la publication faite par M^{me} Le Normant. Si le fait est vrai, c'est vraiment un service que ces héritiers-là rendront à la mémoire du célèbre écrivain, que nous n'aurions jamais, avant la publication des lettres qui viennent de voir le jour sous son nom, soupçonné de tant de fadeur et même de tant de naïveté !...

NAPOLÉON BERTRAND. — On va vendre, nous dit-on, les curiosités historiques provenant de la succession de ce fils aîné du grand maréchal Bertrand, lequel fils est mort le 27 juillet dernier. Il paraît qu'au moment où la famille de Napoléon Bertrand s'apprêtait à entrer en possession des reliques impériales qu'il tenait de son père, il s'est présenté tout à coup une héritière inattendue ayant en main un testament en bonne et due forme auquel personne n'avait pu penser, et que le testateur avait certainement lui-même oublié. Il datait, en effet, de 1848, époque à laquelle le comte Napoléon Bertrand n'avait pas quarante ans et menait la vie à grandes

guides, ce qui, dans la circonstance présente, explique beaucoup de choses sur lesquelles nous ne voulons pas autrement insister.

La seule chose, en effet, qui doit intéresser le public dans la vente possible d'objets ayant appartenu à l'Empereur, c'est le degré de curiosité qu'ils peuvent avoir. Or il paraît que le fils du général possédait un grand nombre de livres venant de Sainte-Hélène même, et sur lesquels existent des annotations de la main de son père, et surtout de celle de l'Empereur. Il avait en outre beaucoup d'autographes provenant de la même source, et des manuscrits des plus intéressants au point de vue de l'histoire. Si tout cela est livré aux enchères dans la petite ville de l'Indre où Napoléon Bertrand avait sa résidence et où il est mort, il est à craindre que ces curiosités si précieuses ne soient dispersées et perdues au fond de la bibliothèque ou des cartons de quelque amateur de la province. Nous appelons donc l'attention de qui de droit sur ce point. C'est en effet, nous semble-t-il, le dépôt de la Guerre qui devrait faire l'acquisition de tous ces papiers, après enquête.

Ajoutez à cela que le fils du général Bertrand possédait en outre, comme chef de la famille, la plupart des objets que l'Empereur avait donnés à son père pendant son séjour auprès de lui. Ces objets ont certainement une valeur historique, et il nous semble également indispensable qu'elle soit constatée.

Et à propos de ce dernier des Bertrand, — car le nom du général qui s'est illustré à Sainte-Hélène vient de s'éteindre avec son fils, — rappelons que ce fidèle compagnon de Napoléon a eu cinq enfants dont voici l'état civil sommaire :

1° Napoléon-Charles-Joseph-Henri, né le 13 juin 1809, à Paris, chevalier de la Légion d'honneur, ancien capitaine de cavalerie, mort le 27 juillet 1881. C'était l'officier le plus brave, le plus courageux du monde ; mais c'était aussi un brûle-tout qui adorait les aventures, les duels, les femmes et tout ce qui s'ensuit. Ses nombreuses frasques ont nui à son avancement, si bien que, tandis que son frère cadet devenait général, il est, lui, toujours demeuré simple capitaine.

2° Hortense, née en 1810, aujourd'hui veuve de M. Amédée Thayer, ancien sénateur de l'empire, mort à 68 ans, le 6 juillet 1868. Comme son frère aîné, elle alla à Sainte-Hélène. L'Empereur aimait beaucoup à la voir jouer autour de lui, et se mêlait même souvent à ses jeux.

3° Henri-Alexandre-Arthur, né en 1811, mort à Paris, le 22 janvier 1878, étant général de brigade et grand officier de la Légion d'honneur.

4° Arthur, né à Sainte-Hélène en 1817. Il y est retourné en 1840, lors du voyage du prince de Joinville

allant chercher les cendres de l'Empereur. Pendant ce voyage il avait adressé à Déjazet, des lettres qui ont été publiées par lui sous le titre de *Lettres sur Sainte-Hélène*. Il fut, en effet, aimé de Déjazet, puis de Rachel. Sa correspondance avec cette dernière, dont beaucoup de lettres ont paru dans des ventes, et ont même été adjugées à des prix énormes, a été en partie brûlée, ainsi que celle de Déjazet, et cela par des scrupules de famille qu'on ne peut que respecter. Arthur Bertrand est mort le 6 mars 1871.

5° Alphonse-Charles-Henri-François, né en 1824. C'est naturellement le seul qui n'ait pas été à Sainte-Hélène. Il est mort chef d'escadron, le 3 mars 1866.

Une chose assez curieuse à noter, c'est que les quatre fils du général Bertrand sont décédés dans l'ordre inverse de leur âge, le plus jeune étant mort le premier, en 1866, et ainsi de suite jusqu'à l'aîné, Napoléon, qui vient de mourir aujourd'hui.

Il existe sur les deux fils du général Bertrand qui ont fait le plus de bruit dans le monde, c'est-à-dire Arthur et Napoléon, une foule d'histoires qui tournent souvent à la légende. Sous le règne de Louis-Philippe, ils ont tenu une grande place dans la société brillante de Paris, et leur nom a été parfois mêlé à des aventures qui touchaient au scandale. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'un représentant direct du grand maréchal Bertrand, c'est

sa fille, Mme Thayer, qui n'a jamais eu d'enfants, pas plus d'ailleurs que son frère le général, le seul qui se fût marié. C'est donc, nous le disions bien tout à l'heure, un nom définitivement disparu et éteint.

LA MORT DE GÉRARD DE NERVAL. — Voici de nouveaux renseignements sur cette question toujours pendante de savoir si Gérard s'est tué ou s'il a été tué. Nous les extrayons d'une lettre adressée récemment par un ami de Gérard à Jules Claretie, qui l'a publiée dans *le Temps* :

« ... Quand Georges Bell m'apprit comment on avait trouvé Gérard pendu, rue de la Vieille-Lanterne, à la grille d'un égout, comme quoi il y avait à dix centimètres de ses pieds une pierre qu'il avait dû repousser pour choir, qu'il avait les genoux ployés et contractés par un grand effort intentionnel, afin de ne pas toucher terre, qu'il avait été accroché ou décroché nu-tête, sans manteau — tous ces horribles détails que chacun sait :

« Ah ! m'écriai-je, ils l'ont assassiné ! »

Et je courus rue de la Vieille-Lanterne, en compagnie d'un camarade ; ils étaient tous là, les amis du bon Gérard, et tous pleuraient.

Le corps avait été porté, chaud encore, à la Morgue pour les constatations légales. La pierre était près ; nous mesurâmes, avec Roger de Beauvoir, les impossibilités d'une mort volontaire dans les circonstances pré-

sentes. Quoi ! personne ne l'avait entendu aller, venir, se préparer à sa dernière besogne ? Il y avait, au-dessous de l'escalier de pierre qui descendait à la rue, puis à l'égout voisin, une boutique de charbonnier. Nous interrogeâmes l'honnête Auvergnat et son épouse, fort occupés dans cette bagarre à faire rentrer au logis un corbeau qui servait de jouet à ses enfants. Ils n'avaient rien vu, rien entendu.

En face, aucun des locataires de la maison borgne d'où le corps, mort ou vivant, avait dû être porté sous la bouche d'égout et accroché comme on accroche un chapeau à une patère, sans plus de cérémonie ni de contestation, personne ne s'était douté de rien. Au vis-à-vis de la porte, à deux mètres de distance, ces dormeurs si vite éveillés, ces *pantes* toujours inquiets, ces filles toujours au guet pour leurs amants, personne n'avait rien vu.

La police dormait donc aussi ! — Aussi les gagnet-petit de l'heure matinale, les concierges, les ouvrières pressées par l'heure, les travailleurs nocturnes, les visiteurs inattendus, ces témoins que la Providence tient toujours en réserve dans les cas ordinaires, pour les moindres délits, pour de simples contraventions.

Et sans plus s'informer, sans plus se gêner, comme s'il se fût agi d'un mort vulgaire, d'un simple suicidé de rencontre, on avait porté le poète à la Morgue.

Roger de Beauvoir et moi, hochant de la tête, nous

sommes demeurés les derniers à croire à une mort volontaire.

... Les doutes de Roger et les miens propres reçurent quelque temps après une confirmation singulière de la bouche d'un de ses amis. Il se nommait Louis Legrand et demeurait passage Véro-Dodat, où il exerçait la profession de commissionnaire pour l'exportation. Il avait des frères au Japon, qu'il est allé rejoindre, et, s'il vit encore, il est négociant à Sanghaï.

Voici ce qu'il me raconta :

A l'époque de sa mort, Gérard de Nerval travaillait pour *l'Illustration* à un *Paris la nuit* que lui avait commandé M. Paulin. C'était un sujet d'études qu'il avait pris à cœur, parce qu'il le connaissait merveilleusement et qu'il se sentait porté à le bien faire ; ce travail, nous le lui connaissions tous. On en parlait souvent au Divan Le Peletier, et chacun de nous lui donnait quelques renseignements particuliers, quelque note inédite et curieuse. Gérard était devenu rare, comme on dit entre camarades. Il se consacrait tout entier à son travail, rôdant la nuit au milieu des Halles, fréquentant Paul Niquet et ses habitués, couchant à *la corde* pour mieux étudier son sujet. Ces pérégrinations nocturnes n'étaient ni sans inconvénients ni sans dangers. Plusieurs fois Gérard avait été ramassé dans une razzia nocturne avec le menu fretin des vagabonds et des rôdeurs, gens de sac et de corde, bien étonnés de voir le

commissaire de police parler à leur compagnon avec politesse et lui rendre la liberté. Un matin cependant Gérard comprit que sa position de récidiviste incorrigible devenait grave et allait peut-être le conduire droit au Dépôt. Il se fit réclamer par son ami Legrand. L'honnête négociant était accoutumé à ce dérangement. Il se rendit au bureau de police : le bon Gérard était calme au milieu de ses amis devenus défiants à son égard. Il passait décidément pour un faux frère, pour un mouton, chargé d'un service spécial de la *rousse*. De certains regards haineux lui avaient été décochés, des propos malveillants s'étaient fait entendre. Ils redoublèrent quand le magistrat fit avancer Gérard : « C'est encore vous, Monsieur, lui dit le commissaire, que je retrouve au milieu de ces coquins ! N'avez-vous pas honte de votre conduite, — et me faudra-t-il user de sévérité à votre égard ? »

Le poète alléguait la nature de son travail, mais la patience du magistrat était à bout. Louis Legrand comprit que la véracité de son ami était mise en doute. Il obtint cependant que Gérard lui fût remis, et ce fut au milieu des menaces les plus directes des camarades détenus prisonniers qu'il s'éloigna du bureau de police.

Deux jours après cette scène, Gérard alla probablement passer la nuit dans cette maison borgne de la rue de la Vieille-Lanterne. Il y fut reconnu, *chouriné* et accroché haut et court comme un chat galeux dont on

veut se débarrasser. Un ruban grassex de cuisinière fit l'affaire du pauvre innocent. La légende y vit la jarrettière de la princesse de Trébizonde, que Gérard portait toujours dans sa poche. Mais, encore une fois, qu'étaient devenus son couvre-chef et son manteau, ce manteau que tout Paris connaissait et qui n'était rien moins qu'un burnous arabe en poil de chameau ?

Jamais personne ne s'est avisé de le demander. La police eut bientôt clos son enquête. Un poète de plus ou de moins, fût-ce l'auteur de *Léo Burckart*, du *Charriot d'enfant* et de *l'Imagier de Harlem*, qu'importe ? chose légère et sans valeur ! Il y a des ténèbres dans lesquelles toute lumière s'éteint. Seront-elles un jour sondées ?

ALFRED BUSQUET. »

Citons aussi, à l'appui des témoignages qui plaident en faveur de l'assassinat et contre le suicide, une lettre de M^{me} Person, la sœur de Dumaine, ancienne actrice éminente de drame à la Porte-Saint-Martin et à l'Ambigu :

La veille de sa mort, Gérard de Nerval, sorti depuis quelques jours de la maison de santé du docteur Blanche, était venu dîner chez moi et m'avait lu plusieurs scènes du *Fils nocturne*, que venait de recevoir l'Ambigu et où il me destinait un rôle. Il était accompagné de M. Georges Bell. Il paraissait plus gai que les jours précédents : son éditeur des *Filles du Feu* lui avait remis quelque argent... Gérard et son

ami me quittèrent fort tard. Le lendemain matin, M. Georges Bell arrive, tout ému, m'apprendre la mort de Gérard. Nous sautons dans une voiture, et nous nous rendons à la Morgue, où on avait transporté son cadavre. Nous trouvons là plusieurs de nos amis, parmi lesquels Théophile Gautier et Alexandre Dumas père. On nous fit voir la corde avec laquelle il se serait pendu; c'était un vieux cordon de tablier de cuisine... Quant à l'enquête, elle a été faite avec la plus grande mollesse. Tous, nous sommes restés convaincus que notre pauvre ami était mort assassiné.

BEATRIX PERSON.

Citons encore une lettre de Gérard de Nerval lui même, et qui prouve à quel degré de misère il était parvenu peu de temps avant sa mort. Une somme de 30 francs lui semblait alors presque une fortune!...

Strasbourg, 30 mai 1854.

Mon cher Busquet,

Pardon de ne vous être pas allé dire adieu, et je souffre même de ne vous avoir pas assez témoigné ma reconnaissance pour votre amitié si chaude, si dévouée, si effective. Dieu merci, je me sens bien et je ne suis plus l'être aplati que vous avez vu dernièrement. Le voyage et l'air de la montagne m'ont transformé. Je travaille, je fais de jolies choses, nous ferons honneur à nos engagements. J'ai tout un plan de voyage et de travaux parfait. Voyez donc Millaud (mais je lui écrirai) et Cohen. Dites que je réponds de leur être agréable et de leur faire quelque chose de bien. Peut-être y arrivera-t-on à me renvoyer quelque chose de la somme rendue qui prouve

du moins ma loyauté. Car vous savez que ce qui y manque a servi à payer des dettes passées, comme : 100 francs dus à Méry, un billet de librairie remboursé, 40 francs, plus les 30 francs que je vous ai laissés pour Villedeuil. Aussi je ne suis pas un pierrot... A propos de ces 30 francs, s'il est vrai qu'on ne puisse les rendre tout de suite et que vous les ayez encore, savez-vous ce qu'il y a à faire ? Passez chez un changeur, prenez la somme en papier d'Autriche et envoyez-moi cela à Strasbourg, *Hôtel de la Fleur*, tout de suite. Cela m'arrangera, et, travaillant bien comme je le fais depuis trois jours, je les rendrai bien vite. Du reste, si vous aviez l'adresse de Villedeuil, M. Blanche pourrait les donner sur ce qu'il a encore à moi. Mais avec cela je m'achèterai un manteau, chose très nécessaire. Adieu, mon bon ami. Vous m'avez vu très embarrassé, très penaud. Croyez que me voilà remonté pour longtemps, disposé à bien faire et à vous aimer plus que je n'ai fait encore. Car je vous connais à présent.

Votre ami,

GÉRARD DE NERVAL.

P. S. Dites à Du Camp que son affaire va crânement bien. J'enverrai les premiers articles au *Pays* d'ici à peu de jours.

Ajoutons enfin à tout ce qui précède la conclusion suivante d'un article de Monselet :

« Partout le même doute ! Partout la même incertitude !

Mais, selon moi, le plus de probabilités est pour le meurtre

Je sais bien que Gérard de Nerval était fou, mais c'était un fou d'une espèce particulière, raisonnante. Il avait horreur de la mort, je ne saurais trop y insister ;

il l'avait toujours eue. Par contre, il s'était fait un cercle de petits bonheurs, de petits voyages, de petites promenades, qui lui suffisaient depuis son retour d'Orient.

Pourquoi se serait-il tué? Nadar croit en trouver la raison dans un sentiment tout à coup développé de sa dignité. Singulière manière d'affirmer sa dignité que de la cracher avec sa vie dans une bouche d'égoût! Et du moment que nous reconnaissons en lui un esprit et un cœur tout faits de délicatesse, n'aurait-il pas craint d'affliger jusqu'à l'épouvante ses nombreux camarades?

N'est-il pas plus sensé d'admettre qu'entré dans un bouge, et déjà sous l'empire de ces hallucinations, Gérard aura été l'objet d'une chétive convoitise et d'un coup de main facile?

Que devait peser le doux rêveur sous l'étreinte d'un malfaiteur?

A demi étourdi, il aura été transporté et accroché à la grille voisine. Le premier cordon venu (j'admets même qu'il ait été pris dans sa poche) aura fait l'affaire. On lui aura remis son chapeau sur la tête et on l'aura laissé là, où le froid l'aura suffoqué bientôt. De là cette absence de souffrance sur les traits.

J'aime mieux cette version, pour la mémoire de l'être vagabond et aimant qui pouvait, s'adressant à son âme, dire comme Hégésippe Moreau :

De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin... »

Et de toutes ces lettres, de tous ces plaidoyers d'amis, il résulte en somme que l'incertitude dure encore, et qu'elle durera toujours. La mort de Gérard de Nerval, qui n'est à tout prendre qu'un des petits côtés de l'histoire littéraire de notre temps, demeurera donc à jamais une question insoluble : car, comme dirait Calino, « Gérard s'est tué... à moins qu'on ne l'ait tué!... »

THÉÂTRES. — Le Gymnase vient de reprendre une vieille comédie de Bayard et Dumanoir, *les Premières Armes de Richelieu*, qui date de 1839 et qui a été l'un des plus grands succès de Déjazet. Aujourd'hui c'est M^{lle} Jeanne Granier, de la Renaissance, qui joue et chante à la fois ce ravissant rôle de Richelieu, où Déjazet était en effet charmante. M^{lle} Granier est charmante aussi, et elle nous semble d'autant meilleure dans ce rôle que notre génération n'y a vu Déjazet que vieillie et fatiguée. D'ailleurs, il est inutile d'établir une comparaison entre ces deux aimables artistes : Granier a plu aux spectateurs de son temps autant qu'avait plu Déjazet à ceux du sien, c'est tout ce qu'il importe de constater.

Aux Folies-Dramatiques, une opérette de feu Clairville et Grangé, avec musique d'Hervé, *les Deux Roses*, a éprouvé une de ces chutes contre lesquelles il n'est pas de remède. Pièce sans esprit et sans nouveauté, musi-

que banale et pleine de réminiscences, enfin froideur trop significative du public : tel est le bilan de la première soirée de cette partition nouvelle de l'auteur de *l'Œil crevé*, qui fut rarement aussi mal inspiré.

Le théâtre de la Comédie-Parisienne n'a pas été plus heureux que les Folies-Dramatiques. Il nous a donné un à-propos de M. Busnach, intitulé *le Testament de Mac-Farlane*, et destiné à faire valoir une troupe des pantomimes dirigés par M. Agoust et qui n'ont obtenu qu'un médiocre succès ; de telle sorte que la pièce, qui ne devait servir que de cadre à cette troupe de gymnastes et de farceurs, s'est trouvée tout à fait vide et sans esprit du moment que l'espoir de réussite qu'on avait fondé sur eux faisait défaut.

A l'Ambigu, *Nana* vient de remplacer *l'Assommoir*, jusqu'à ce que *l'Assommoir* remplace de nouveau *Nana*. Le théâtre de M. Chabrilat est évidemment voué à l'éternelle et exclusive exploitation de ces deux pièces, les seules qui aient jusqu'à ce jour complètement réussi chez lui. M^{lle} Massin, qui se prête aussi bien au personnage de Gervaise qu'à celui de *Nana*, — assez proches comme ressemblance et parenté, d'ailleurs, — est devenue l'étoile de l'Ambigu. Elle a vraiment du talent. Qui l'eût prédit, il y a vingt ans, alors qu'elle jouait au Palais-Royal des rôles de dix lignes où il fallait surtout montrer nus ses bras et sa gorge?...

Philippe Garnier, lauréat du Conservatoire aux der-

niers concours, a débuté le 20 octobre à la Comédie-Française dans Néron de *Britannicus*. C'est un sujet d'avenir et qui s'est fait rappeler plusieurs fois dans la soirée. A défaut d'expérience, le nouveau venu a un masque excellent, une voix de tragédien et déjà une tenue correcte, qui le sera encore davantage lorsque Philippe Garnier aura appris l'art de se modérer et de se contenir. Il s'est trop donné au public le premier soir; mais cette exubérance ne lui a point nui et son excès de bonne volonté lui a même valu bon nombre de bravos, qu'il ne doit cependant pas prendre pour argent comptant et contre l'influence desquels, dans son intérêt, il est du devoir de la critique de le prémunir.

VARIA. — *Lumière et poésie*. — L'éclairage de la salle de l'Opéra par la lumière électrique a été un des grands événements de la quinzaine. On en a fait une véritable solennité, à laquelle étaient conviés les hauts personnages et les représentants de la presse. L'éclairage n'a peut-être pas donné ce qu'on attendait de lui, mais la soirée a été des plus intéressantes. Après l'ouverture d'*Obéron* et le troisième acte d'*Aïda*, M. Coquelin aîné a récité l'ode suivante, composée pour la circonstance par M. Armand Silvestre, et que nous voulons conserver dans notre *Gazette*.

LES FILS DE PROMÉTHÉE

Eripuit cælo fulmen.

I

Devant les splendeurs d'un autre âge,
Les siècles longtemps prosternés
Tendaient vainement leur courage
Vers la gloire de leurs aînés.
Les spectres de Rome et d'Athènes
Voilaient de leurs ailes lointaines
La route à la postérité,
Et l'avenir, demeuré sombre,
Chemina, sans sortir de l'ombre
De l'héroïque antiquité !

Soudain, comme un souffle s'élève
Des bords pourprés de l'horizon,
Ou comme luit l'éclair d'un glaive
Sorti du fourreau, sa prison,
Plus farouche qu'une épopée
Et plus lumineux qu'une épée,
L'esprit moderne a resplendi,
Du bout de son aile sonore,
Secouant des clartés d'aurore
Au front du vieux monde engourdi.

Quel réveil ! La science humaine,
Levant son flambeau rajeuni,
Par des chemins nouveaux ramène
L'âme au chemin de l'infini :

Tout navire emporte son hôte ;
La toison d'or de l'Argonaute
Se déchire aux mains des vainqueurs.
L'homme fouille jusqu'en son être,
Et la sainte ardeur de connaître
Brûle en même temps tous les cœurs !
Tout est conquis dans la nature :

Au ciel restait à conquérir
Sa flamme redoutable et pure,
Le feu qui fait vivre et mourir.
Aigle s'envolant de son aire,
Volta lui ravit le tonnerre
Et l'apporte à l'humanité.
A servir l'homme condamnée,
Par lui la foudre est enchaînée
Et s'appelle Électricité !

Depuis ce jour, que de merveilles
Évoque ce nom triomphant !
Quels trésors ont payé tes veilles,
Rival des dieux, humble savant !
Cette flamme à l'azur volée
Et sous mille formes voilée,
A tous nos vœux obéissant,
Esclave douce et sans colère,
Aux flancs du Monde qu'elle éclaire
Circule comme un nouveau sang.

Par mille veines répandue
A travers l'éther et le sol,
Elle emporte dans l'étendue
Notre âme attachée à son vol.
Aux cordes d'une lyre immense,

Par elle, sans fin recommence
Le chant commencé dans nos cœurs :
Temps et distance, tout est leurre !
Devant elle, l'Espace et l'Heure
Semblent fuir sur les fils vainqueurs.

II

De Phaéton brûlé magnifique folie !
D'Icare aux flots tombant espoir audacieux !
O rêves des vaincus ! votre ère est accomplie :
L'homme impie a tenté la profondeur des cieux !

O grand voleur de feu, sublime Prométhée,
Sous l'outrage des temps relève enfin ton front !
La race de tes fils, aux vents précipitée,
Renaît dans l'air vengeur et lave ton affront !

Elle a, du firmament déchirant le mystère,
Labouré l'infini de flamboyants sillons,
Et, de l'azur vaincu, fait pleuvoir sur la terre
L'or vibrant et poudreux des constellations !

Grâce au germe éternel que son labour féconde,
D'une moisson de feu couvrant le sol dompté,
Emprisonnant la foudre aux flancs meurtris du monde
Pour les envelopper d'un réseau de clarté,

Tant d'éclairs jailliront de l'espace où nous sommes
Dans l'immensité morne où leur éclat s'enfuit
Que les Jours, inquiets, se diront que les hommes
Ont volé leur clarté pour en parer la Nuit.

Et les astres jaloux, voyant dans l'étendue
Notre globe rouler dans ce nimbe vermeil,
Croiront qu'ayant repris leur puissance perdue,
Les dieux ressuscités font un nouveau Soleil !

Contenance des théâtres de Paris. — Les vingt-quatre théâtres de Paris peuvent contenir — remplis — exactement 48,000 personnes tous les soirs. Le plus grand, l'Hippodrome, peut recevoir jusqu'à 8,000 spectateurs ; le théâtre du Châtelet en contient 3,600, tandis que l'Opéra n'en peut admettre que 2,200 ; le Château-d'Eau, 2,400 ; la Gaîté, 2,000 ; l'Opéra-Comique, 1,800 ; l'Odéon, 1,500 ; les Français, 1,400, etc. La salle la plus petite est celle du Palais-Royal, qui ne peut contenir que 850 spectateurs. Ajoutons à ce chiffre de 48,000 personnes pouvant aller au théâtre les 50,000 autres qui peuvent se disséminer dans les cafés-concerts, les bals publics, les salles de conférences, les concerts de bienfaisance et autres, et on verra que chaque soir, en dehors des cafés, Paris offre à 100,000 personnes au moins le moyen de s'amuser.

VARIÉTÉS

LA CLEF DE MONSIEUR LE MINISTRE

Ce brillant roman de Jules Claretie a été l'événement littéraire de ces derniers mois. Nous avons en main la trente-quatrième édition, qui vient de paraître, ce qui représente un peu plus d'une édition par semaine depuis la première publication du volume. C'est qu'aussi, en dehors de son intérêt comme roman, le livre de Claretie offre une piquante peinture de la société parisienne et surtout de la vie politique contemporaine. C'est une œuvre d'une grande intensité d'observation, pleine de tableaux exacts, pris sur le vif, et dont les personnages ont été étudiés sur nature, et même se trouvent mêlés à des faits et à des événements d'une toute récente actualité.

Est-ce à dire que *Monsieur le Ministre* ait besoin d'une clef pour être lu avec plus de curiosité et d'intérêt ? L'auteur a-t-il d'ailleurs visé plutôt tel ou tel personnage dans la peinture de ses portraits, et est-il facile de les reconnaître et de les nommer positivement ? Oui certes, l'auteur s'est inspiré pour ses portraits de beaucoup de physionomies très diverses de personnages en vue, et il

est toujours intéressant de rechercher l'origine plus ou moins accusée de ces portraits. Mais, en somme, l'intérêt du livre se porte plus particulièrement sur un seul personnage, le ministre Vaudrey ; les autres, tout en prenant leur part à l'action, sont plutôt accessoires ou absorbés par le personnage principal.

On a voulu voir dans ce Vaudrey, « Excellence toute fraîche sentant encore un peu la province, » le charmant ancien ministre de l'instruction publique M. Bardoux. Nous en causions, ces jours derniers, avec Claretie lui-même. « Est-ce bien Bardoux, lui demandions-nous, que vous avez eu en vue pour peindre certains traits du caractère de ce Vaudrey qui, malgré les égarements de sa passion pour une fille perdue, reste, comme homme politique, intègre jusqu'au bout ?

— Non, mon cher ami, nous répondit Claretie ; la première conception de *Monsieur le Ministre* est très antérieure à l'arrivée de Bardoux, d'abord à la Chambre, puis au ministère. J'ai commencé, il est vrai, mon roman en 1872, il y a huit ans passés. J'avais été frappé de l'invasion du provincial dans la vie de Paris. Mais l'observation remonte à mon autre roman de *Madeleine Bertin*. Il y a là dedans, dès 1869, un provincial qui vient faire « la fête » à Paris, tandis que sa femme reste en province ; vous le retrouverez dans la comédie que j'extraits de mon *Ministre* pour le Gymnase. Donc jamais il ne m'est venu à l'idée de songer à Bardoux, que je

regarde comme l'esprit le plus délicat et le cœur le plus droit, en un mot une intelligence haute dans un caractère aimable. Si j'ai visé quelqu'un, c'est Ricard, — brûlé, avalé par la vie de Paris. Si j'ai mis des sensations intimes chez Vaudrey, ce sont les miennes. Moi aussi, mon cher ami, j'ai été candidat, et à mesure que les milliers de voix grossissaient au palais de justice de Limoges, on me demandait des bureaux de tabac ! Ça m'a un peu dégoûté. Je suis cependant arrivé deuxième sur la liste, bien avant la plupart des députés qui représentent aujourd'hui la Haute-Vienne à la Chambre. Si j'avais voulu politiquer, je l'eusse fait ; mais la politique grouille, et la littérature plane. Il m'est resté de 1871 bien des impressions qui ont en partie passé dans mon livre. Tout ce qui a trait au Dauphiné dans *le Ministre* se rapporte en réalité au Limousin. Il y a donc aussi beaucoup de moi dans Vaudrey, sauf les écarts, nécessairement. »

Cette figure si complexe, si variée, si attachante de Vaudrey, — parfois même si sympathique, malgré ses écarts, — est donc le résultat d'une grande observation de l'auteur, qui l'a étudiée aussi bien à l'aide de ses sensations propres que d'après un type unique et plus particulièrement choisi. Et Vaudrey remplit tout le livre à lui seul. Les autres personnages lui donnent surtout la réplique ; beaucoup même ne font que le traverser, et ce sont surtout ces derniers qui, souvent peints en une

ligne ou en un mot, représentent plutôt des portraits.

Ainsi, dans le tableau si parfaitement tracé de la soirée de l'Opéra, qui ouvre le volume, voici le baron Humann, l'ancien préfet (le baron Haussmann), qui s'inscrit pour 100 francs sur une liste de souscription au profit de M^{lle} Legrand, qui va quitter l'Opéra, — lisez M^{lle} Beau-grand, — liste que lui présente, au foyer de la danse, la jolie Marie Launay, gentille ballerine qui n'est autre, dans la réalité, que la jeune et charmante Marie Tremblaye, l'une des plus sémillantes danseuses du corps actuel de ballet.

L'histoire du « mal de genou » (page 10) qui, dans ce même corps de ballet, « coupe souvent les jambes, mais non la carrière, » ne date pas d'aujourd'hui. C'est la Taglioni qui l'a inventée, et nous l'avons nous-même racontée dans la *Gazette anecdotique*.

Le salon « quasi officiel et très haut considéré » de M^{me} Évan, « qui fait lire des poèmes et des tragédies », n'est autre que celui si connu de M^{me} Edmond Adam.

La comtesse d'Horville, « qui donne des matinées littéraires », déjà visée, dit-on, dans *le Monde où l'on s'ennuie*, est la comtesse d'Haussonville.

Plus loin (page 311), citons un admirable portrait de M. Émile de Girardin (M. de Prangins), qui ne remplit qu'une page, mais qui est une merveille d'exactitude et de réalité, un vrai Bonnat à la plume.

Denis Ramel, le vieux journaliste « du bon vieux

temps » (page 111), tient à la fois de Louis Jourdan et de Léon Plée. L'enterrement de ce Ramel, si lugubre et si poignant, a été décrit d'après le souvenir, très précis dans la mémoire de Claretie, de celui de Léon Plée.

« J'ai, me racontait Claretie, enterré Léon Plée dans le petit cimetière de Saint-Ouen. Il n'y avait avec son fils, derrière le cercueil, que le chansonnier Charles Vincent et moi. »

Viennent ensuite une foule de personnages politiques, littéraires et autres, sur lesquels il serait bien difficile de mettre positivement un nom. Ils reproduisent, en effet, dans leur individualité personnelle, beaucoup de traits de caractère, de tenue et de conduite empruntés çà et là à des physionomies multiples.

Marianne Kayser, l'héroïne du livre, est une fille comme il en existe tant d'autres dans le monde interlope de Paris. Son mariage avec Rosas et les péripéties qui le précèdent rappellent un peu les mêmes péripéties du mariage projeté, — et manqué, celui-là, — de la baronne d'Ange, dans *le Demi-Monde*.

Reste Guy de Lissac. Je ne crois pas que Claretie ait voulu peindre ce personnage — l'un des mieux venus et des plus complets du roman après Vaudrey — sur un souvenir précis. Je me borne à rappeler que l'arrestation de Lissac (page 368), sous le prétexte qu'il porte illégalement le ruban rouge, mais qui a lieu, en réalité, pour permettre à Marianne Kayser de chercher

chez lui, en son absence, des lettres qui peuvent compromettre son mariage, cette arrestation reproduit identiquement une aventure de même genre survenue, il y a quelques années, au regretté Léon Duchemin, qui signait ses chroniques et ses livres du pseudonyme de Fervacques. La seule différence, et elle importe peu, c'est que ce ne fut pas, comme dans *Monsieur le Ministre*, dans une salle d'exposition qu'on vint arrêter Fervacques, mais bien en plein champ de courses, au bois de Boulogne. Puis, sous le même prétexte de chercher chez lui le brevet d'ordre étranger dont il portait le ruban, il y eut aussi descente de police dont le but réel était, a-t-on dit, de saisir dans ses tiroirs une correspondance qui pouvait compromettre une grande dame. Nous n'insisterons pas autrement sur cette curieuse histoire dont tout Paris a parlé, il y a quelques années, pendant huit jours, et dont le romancier avait parfaitement le droit de faire son profit, d'autant plus qu'il a eu l'habileté de la raconter très exactement, sans cependant qu'aucun des personnages mis en scène puisse se reconnaître ou même être reconnu

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 21 — 15 NOVEMBRE 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Trois Hommes. — Le Livre de notes de Gavarni. — Bibliographie : *Les Divorces à Paris*. — Théâtres. Odéon : *Marie Touchet, le Diner de Pierrot*; Nouveautés : *le Jour et la Nuit*; Variétés : *Une Soirée parisienne*.

Varia. — Les Candidats à l'Académie. — Les Premiers Pas de Gambetta. — La Première Pièce de Lemercier. — La Descendance de Corneille. — Histoire d'une statue. — Le Bon Musulman. — Sarah Bernhardt en Belgique. — Le Gendarme Lavolée. — Le Pape ou Garibaldi. — Comédiens du temps passé. — M. de Robespierre poète.

Les Mots de la quinzaine.

Petite Gazette.

LA QUINZAINE. — *Trois Hommes*. — Les événements de la dernière quinzaine viennent de mettre tout à fait en évidence et hors de pair trois hommes, qui occupaient d'ailleurs très vivement déjà l'attention publique. Nous voulons parler de MM. Gambetta, Brisson et Ferry; nous pouvons le faire, ce nous semble, sans aborder aucunement la question politique, à laquelle ces

trois hommes sont si intimement mêlés, et ne les prendre qu'au point de vue « artiste », s'il est permis de s'exprimer ainsi à leur égard.

Eh ! oui , ce sont trois artistes , et , chacun dans son genre, de la plus haute envergure ; tous trois très dissemblables de tenue, d'allures, et aussi de physique, et attirant, captivant également cette attention publique si mobile, si diverse, et qui semble s'être attachée à eux depuis longtemps et pour longtemps.

L'un, M. Jules Ferry, premier ministre tombé d'hier, n'a point fait une de ces chutes, si ordinaires dans la politique, et qui coulent, comme on dit vulgairement ; leur homme à jamais. Tout tombé qu'il est, M. Jules Ferry est resté debout. Il a vigoureusement défendu non sa personne, mais ses actes ; et ceux mêmes à qui il peut ne pas être sympathique doivent lui rendre cette justice qu'il a montré à la fois, dans tout ce qu'il a fait depuis qu'il tient le pouvoir, un certain caractère, beaucoup de vigueur et beaucoup de volonté. C'est en outre un homme de talent, qui sait parler, qui a été parfois éloquent, qui a tenu tête à tous ses adversaires et qui n'a pas manqué de dire très crûment leur fait à ceux qui l'injuriaient ou le calomniaient. Sa dernière harangue, à propos des affaires de Tunisie, a été un plaidoyer très nourri, très substantiel et très concluant. Les « Nou-méens », que M. Ferry a pourtant contribué à faire revenir, y ont reçu notamment quelques gros horions dont

ils se seraient volontiers passés. C'est « du pied » que M. Jules Ferry les a repoussés, et cela dans un mouvement oratoire où le geste accentuait la parole d'une manière bien pittoresque et bien vive. Pour finir, qu'on aime ou qu'on n'aime pas M. Ferry, et qu'il y ait beaucoup à dire, pour ou contre lui, selon le camp auquel on appartient, on ne peut nier qu'il n'y ait en lui une nature forte et résistante et que ce ne soit là ce qu'on doit appeler « un homme ».

Le nouveau président de la Chambre, M. Brisson, n'a pas les qualités tout extérieures de M. Ferry. A première vue, ce n'est pas un homme brillant. Il est comme rentré, caché en lui-même, peu expansif, froid de tenue et de physionomie, et même en apparence peu aimable. On dit que sous ces dehors, moins sympathiques pour le vulgaire que l'exubérance vide et sonore de tant d'autres, se cachent un caractère ferme et droit, un ami sûr, un cœur dévoué et, ce qui n'est pas à dédaigner dans ce temps où un si grand nombre de palinodies se sont produites, une grande solidité de principes et des opinions inébranlables. Sectaire tant qu'on voudra, mais sectaire toujours ! D'ailleurs cette qualification de sectaire, qui poursuit M. Brisson depuis tant d'années, où prend-elle sa source ? On lui a reproché d'être un Robespierre au petit pied — à l'échafaud près, je suppose. Il est probable que M. Brisson n'est pas aussi Robespierre que cela, et qu'il a su approprier au goût, aux mœurs et à l'atti-

cisme du jour les opinions robespierriennes qu'il peut avoir. On le déclare encore inflexible en toutes manières, et si persistant dans ses idées que la démonstration même de l'erreur ne l'en ferait pas changer. On dit ce qu'on veut, mais nous croyons qu'un homme de l'intelligence et aujourd'hui de la haute situation de M. Brisson doit être prêt à toutes les concessions, et ne doit point regarder à revenir sur son opinion, même quand il est clair qu'il s'est trompé.

Assis depuis quelques jours seulement dans le fauteuil qu'ont occupé avant lui depuis dix ans MM. Grévy, Buffet, d'Audiffret-Pasquier et Gambetta, M. Brisson est digne de succéder à ces hauts personnages, tous si distingués à des points de vue différents. Il a, physiquement, la tenue correcte et polie de l'emploi; il a la distinction du geste, de l'attitude et de la parole. Il se défera donc d'une certaine raideur un peu britannique qui est le seul défaut de sa cuirasse, et il charmera par son urbanité et sa douceur ceux qu'il a déjà attirés à lui par la fermeté de son caractère et la sûreté de ses relations.

Que dire maintenant du troisième de ces hommes d'État cités par nous au début de cet article qu'on n'ait déjà maintes fois dit, répété et même ressassé? M. Gambetta arrive au pouvoir âgé d'un peu plus de quarante ans, et en pleine possession du talent, de la puissance et de la popularité. Nul aujourd'hui n'occuperait dans

des conditions aussi heureuses d'éclat et de durée la position élevée qui lui échoit. Mais nul non plus n'aura besoin de plus de patience et de plus de fermeté pour l'occuper — et s'y maintenir. M. Gambetta a eu cette bonne fortune de ne pas désespérer de la France à une heure où tout le monde voyait sa ruine à bref délai. Il a su rendre supportable la plus profonde des défaites, et il a relevé l'honneur du pays au moment même où on pouvait croire qu'il allait sombrer à jamais. Là est le point de départ de cette popularité constante qui a suivi partout M. Gambetta et qui peut ne l'abandonner jamais. Ajoutez à cela le grand talent de parole de cet orateur puissant qui s'est montré en même temps le plus habile de nos hommes d'État, sachant se maintenir au premier rang, au milieu des haines et des jalousies des partis extrêmes, et arrivant à conquérir, — on peut le dire, — à la force du poignet, la haute situation où il est parvenu. Le tout, dira-t-on, est de s'y tenir, et déjà les ennemis de M. Gambetta annoncent que son avènement au pouvoir est le prologue de sa chute définitive. Combien de temps durera son ministère? Bien habile qui pourrait le prévoir. Mais qu'importe? Que M. Gambetta tombe, il ne tombera jamais entier; il est de ceux qui, comme M. Brisson, comme M. Jules Ferry, sauront non tomber du pouvoir, mais seulement en descendre, — et qui seront toujours prêts et toujours aptes à le reprendre au besoin.

LE LIVRE DE NOTES DE GAVARNI. — Notre ami Jules Claretie vient de publier dans *le Temps* de curieux extraits d'un livre de notes inédit de Gavarni. Voici quelques axiomes empruntés au livre de ce philosophe du crayon qui était doublé d'un écrivain humoristique des plus distingués :

— Le prêtre *vide* l'hôtel.

— Pourquoi la musique, après les notes, a-t-elle encore les indications : *piano, allegro, amoroso*, etc. ? Les exécutants ne sentiraient donc point ses nuances sans cela ?

— La sagesse étant dans le silence, la raison n'a jamais rien à dire.

— Le donneur de conseils : Un indifférent aux intérêts dont il s'agit.

— D'un homme de lettres : Une plume qui a une belle barbe, mais le bec peu fort.

— Une jeune fille, ne voulant pas épouser un homme chauve, disait : « Je veux un homme qui couche avec ses cheveux. »

— Il y a une locution : *trouver le joint*. Sac à papier ! cela résume toute la vie, l'amour surtout, surtout l'amour candide, c'est-à-dire la fine fleur de l'amour et de tout.

— L'arbre de science, si feuillu, si touffu, a les racines plongées dans les mathématiques. C'est aux taupes de la science à connaître la raison de ses fleurs.

— Il y a telle loi musicale qui ne doit être découverte que par un sourd, c'est-à-dire un homme que le son ne distrait pas. Si l'on expliquait la peinture à un aveugle, celui-ci y découvrirait des choses nouvelles.

— *Mourir pour la patrie!* Eh bien! chaque fois que vous chantez *ce vœu*, si vous donniez chacun un sou pour la *patrie*, c'est beaucoup moins que *mourir*, et cela ferait 1,800,000 fr. pour la patrie.

— L'amour-propre. Ainsi nommé pour le distinguer de l'autre.

— Le public des théâtres. Cette bête dont la queue s'allonge le long des boutiques.

— Ce qui est aigri est aigre.

— Au point de vue de la raison seulement, l'amour, surtout chez les personnes d'un esprit libéral, est la plus cocasse des anomalies.

— Le plus gros mensonge qu'on se fait s'appelle l'amour platonique.

— Après l'esprit pointu, nous avons la bêtise pointue.

— Nous vivons dans un singulier temps! On ne peut pas élever un peu la voix dans la causerie, dans la chambre, que le roquet ne s'en mêle et jappe. On ne peut rien se reprocher entre honnêtes gens que le plus bas b...onhomme de Poissy ne pense que c'est lui dont il est question. Ceci dit sans comparaison blessante pour les chiens.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Divorces à Paris*. — Voici quelques anecdotes extraites d'un livre que notre confrère Philibert Audebrand vient de publier sous ce titre. Le livre, qui est favorable au divorce, est dédié à Alexandre Dumas fils. Il aurait pu l'être aussi bien à M. Naquet.

— On n'entend parler de tous côtés que de procès en séparation, et hier on annonçait, chez la comtesse de B..., que deux jeunes époux qui comptent à peine quelques mois de mariage en étaient déjà réduits à cette triste extrémité.

« Ce n'est pas étonnant, dit la bonne baronne de F..., ils avaient mutuellement trop de défauts pour les mettre en commun.

— C'est pourtant un grand bien, reprit la comtesse de B...

— Pourquoi cela?

— Parce que, s'ils ne s'étaient pas mariés ensemble, au lieu d'un mauvais ménage, ils en auraient fait deux.»

— Dans la cathédrale de Bourges, près de la chapelle de la Vierge, les promis, précédant les parents et les invités, suivant l'usage, s'avançaient vers l'autel afin de faire bénir leur union.

Rien à dire sur la mariée, qui était suffisamment recueillie. Quant au marié, sans respect pour le saint lieu, il riait d'un gros rire bête. En ce moment-là, un vieux prêtre l'interpellant :

« Vous riez, Monsieur? Il n'y a pourtant pas de quoi, puisque vous allez vous marier. »

— Une femme des amies de Sainte-Beuve désirait beaucoup se séparer de son mari. Sainte-Beuve lui conseille d'obtenir des coups, sévices ou injures graves.

Un beau matin, la dame débarque chez lui, rayonnante de bonheur, et lui annonce qu'elle a enfin obtenu les coups nécessaires.

« Mon mari m'a souffletée, dit-elle. Que je suis heureuse!

— La chose s'est-elle au moins passée devant témoins? demande Sainte-Beuve.

— Mais non.

— Alors, tout est à refaire. »

Grand chagrin de la dame, qui rentre comme une furie au domicile conjugal et applique au mari le plus joli soufflet qu'il soit donné à un homme de recevoir, en lui disant :

« — Tenez, voilà votre soufflet. Je n'ai pu rien en faire, je vous le rends. »

THÉÂTRES. — L'Odéon nous a donné deux pièces nouvelles en vers : *Marie Touchet*, drame en un acte, de M. Gustave Rivet, et *le Dîner de Pierrot*, comédie, également en un acte, de M. Millanvoye avec la collaboration anonyme du sympathique pensionnaire de la Comédie Française M. Truffier. Les deux pièces ont

réussi, la seconde surtout, très joliment et spirituellement jouée par Porel et M^{lle} Chartier. Le drame de M. Rivet n'a qu'un tort, c'est d'être trop court; il ne commence ni ne finit; c'est plutôt un épisode emprunté à une pièce qu'une pièce même. Nous ne serions pas étonné que *Marie Touchet* ait eu d'abord trois ou cinq actes, et que l'auteur ait dû, pour parvenir à être joué, consentir à des amputations excessives, et même exagérées. En somme, œuvre de talent, très littéraire, et que M. de La Rounat a fort justement accueillie.

Au même Odéon a été donnée, le 3 novembre, une représentation extraordinaire au bénéfice de ce pauvre André Gill, qu'il s'agit d'entretenir et de faire vivre convenablement dans la maison de santé où on a dû l'interner. Belle soirée... sur l'affiche, qui promettait merveilles; mais, à la représentation, quelques-uns des artistes annoncés, et même des plus connus, ont cru pouvoir se dispenser de venir. Nous ne nommerons personne; mais il nous semble qu'il y a là un abus qui devrait être réprimé. Quand un artiste consent à se laisser porter sur une affiche, il doit absolument sa présence au public, et aucune considération ne doit prévaloir pour lui sur ce devoir obligé. On a murmuré, on a même un peu sifflé; mais, au total, la recette a été bonne, et c'est ce qui importait. On a fait 6,000 francs, ce qui n'est pas commun à l'Odéon.

M. Albert Lambert est venu lire, dans l'intermède de

la soirée, une pièce de vers composée par M. Émile Blémont sur le malheureux Gill. En voici les dernières strophes :

Il voulait travailler, aimer, être poète ;
Il rêvait un bonheur n'ayant rien d'anormal ;
Nulle arrière-pensée ! Il ignorait le mal,
Libre et gai comme l'alouette.

Il tenta d'être plus qu'un léger amuseur ;
La poésie et l'art l'appelaient vers les cimes ;
Mais qui donc, Dieu voilé, punit comme des crimes
Les plus fiers élans du penseur ?

Il eut beau s'épuiser, guetter l'heure propice :
Rien ne lui réussit ; la chance avait tourné,
Et, plus il visait haut, plus le sort acharné
Le poussait vers le précipice.

Quelque chemin qu'il prit pour aller en avant,
Il sentait sous ses pas se dérober la terre ;
Comme un frêle château de cartes, son austère
Et doux songe tombait au vent.

Mais, plus l'âpre Destin lui brisait d'espérances,
Plus s'exaltait en lui le désir enfiévré ;
Et la chimère entraînait en ce grand cœur navré,
Qu'avaient déchiré les souffrances.

Il eut un fils. Il crut renaître. Il lui sembla
Que sa tâche dès lors était sainte, bénie ;
Qu'un ange gardien de tendresse infinie,
Pour le sauver, lui venait là.

Il n'avait plus le droit de douter de lui-même,
De se laisser aller aux longs affaissements ;
Il voyait tout en rose, aux sourires charmants
De cette innocence suprême.

Il retrouva le calme, et sa vigueur s'accrut .
Il chantait au travail, avait la main légère.
Que de baisers fleuris sur cette tête chère !
Que de bonheur ! — L'enfant mourut.

C'en était trop. C'était l'irréparable atteinte.
D'autres gardaient leur joie : étaient-ils donc meilleurs ?
Sanglante iniquité ! Sous de telles douleurs,
Que la raison est vite éteinte !

O vous qui comprenez tout ce qu'il a souffert,
Vous qui de cet esprit vaillant sentez la perte,
Merci d'être venus vers lui, la main ouverte,
Et d'être là, le cœur ouvert !

Merci ! Votre amitié l'honore et lui fait gloire,
Ah ! c'est un vrai Français, un Gaulois de Paris,
Dont vos regards mouillés et vos cœurs attendris
Consacrent la noble mémoire.

Au nom du malheureux qu'accablent ses malheurs,
Merci d'avoir prouvé que le peuple du rire
Sait pleurer dignement, à l'heure du martyr,
Ceux qui sont dignes de ses pleurs !

— Le théâtre de Brasseur, les Nouveautés du boulevard des Italiens, vient de remporter un grand, un immense succès (6 novembre), avec une opérette en trois actes, *le Jour et la Nuit*, de MM. Leterrier et Vanloo, musique

de M. Ch. Lecocq. Ce n'est pas que la pièce soit bien nouvelle, ni que le musicien ait écrit un chef-d'œuvre absolu ; mais tout cela est bien agencé, bien intrigué, très drôle, et surtout joué et chanté à ravir. La musique est pleine de verve et d'esprit, bien qu'elle répète des effets et même des airs connus, mais ils sont si heureusement rajeunis qu'on peut les prendre presque pour de la nouveauté. Brasseur, Berthelier, Scipion, M^{lle} Darcourt, et surtout M^{lle} Marguerite Ugalde, ont fait valoir avec beaucoup de succès l'œuvre nouvelle de l'auteur de *la Fille de madame Angot*. Et, à propos de M^{lle} Ugalde, à qui on a fait des ovations que nous qualifierons d'exagérées, il est curieux de constater un fait : à l'Opéra-Comique, où elle chantait et jouait avec esprit un rôle secondaire des *Contes d'Hoffmann*, M^{lle} Ugalde était une cantatrice de deuxième plan ; la voici passée étoile, du soir au matin, et cela rien qu'en traversant le boulevard. Ce que c'est que le changement de milieu !...

— Les Variétés viennent de donner *Une Soirée parisienne*, de MM. Gondinet et Blum. M. Gondinet a fait mieux que cela, et M. Blum aussi. La pièce n'en est pas une, à proprement parler. Pas d'action, peu de situations. Les auteurs ont fait à des exercices de clowns et à la voltige de miss Cœnea l'honneur de les encadrer dans des mots vifs et piquants qu'ils réservent d'ordinaire à de meilleurs usages. La *Soirée parisienne* fournira cependant encore une certaine carrière, brillamment in-

interprétée comme elle l'est par M^{lle} Théo et par Dupuis, Lassouche, Léonce et Baron; mais elle n'aura pas un de ces succès de longue durée auxquels M. Bertrand est habitué. Disons aussi, à son éloge, qu'elle a un but moral, puisqu'elle démontre que de toutes les manières de passer la soirée à Paris, au club, dans le demi-monde, dans le quart de monde, dans le monde où l'on s'ennuie, au théâtre, ou enfin en tête-à-tête avec sa femme légitime, c'est encore cette dernière qui est préférable.

Dupuis, de par MM. Gondinet et Blum baron de Saint-Écran pour la circonstance, a eu beaucoup de succès en récitant, avec le flegme sentimental qu'on lui connaît, le sonnet impressionniste que voici :

La Chenille.

Nous nous étions assis tous les deux sur un banc.
Mon veston était brun, ta robe était bleuâtre ;
Un joli pissenlit s'étalait sur son flanc.
J'avais au coude gauche une tache de plâtre.

Près de nous, douce amie, une chatte folâtre
Mangeait, tu t'en souviens, les débris d'un hareng.
Dans le ciel, gris de fer, un nuage d'albâtre,
Immobile, — avait l'air d'un petit lapin blanc.

· Nous regardions ensemble une rose jaunâtre,
Car tu chéris les fleurs, et je les idolâtre.
Une chenille errait sur l'arbuste embaumé.

Elle est là, devant nous, qui rampe et se tortille,
Bavant. — J'allais tuer cette horrible chenille, —
Mais tu me dis : « Oh ! non... elle a peut-être aimé ! »

VARIA. — *Les Candidats à l'Académie.* — On n'en compte pas moins de cinq en ce moment : MM. Pasteur, Coppée, Aug. Maquet, Janet et Sully-Prudhomme.

« Ils sont nombreux, dit à ce propos dans *l'Événement* notre confrère Charles Monselet, les écrivains contemporains qui se sont présentés à l'Académie française et qui ont échoué dans leur démarche. Ne prenons que les derniers : Léon Gozlan, ce millionnaire de l'esprit, à qui l'on fit l'aumône de quelques voix ; — Edmond About, ce pétard, auquel on préféra M. de Loménie, ce glaçon ; — Philarète Chasles, un critique d'une large envergure et d'une vive pénétration, qui se lassa de frapper à la porte d'un logis où il demeurait (il était bibliothécaire à la Mazarine) ; — Jules Lacroix, que Sophocle et Shakespeare furent impuissants à patronner ; Édouard Fournier, qui savait tout, mais qui ne savait que cela, selon un mot célèbre ; Paul Féval, qui fit inutilement ses trente-neuf visites, avec religion (déjà !) ; — Théophile Gautier, qui aurait fait à lui tout seul le Dictionnaire de l'Académie ; — Arsène Houssaye, qui eut bien tort de désertier le glorieux Quarante et unième fauteuil, dont il a écrit l'histoire ; — Leconte de l'Isle, qui persiste à se croire nommé depuis qu'il a eu l'unique voix de Victor Hugo ; — Charles Beaudelaire, qui...

Arrêtons-nous à celui-ci : Beaudelaire.

Il fit consciencieusement ses visites de candidat. Il vit Lamartine, M. de Sacy, M. Villemain. « Tâchez de

savoir, mon cher ami, — écrivait-il à M. Charles Asselineau, — non pas si je peux mettre Émile Augier de mon bord (je crois cela impossible), mais si je puis me présenter chez lui *avec sécurité...* »

Avec sécurité est une merveille !

Les accueils furent différents. Quelques immortels se montrèrent hautains, d'autres narquois. Viennet, le grotesque Viennet, lui adressa ces paroles, qui son devenues fameuses : « Il y a cinq genres, Monsieur : la tragédie, la comédie, la satire, la poésie épique et la poésie fugitive... qui comprend la fable, où j'excelle ! »

Les Premiers Pas de Gambetta. — L'arrivée de M. Gambetta aux affaires et à la haute situation que lui donne la présidence du conseil des ministres rend bien curieuse l'exhumation de la lettre suivante. Elle lui fut écrite en 1862, par le célèbre avocat Crémieux, lequel consentait alors à accepter pour secrétaire, mais avec restrictions, celui qui devait être un jour, à Tours et à Bordeaux, le chef de la trinité gouvernementale en province, où Crémieux ne remplit à ses côtés qu'un rôle secondaire et bien effacé :

De Laforêt, 18 octobre 1862.

Mon cher Gambetta,

Je vous accepte avec empressement pour mon collaborateur, et j'aurai grand plaisir à voir se développer sous mes yeux

votre talent, qui sera une de nos gloires dans l'avenir, si le travail opiniâtre se joint chez vous aux dons naturels.

Seulement, mon cher confrère, vous venez tard près de moi. Je m'étudie depuis deux ans à diminuer mon cabinet. Mon âge ne me permet plus de me livrer à des luttes journalières. Je choisis mes causes quand on me permet de les choisir, et je ne prends que des affaires importantes, il est vrai, mais en petit nombre. Il faudra donc que vous voliez de vos propres ailes, tout en vous réfugiant de temps en temps sous mon abri. J'écris à Laurier, qui sera certainement à Paris avant moi. Concertez-vous avec lui; je sais d'avance qu'il vous accueillera à bras ouverts. Je n'arriverai pas avant le 2 novembre au soir.

Votre bien dévoué,

Ad. CRÉMIEUX.

La Première Pièce de Lemer cier. — Notre éminent confrère M. Ernest Legouvé a lu, — comme il sait lire, — dans la récente séance publique annuelle des cinq académies une fort intéressante étude de lui sur le poète dramatique Népomucène Lemer cier, bien oublié aujourd'hui, mais qui fut pourtant, à son époque, un de nos grands auteurs tragiques.

Nous extrayons de cette étude la curieuse anecdote suivante, qui s'applique à la première tragédie de Lemer cier, *Méléagre*.

« Le premier acte de la vie de M. Lemer cier est caractéristique.

Un jour, le comité de lecture du Théâtre-Français s'assemblait pour entendre l'ouvrage de début d'un

jeune auteur fort recommandé par la cour. C'était avant 89, il s'agissait naturellement d'une tragédie. Arrive le poète : les acteurs (M^{lle} Contat, Molé, Préville, étaient du nombre) se regardent stupéfaits ; le poète avait l'air d'un enfant ; de longs cheveux blonds tombant sur ses épaules, pas de barbe au menton, des yeux bleus pleins de douceur, une petite canne pour soutenir sa marche légèrement claudicante, et un précepteur pour l'accompagner. D'un coup d'œil, les artistes se disent : « C'est un fils de grande maison ; le précepteur a fait la tragédie, et l'élève en aura l'honneur ; un ornement à ajouter à son blason. » — « C'est sans doute Monsieur qui lira l'ouvrage, dit M^{lle} Contat en montrant le précepteur. — Non, Madame, c'est moi, » reprend l'enfant d'une voix douce. Il commence, il lit. Il lit bien, l'ouvrage plaît ; on y trouve, à côté de beaucoup de faiblesse, des scènes heureuses, des mots touchants, il est reçu à l'unanimité. L'enfant, que la lecture n'avait nullement troublé, ne se trouble pas davantage devant les éloges ni devant les critiques. « Je vais bien en avoir le cœur net, dit M^{lle} Contat tout bas à Molé... Monsieur, dit-elle à M. Lemer cier, nous sommes tous fort charmés de ce que nous avons entendu. Pourtant j'ai remarqué au second acte, une scène où quelques changements seraient nécessaires. — Lesquels, Madame ? Voulez-vous m'expliquer ce que vous désirez ? » M^{lle} Contat le lui explique. « Vos critiques sont très justes, Madame,

répond l'enfant avec le même calme, et dans deux ou trois jours je vous rapporterai la scène corrigée. — Deux ou trois jours ! répond M^{lle} Contat. C'est trop long, trop long pour notre impatience et pour votre talent, Monsieur. Une ou deux heures vous suffiront, j'en suis sûre !... Et si vous vouliez exécuter ces légers changements tout de suite... — Tout de suite, répond vivement le précepteur, c'est impossible ! — Nous y voilà, se dit M^{lle} Contat. — M. Lemercier est fatigué de la lecture... — Moi ! répond l'enfant, je ne suis pas fatigué du tout. Madame, vous aurez la scène dès ce soir. — Pourquoi ce soir ? reprit M^{lle} Contat. Pourquoi pas, comme je vous l'ai dit, tout de suite ? — Tout de suite ? — Sans doute ! Je meurs d'envie de voir cette scène refaite. Notre régisseur sera très heureux de vous prêter son cabinet ! Vous y serez tranquille, tout seul... car nous gardons Monsieur, ajouta-t-elle avec toute sorte de grâce, en se tournant vers le précepteur... et dès que vous aurez fini... — Je ne demande pas mieux, Madame, répondit l'enfant ; qu'on me conduise dans le cabinet du régisseur. » Une heure après, il revenait avec la scène refaite et améliorée. Pour le coup, il fallut bien se rendre. La pièce fut mise immédiatement en répétition. »

La Descendance de Corneille. — En annonçant récemment la mort de M. Pierre-Xavier Corneille, ancien

bibliothécaire, *la Presse* avait dit qu'en lui s'éteignait définitivement la descendance du grand tragique. Deux jours après *la Presse* reconnaissait son erreur.

« En lui, dit notre confrère, ne s'éteint pas, ainsi que nous l'avions cru tout d'abord, la descendance de l'illustre auteur de *Cinna*. Un cousin germain de M. Pierre-Xavier Corneille, M. Pierre-Alexis Corneille, a effectivement laissé deux fils : Pierre-Remy Corneille, ancien député, aujourd'hui conseiller référendaire à la Cour des comptes, chevalier de la Légion d'honneur, et Auguste-Pierre Corneille, négociant et membre de la chambre de commerce de Fécamp.

Un troisième membre de la famille Corneille porte encore honorablement son nom : c'est M. Charles-Marie-Pierre Corneille, cousin germain du précédent, sous-chef de bureau au Ministère de l'instruction publique, et aussi chevalier de la Légion d'honneur.

Histoire d'une statue. — « J'ai connu, il y a fort longtemps, nous raconte notre confrère Alex. Pothey, dans *la Presse*, un brave homme nommé Hector. En 1795, — il avait alors vingt-cinq ans, — il exposa une magnifique statue en plâtre de Diderot. Cette œuvre eut un succès énorme, et Barras promit un marbre. Seulement, les temps étaient difficiles et il fallait attendre un peu. Hector attendit.

Sous le Consulat, le ministre lui dit avec effusion :

« Mais comment donc ! c'est trop juste et , dès l'année prochaine, comptez sur moi. »

Sous l'Empire, d'autres ministres s'écriaient :

« Parbleu ! quand nous pourrons disposer d'une somme, ce sera en votre faveur. »

On ne put disposer d'aucune somme.

Sous Louis XVIII, Hector attendit qu'un ministre devînt aussi libéral que le roi.

Il patienta sous Charles X.

Tous les ministres de Louis-Philippe voulurent réparer le tort fait au brave statuaire, mais les ministres changeaient si souvent !...

Bref, toujours sur le point de faire son marbre, le pauvre Hector mourut...

On vendit son atelier ; le commissaire-priseur mit sur la statue de Diderot une première enchère de cent francs. Personne n'en voulut. Cinquante francs ? On ne dit mot. Trente francs ? Silence. Dix francs ?

Un brocanteur de la rue de Lappe, qui avait parfois fourni des ferrailles aux artistes pour les armatures de leurs statues, crut probablement trouver une mine de fer dans le corps de l'infortuné Diderot. Il l'acheta sept francs.

Cet estimable commerçant prit un énorme marteau et, à tour de bras, il se mit à cogner sur le chef-d'œuvre en plâtre, qui s'écroura en gémissant.

Horreur ! l'armature n'était pas en fer ; elle était sim-

plement en lattes de châtaignier ! Le bois valait sept sous. »

Le Bon Musulman. — Tel est le titre d'une petite brochure qui se vend dans les rues d'Alger, et que nous signale *Paris-Journal*. C'est un manuel de la civilité puéride et honnête suivant Mahomet, qui contient des prohibitions assez curieuses, comme celles-ci :

— De brûler des pelures d'oignon ou des pelures d'ail ;

— De balayer une chambre la nuit ;

— De laisser dans sa chambre des ordures qu'on a balayées ;

— De se laver les mains avec de la terre ;

— De marcher pendant le dîner ;

— De refuser l'eau, ou le sel, ou le levain, ou le feu ;

— D'exprimer de mauvais souhaits contre son père ou sa mère ;

— De laisser par terre ce qui tombe de la table au milieu du repas ;

— De s'appuyer le dos contre une porte fermée du côté opposé ;

— De laisser la vaisselle sale ;

— De quitter la mosquée avec empressement ;

— De raccommoder ses habits sur soi ;

— De s'essuyer la figure avec ses vêtements ;

— D'éteindre la lumière avec son souffle ;

— De se déshabiller en plein soleil ou quand la lune luit ;

— De se placer la paume de la main sous son nez ;

— De se laisser étrangler pendant son sommeil ;

— De couper ses ongles avec ses dents et de les avaler ;

— De mettre sa culotte étant debout ;

— De se caresser la barbe ;

— De se faire saigner le 7 du mois ;

— D'insulter un mort ou de l'appeler son ami ;

— Enfin, de *jeter sur les passants des poux vivants !*

Au sujet de ce dernier précepte, nous ferons remarquer que chez les Musulmans, le pou étant presque toujours l'ami de l'homme, l'auteur du manuel ne pouvait manquer de songer à lui.

Sarah Bernhardt en Belgique. — Depuis son retour d'Amérique Sarah Bernhardt a joué un peu partout, dans toute l'Europe. Elle a d'abord fait en France une tournée d'un mois qui lui a rapporté d'énormes bénéfices, ainsi qu'à son impresario, M. Duquesnel, l'ancien directeur de l'Odéon. Elle a joué ensuite à Stockholm, puis à La Haye ; la voici en ce moment à Bruxelles, et dans un mois elle sera à St-Pétersbourg. Le bagage dramatique de la célèbre artiste ne se compose invariablement que de trois pièces : *Frou-frou*, *la Dame aux Camélias* et *Hernani*, ce qui est cause qu'elle ne peut séjourner bien

longtemps dans la même ville, pour ne pas devenir monotone. A Bruxelles son succès dans *la Dame aux Camélias* a été très grand, comme partout ailleurs ; cependant quelques critiques ont été formulées, notamment par l'*Indépendance belge*, sur la manière dont elle interprétait le rôle de Marguerite Gautier. Le rédacteur, M. Frédérix, paraissait regretter que M. Dumas fils n'eût pas donné à M^{lle} Bernhardt ses précieux conseils pour l'interprétation de cette pièce capitale. Ce à quoi M. Dumas fils a répondu par une lettre dont voici le principal passage :

« ...Si j'ai été ingrat envers une des interprètes de Marguerite Gautier, c'est envers Sarah Bernhardt, que je ne suis allé voir dans aucune des villes où elle a joué ma pièce.

« Ce qu'il faut reconnaître à Sarah Bernhardt, c'est que la composition du rôle, quelle qu'elle soit, est toute à elle et d'elle. Bien qu'elle soit ma voisine et que je me fusse volontiers dérangé pour la faire répéter et lui donner mes conseils, elle ne me les a pas demandés. Peut-être aurais-je pu lui donner quelques bonnes indications. Celui qui a conçu et écrit une œuvre en connaît les dessous qu'il peut découvrir à l'artiste, et dont l'artiste, si bien doué qu'il soit, peut faire son profit. Peut-être, si Sarah Bernhardt avait eu l'idée de me soumettre sa composition, n'auriez-vous pas eu une critique à lui faire. »

Le Gendarme Lavolée. — Il vient de mourir aux Invalides, à l'âge de 86 ans, un gendarme dont le nom se rattache au fait historique suivant :

« On sait qu'en 1832, après la mise en état de siège, sur un rapport de M. Montalivet, de la Loire-Inférieure, de Maine-et-Loire, des Deux-Sèvres, de la Vendée et du Morbihan, la duchesse de Berry pénétra dans la ville de Nantes et se rendit, sous le déguisement d'une paysanne et accompagnée de M^{lle} de Kersabiec, chez M^{lle} Duguigny, rue Haute-du-Château, où, la maison ayant été cernée de toutes parts, elle resta cachée pendant plus de quinze heures derrière la plaque brûlante d'une cheminée avec M^{lle} de Kersabiec et MM. Mesnard et Guibourg. Cela se passait le 6 novembre 1832. Dans la soirée, elle se rendit prisonnière.

Dans le *Moniteur officiel* du mardi 13 novembre 1832, page 1950, on lit à ce sujet :

« Les deux gendarmes qui étaient de garde dans la « chambre où étaient cachés la duchesse de Berry et « ses compagnons sont MM. Hacher et Lavolée, de « l'escadron du 1^{er}. régiment de gendarmerie en gar- « nison à Nantes. »

Le Pape ou Garibaldi. — S'il faut en croire M. de Bornier, dont M. George Duval nous parle dans *l'Événement*, il fait bon ne rien perdre en Italie.

Il paraît que les *Poésies complètes* que M. de Bornier vient de publier ne le sont pas : il en manque une dizaine, que l'auteur s'est laissé prendre à Milan.

Il y a de cela plusieurs mois. Il venait de sortir.

Tout à coup il s'aperçoit qu'il n'a plus son portefeuille, lequel contenait, outre les pièces en question, un billet de cinq cents francs. Il retourne sur ses pas, cherche de tous les côtés. Rien.

De retour à l'hôtel, il raconte au patron ce qui lui est arrivé et l'interroge sur ce qu'il y a à faire.

« Faut-il prévenir la police ? »

— Si vous voulez !

— Vous me dites cela sur un drôle de ton.

— C'est que ça ne servira à rien.

— Enfin, soupire de Bornier, il me reste une chance...

— Laquelle ?

— C'est que, si mon portefeuille n'est qu'égaré, il soit tombé entre les mains d'un honnête homme. »

Alors l'hôtelier, levant les épaules :

« Ne comptez pas là-dessus, monsieur. A moins que ce ne soit le pape... ou Garibaldi ! »

Comédiens du temps passé. — On trouve, non sans raison peut-être, que les artistes dramatiques accaparent un peu trop aujourd'hui l'attention publique. Mais il en était à peu près de même au commencement du siècle, et notre confrère et ami Paul Milliet, qui publie chaque jour dans *le Gaulois*, sous le titre de *Spectacles du temps passé*, des notes fort intéressantes, nous raconte à ce propos les deux anecdotes suivantes :

Talma « portait tous les matins à l'Empereur l'affiche

de la représentation du soir ; » et le fait suivant donne une idée de l'accueil que lui faisait le souverain.

Un matin, Talma se disposait à ouvrir la porte du cabinet de Napoléon, quand un personnage s'approcha de lui avec une vivacité qui montrait que sa patience avait été mise à une dure épreuve : « Pardon, n'êtes-vous pas M. Talma ? — Je le suis. — Prévenez l'Empereur, je vous prie, que je suis là. — Mais qui nommerai-je ? — Le roi de Saxe ! »

A une revue de la garde, Napoléon aperçut dans la foule M^{lle} Mars : il quitta aussitôt l'état-major et, poussant son cheval jusqu'à l'artiste : « Mademoiselle, lui dit-il, je suis heureux que vous nous rendiez les visites que nous avons tant de plaisir à vous faire au Théâtre-Français... »

M. de Robespierre poète. — Le madrigal suivant est attribué par l'*Intermédiaire* au trop célèbre conventionnel qui fut, comme on sait, un membre distingué de la société littéraire des Rosati, d'Arras :

Crois-moi, jeune et belle Ophélie,
Quoi qu'en dise le monde et malgré ton miroir,
Contente d'être belle et de n'en rien savoir,
Garde toujours ta modestie.
Sur le pouvoir de tes appas
Demeure toujours alarmée :
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne l'être pas !

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Le *Charivari* connaît un journal royaliste, très pompeux en paroles, mais qui ne se distingue guère par ses largesses effectives. Les féaux collaborateurs de cette feuille de droit divin logent le diable dans l'escarcelle. Témoin ce dialogue, surpris au passage, devant le guichet du caissier, la semaine dernière :

« Seriez-vous assez bon pour me donner une légère avance ?

— C'est défendu.

— Une toute petite avance ?

— Impossible.

— Je n'ai plus que 6 francs pour aller à la fin du mois...

— Eh bien, n'y allez pas ! »



Pensée d'un misanthrope :

« Les visites font toujours plaisir : si ce n'est pas en arrivant, c'est en partant. » (*Gaulois.*)



Entre cocottes :

« Dis donc, Élixa, ce grand monsieur brun qui vient de te saluer... c'est un de tes... abonnés ?

— Oh ! non, je le vois quelquefois... C'est un acheteur au numéro ! » (*Événement.*)

Des jeunes gens se moquent d'un vieux beau et le traitent de Nestor, de Mathusalem.

Celui-ci, se passant les pouces dans les entournures de son gilet :

« Ce qui me donne l'air vieux, dit-il, ce n'est pas l'âge... c'est l'inconduite. » (*Figaro.*)



O mystères du cœur humain !

On causait amour devant une des plus jolies actrices de Paris.

« Vous faites, lui disait X..., toutes les conquêtes que vous voulez.

— Dites plutôt, répondit-elle en souriant avec une pointe de mélancolie, celles que je ne veux pas. Dieu sait que je donnerais tous mes sujets — pour avoir un maître. » (*Événement.*)



Une dame de quarante-neuf ans a conservé beaucoup de prétentions et aime encore à se donner des airs enfantins.

Sa manie est surtout de prétendre que tout le monde s'accorde à dire qu'elle n'a pas vieilli.

Une mauvaise langue, qui se trouvait là, dit à voix basse :

« Si elle n'a pas vieilli, elle ne devait pas être belle à dix-huit ans ! » (*Événement.*)

Au jardin des Tuileries.

Une dame est assise au pied d'un arbre. Un bébé folâtre à ses côtés. Le bébé joue avec un ballon. Dès qu'un vieux monsieur vient à passer près de là, le bébé lui lance le ballon entre les jambes et court le chercher. Le vieux monsieur regarde. La mère sourit.

Un promeneur qui a observé ce manège :

« Tiens ! le ballon d'essai ! » (*Presse.*)



On est en train de bêcher la famille G...

Mais quand c'est le tour du mari d'être sur la sellette, une bonne âme s'écrie aussitôt :

« Oh ! quant à lui, il n'y a rien à en dire... Tout le monde le sait ! » (*Presse.*)



Un jour d'enterrement.

Un membre de la famille s'approche d'un ancien ami du défunt :

« Vous viendrez avec nous jusqu'au cimetière, une voiture de deuil vous ramènera.

— Certainement. Je vous demanderai même de la garder un peu plus longtemps, j'ai quelques visites à faire. » (*Clairon.*)

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — Le général comte de Saint-Priest vient de mourir à quatre-vingt-douze ans. Emigré au moment de la révolution, il fut fait prisonnier dans les rangs de l'armée russe en 1814 et condamné à être fusillé. Il ne dut son salut qu'à un hasard, l'ordre qui le concernait ayant été heureusement intercepté. Sous Louis-Philippe il prit part à la conspiration de la duchesse de Berry. Il fut député en 1848 et rentra dans la vie privée après le coup d'Etat de 1851.

— Nous avons parlé, dans notre numéro du 30 juin 1877, de M. Courtat (Félix-Titus), ancien sous-directeur aux affaires étrangères, officier de la Légion d'honneur, et qui a publié divers ouvrages de critique ou de théâtre. Cet écrivain est mort le 16 octobre à l'âge de soixante-seize ans.

— M. Prosper Lanchantin, qui fut d'abord connu au théâtre sous le nom de Valmore et qui a épousé ensuite la célèbre poétesse, M^{lle} Desbordes, vient de mourir le 26 octobre à l'âge de quatre-vingt-six ans. M^{me} Desbordes-Valmore, sa femme, qui débuta aussi au théâtre dans sa première jeunesse, est morte en 1859. De leur mariage sont issus une fille, Ondine, qui a failli épouser Sainte-Beuve et qui s'est mariée ensuite avec le conseiller d'Etat Jacques Langlais, qui fut ministre des finances de Maximilien au Mexique, où il mourut en 1866; et un fils Hippolyte, qui est aujourd'hui chef de bureau au Ministère de l'Instruction publique.

— Le célèbre docteur Jean-Baptiste Bouillaud vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était élève de Broussais et appartenait à l'Académie des sciences depuis 1868.

— Un ancien chef de bureau à la Préfecture de police, M. Paul-Eugène Jauffret, plus connu comme historien et auteur d'une *Vie de Catherine II* et d'une *Histoire du Théâtre révolutionnaire*, vient de mourir à Paris à l'âge de soixante-dix ans.

— M^{me} Worms, femme du sociétaire de la Comédie-Française, vient de mourir d'une maladie de poitrine qui la tenait depuis longtemps éloignée du théâtre. Avant son mariage elle avait joué, au Vaudeville, sous son nom de jeune fille, Angèle Brémond. Elle avait ensuite accompagné son mari en Russie. Elle a créé son dernier rôle au Gymnase dans *Bébé*, où elle jouait le personnage de la femme mariée.

— Voici, d'après le dernier annuaire de l'association des artistes dramatiques, qui vient de paraître, l'âge des doyens des comédiens et comédiennes pensionnés : M^{me} Guillemain (Vaudeville), quatre-vingt-cinq ans; Chollet, l'ancien ténor de l'Opéra-Comique, quatre-vingt-trois ans; Bouffé, quatre-vingt-un ans; Massol (Opéra), soixante-dix-neuf ans; M^{me} Dorus-Gras (Opéra), soixante-dix-sept ans; Joseph Kelm, soixante-seize ans; Maillart (Comédie-Française), soixante et onze ans; Mocker (Opéra-Comique), soixante-dix ans; Jules Vizentini (Gaité), soixante-dix ans; M^{me} Grassot, soixante-dix ans.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.



Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 22 — 30 NOVEMBRE 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Le Nouveau Cabinet; *Odette*. — Théâtres. Comédie-Française : reprise de *On ne badine pas avec l'amour*. — Tribunaux : l'affaire Valtesse Delabigne.

Varia. — La Préface de *la Dame aux camélias*. Un Commissaire-priseur. — Labiche malade. — La Réception de Thiers à l'Académie. — Un Conte des *Mille et une Nuits*. — Le Tarif de la claque. — Une Chanson populaire.

Les Mots de la quinzaine.

Petite Gazette.

Variétés : Lettres inédites de Florian. — Pensées inédites.

LA QUINZAINE. — *Le Nouveau Cabinet*. — *Odette*. — Le grand intérêt de la première partie de la quinzaine s'est porté exclusivement sur la formation du nouveau ministère, qui a M. Gambetta pour chef. Le *Journal officiel* du 15 novembre a publié la liste des membres du cabinet qui succède à celui que présidait M. Jules

Ferry. A part MM. Cazot, ministre de la Justice, et Cochery, ministre des Postes et Télégraphes, tous les autres ministres ont été remplacés par des membres de la Chambre des députés dont les noms paraissaient pour la première fois dans les hauts conseils du gouvernement. Parmi eux figurent M. Allain-Targé, gendre de Villemain, créé ministre des Finances; M. Maurice Rouvier, ministre du Commerce, et M. Antonin Proust, très connu dans le monde des lettres, des arts et des artistes, et qu'on a très opportunément appelé à un ministère de nouvelle création, qui porte précisément le nom de ministère des Arts.

Nous n'avons pas à entrer ici dans l'étude des appréciations diverses qui ont accueilli la venue du nouveau ministère, dont nous nous bornons à constater la naissance.

C'est M. Sardou qui a eu, après le ministère, les honneurs de la quinzaine avec sa nouvelle comédie en quatre actes, *Odette*, jouée pour la première fois au Vaudeville le jeudi 17 de ce mois. On attendait impatientement cette pièce, qui doit ramener au coquet théâtre de la Chaussée-d'Antin une clientèle nombreuse pendant les cent soirées et plus qui sont le terme moyen de la durée des comédies de Sardou. Disons bien vite que l'attente n'a pas été trompée. Jamais Sardou n'a montré plus de talent ni surtout plus d'habileté. On a déjà dit que l'œuvre nouvelle n'avait que deux scènes, l'une au troisième et

l'autre au quatrième acte. Le grand art de Sardou a donc consisté à bâtir, à faire accepter et à rendre intéressante et même touchante au suprême degré, et cela pendant quatre actes, une comédie qui, en d'autres mains moins expérimentées, se serait évanouie et comme dérobée dès le début.

Donc *Odette* ne présente au premier abord qu'un sujet un peu restreint et un peu vide, et l'histoire peut se raconter en quelques lignes. Une femme mariée, Odette, trompe son mari ; celui-ci s'adresse à la justice, obtient une séparation et se fait remettre la garde de sa fille, qui n'a que trois ans au moment où la pièce commence. Tel est le premier acte, qu'on appellerait plus justement un prologue.

Le second acte ne commence que quinze ans plus tard. La fille d'Odette a dix-huit ans, et il s'agit de son mariage avec un fils de famille dont les parents s'effrayent à juste titre de la situation d'Odette, qui continue à mener, sous le nom de son mari, la vie à grandes guides à l'étranger. Donc le mariage ne se fera que si Odette consent à changer de nom.

Les deux derniers actes se passent au milieu des négociations entreprises par le mari d'Odette pour obtenir son consentement à ce que demande la famille de son futur gendre. Odette ne le donne qu'à la condition qu'elle verra sa fille, laquelle croit sa mère morte depuis longtemps. Cette rencontre a lieu, Odette s'attendrit, son

cœur se réveille, l'amour maternel prend le dessus ; elle comprend qu'elle est, qu'elle sera même toujours un obstacle au bonheur complet de son enfant, et elle va se noyer pour rendre libre à la fois sa fille et son mari.

Ce sujet ne paraît donc pas, tout d'abord, devoir être suffisant pour remplir quatre actes. Mais c'est là qu'a précisément éclaté la grande, la considérable habileté de Sardou. Il a ajouté à ce sujet un peu mince tant de développements ingénieux ou amusants, il nous a séduits et enchantés par tant de digressions charmantes, si bien reliées à l'action principale, que nous nous sommes tous laissés aller à subir la volonté de cet éternel vainqueur, et à nous laisser conduire par tous les chemins de traverse, par tous les sentiers verdoyants et fleuris, par lesquels il lui a plu de nous faire passer pour nous mener au dénouement.

Les deux grandes scènes d'*Odette* sont déjà célèbres ; la plupart des journaux les ont données le lendemain de la représentation, et même à la lecture elles produisent un grand effet : l'une, la rencontre du mari et de la femme, si admirablement jouée par M^{me} Pierson et mieux encore par M. Dupuis ; l'autre, la rencontre de la fille et de la mère, où M^{lle} Legault, maniérée et manquant de naturel, est de beaucoup inférieure à la même M^{lle} Pierson, qui a précisément trouvé dans cette belle et si touchante scène son meilleur triomphe de la soirée.

Comme toujours, lorsqu'il s'agit d'une pièce de Sar-

dou, on a cherché quelque souvenir de pièce déjà jouée dont le sujet pût offrir un point d'analogie avec l'œuvre nouvelle. On a cité diverses comédies qu'on peut en effet rapprocher par endroits de certaines scènes d'*Odette*; mais, en somme, la situation principale d'*Odette* n'est pas nouvelle, et Sardou n'a jamais songé à nous la donner comme telle. Ces rencontres d'enfants avec une mère ou avec un père dont ils étaient depuis longtemps séparés, et qu'ils ne se souvenaient pas d'avoir jamais vus, ont été exploitées vingt fois au théâtre; elles fournissent toujours matière à des scènes de larmes dont le public est très friand. Une de ces pièces, qu'on n'a pas citée cependant, nous semble fournir précisément une situation identique à celle d'*Odette*, c'est la *Fiammina* de M. Mario Uchard. Seulement, au lieu d'être une fille, c'est un fils que la *Fiammina* a abandonné tout enfant et qu'elle retrouve jeune homme.

Mais qu'importent tous ces rapprochements, en somme, inutiles? On ne fait plus rien de nouveau au théâtre, cela est certain. Tout ce qu'on y donne a déjà servi; le grand art consiste à rajeunir le vieux et à nous le présenter avec des développements qui sont plus ou moins bienvenus, selon que l'auteur est plus ou moins habile. Et, comme l'a dit très pittoresquement un critique célèbre, on ne s'inquiète plus beaucoup, de nos jours, du poisson, mais bien de la sauce qui l'accompagne. Donc Sardou ne sera jamais Molière, ce qui n'empêche pas

que la plupart de ceux qui écrivent aujourd'hui pour le théâtre se contenteraient bien volontiers d'être Sardou.

THÉÂTRES. — Reprise de *On ne badine pas avec l'amour*. — C'est le 18 novembre 1861 que la Comédie-Française a mis pour la première fois à la scène cette adorable fantaisie de Musset. Bien que ce ne soit pas une œuvre de théâtre proprement dite, et que l'intérêt n'en soit pas pondéré et gradué comme dans un drame ordinaire, le succès de cette œuvre si poétique et en même temps si poignante fut considérable. Il en a été de même à la reprise faite, le 22 de ce mois, pour la continuation des débuts de M^{lle} Bartet dans le rôle de Camille.

Deux artistes célèbres, M^{mes} Favart et Croizette, avaient joué ce rôle avant M^{lle} Bartet. C'est M^{lle} Favart qui l'a créé aux Français, et ce fut l'un de ses meilleurs. M^{lle} Croizette y fut également très remarquable. Voici d'ailleurs la distribution de la pièce aux deux époques :

	1861	1881
Perdican.	MM. DELAUNAY.	DELAUNAY.
Le Baron.	PROVOST.	THIRON.
Blasius.	BARRÉ.	BARRÉ.
Bridaine.	MONROSE.	GARRAUD.
Dame Pluche.	M ^{mes} JOUASSAIN.	JOUASSAIN.
Rosette.	EMMA FLEURY.	REICHEMBERG.
Camille.	FAVART.	BARTET.

Comme on le voit, trois des créateurs de la pièce — il

y a de cela vingt ans presque jour pour jour — reparaissent encore aujourd'hui. Et Delaunay n'a pas vieilli ; il est toujours aussi brillant, aussi plein de verve, de tendresse et de cette passion si raffinée et si poétique qui emplit l'œuvre tout entière. Charmante aussi M^{lle} Reichemberg dans le rôle de Rosette, qui fut une des excellentes et rares créations d'Emma Fleury. Thiron est parfait dans le rôle du baron, où Provost le père a également laissé de vifs souvenirs. Quant à M^{lle} Bartet, elle a marqué, dans le personnage ingrat et difficile de Camille, sa place au premier rang parmi les sociétaires femmes de la Comédie-Française. La scène de la fontaine, et surtout la grande scène finale du prie-Dieu, si dramatique, si cruelle aussi dans ses résultats, a trouvé dans cette jeune femme à la frêle apparence une interprète pleine de force, de vigueur et de passion. C'est, en somme, une belle soirée de plus, aussi bien pour la Comédie-Française que pour M^{lle} Bartet.

TRIBUNAUX. — *L'Affaire Valtesse-Delabigne*. — Ce curieux procès fait connaître de bien singuliers détails sur une célèbre dame du demi-monde, M^{lle} Valtesse, dont le véritable nom est Delabigne, fille d'une demoiselle de ce même nom, qui, on le voit, n'était guère plus mariée qu'elle. Or, dans le procès en question, il s'agit d'une fille de M^{lle} Valtesse, dont cette dernière dispute la possession, l'éducation et la direction à sa mère.

Cette troisième Delabigne porte le nom tout à fait champêtre de Pâquerette.

Ici, laissons la parole à M^e Napias, l'avocat de la mère contre la fille :

« ... Il faut, dit-il, que je vous fasse connaître notre adversaire.

« M^{lle} Delabigne, qui a pris le nom de guerre de Valtesse, est une demi-mondaine connue et célèbre surtout par la rapide et opulente fortune qu'elle a faite.

« Elle a eu un hôtel splendide boulevard Malesherbes; elle a une *Folie* — c'est le nom — à Ville-d'Avray; elle a de nombreuses rentes de toute espèce.

« Elle a trente-trois ans et demi... quoi qu'elle en dise; mais c'est dès l'âge de seize ans qu'elle a, sans rien faire, amassé sa fortune.

« Son hôtel est le rendez-vous de tous les mondes : le monde littéraire, le monde politique, dit-on, et le monde artistique surtout. Aussi a-t-on surnommé M^{lle} Valtesse « l'Union des peintres ». Cette jeune femme a essayé de tout : elle a essayé du théâtre, et n'y a pas réussi; elle a fait de la politique bonapartiste bruyante, et l'on se rappelle sans doute encore une manifestation, accompagnée de feux d'artifice, qui eut lieu le 15 août 1874, dans sa *Folie*, à Ville-d'Avray, qui fit du bruit dans la presse et qui fut l'objet d'une interpellation à la Chambre. »

Livrée à des occupations absorbantes, M^{lle} Valtesse

n'avait guère de temps à consacrer au devoir maternel. Elle s'adonnait à l'étude de la colonisation, écrivait un *Essai sur nos possessions de l'Indo-Chine*, et publiait un peu plus tard, chez Dentu, sous le titre d'*Isola*, un roman avec cette seule indication : *Ego*, pour nom d'auteur.

« Voici, continue M^o Napias, un exemplaire de ce livre aujourd'hui épuisé. La première page porte cette dédicace : *A ma chère mère, l'auteur* : LOUISE DE LA BIGNE. Le roman est donc bien d'elle, elle a peut-être seulement reçu quelques conseils...

« Quoi qu'il en soit, voici comment elle se dépeint elle-même : *le cheval de Phébus*. Un personnage appelé Marchenoir parle d'*Isola* en ces termes :

« Toutes ses qualités, sa loyauté, sa franchise, sa
« confiance, son abandon et sa foi deviennent les com-
« plices inconscients de la rouerie et de l'implacable mé-
« chanceté d'une femme comme celle dont nous parlons.

« Pour moi, *Isola* est un monstre.

« Elle possède merveilleusement l'art de séduire,
« charmer, capturer celui que sa beauté fascine. Il devient
« sans révolte son esclave ; elle le soumet, l'assujettit
« par une logique irrésistible à tous les entraînements
« de son imagination.

« Oui, riez, Messieurs ; haussez les épaules, Mes-
« dames ; je n'en dirai pas moins : Malheur à celui qui
« veut regarder au fond de ces yeux de félin, qui savent
« tout, même rayonner de candeur.

« D'une force et d'une énergie indomptables, cette
« femme est toute-puissante pour le mal, dont elle a le
« génie infernal. » -

« Plus loin, dans un dialogue, Isola émet deux aphorismes qui la révèlent tout entière. Dans une conversation, quelqu'un lui demande :

« Donnez - moi votre parole d'honneur que vous
« n'avez jamais aimé.

« — La plus jolie fille du monde ne peut donner que
« ce qu'elle a ; moi, je n'ai pas de parole d'honneur ! »

« L'interlocuteur d'Isola insiste :

« Voyons, soyez franche.

« — Dans ma situation, la franchise est un défaut
« capital, qui mène à la ruine.

« Je n'aime pas et je ne m'ennuie pas ; je vis seule.
« *Ego* est ma devise, et j'y suis fidèle sans effort. Mon
« corps m'a déshonorée, il lui faut m'enrichir pour que je
« retrouve au moins le simulacre de l'honneur. »

« En voilà assez pour faire connaître notre héroïne. »

Nous arrêterons ici la citation. Quant à l'issue du procès, peu importe, après tout, au point de vue de l'exemple, que M^{lle} Pâquerette Valtesse ait été confiée aux soins de sa mère ou bien à ceux de sa grand'mère.

VARIA. — *La Préface de LA DAME AUX CAMÉLIAS.* — Alexandre Dumas fils vient d'ajouter à une nouvelle

édition de son *Théâtre complet* de curieux détails sur les créateurs de sa pièce la plus célèbre, *la Dame aux camélias*. Voici ces renseignements, qui font aujourd'hui partie documentaire de l'histoire dramatique de notre époque :

« Si je réimprime aujourd'hui cette préface, c'est que, malgré ses incorrections de forme, les redondances et les *contentements de moi*, dont il ne faut accuser que ma jeunesse et la joie d'un premier succès, elle reste absolument vraie quant à ce qui regarde les artistes de la création. Dans cette édition, où je mets plus de mon cœur et de ma vie intime que dans les autres, et qui est ainsi comme le testament de ma carrière dramatique, je serais un ingrat si je ne restituais pas ces pages âgées aujourd'hui de trente ans.

« Combien sont morts déjà parmi ceux qui ont partagé mes premières émotions ! Fechter, Dupuis, Hippolyte Worms, M^{me} Astruc ! M. Lagrange vient de revenir de Russie, aussi jeune qu'alors. Irma Granier, qui pleurait tant aux répétitions d'avoir à jouer le mauvais rôle de Nanine, revit brillamment dans sa fille, la Petite Mariée et le Petit Duc, de la Renaissance. Mais que sont devenus Allié, M^{lle} Worms, la gentille Clorinde, et cette jeune et jolie M^{lle} Clary qui prédisait un si grand succès à la pièce ? A ceux qui survivent, à M^{me} Doche surtout, j'offre ce dernier témoignage de reconnaissance. Qu'ils sachent bien que je n'ai rien oublié de ce que je leur dois.

« A ceux qui sont morts et oubliés, j'offre ce dernier souvenir, qui les fera revivre un moment dans l'esprit de ceux qui les ont connus. Il en est un que ces lignes ne trouveront ni mort ni vivant, c'est le joyeux et spirituel Gil Pérès. Il s'éteint maintenant dans une maison de santé, privé de raison, et frappé justement par cette maladie dont le personnage qu'il représentait se plaint au docteur pendant le quatrième acte. Hélas ! pauvre Yorick ! »

Un Commissaire-priseur. — Il s'agit ici de M^e Charles Pillet, le commissaire-priseur si connu des artistes, et qui vient, après une carrière de trente années, de céder son marteau d'ivoire à M^e Chevalier.

Citer tous les chefs-d'œuvre qui ont passé par les mains de M^e Pillet serait faire l'histoire du mouvement artistique de plus de la moitié du siècle. Voici, avec le chiffre de leur produit, quelques-unes des ventes les plus célèbres dirigées par ce regretté commissaire-priseur :

Vente Moret.	1,120,000 fr.
— Patureau	846,000
— Rattier.	385,000
— Soltykof	1,600,000
— Salamanca.	1,700,000
— Pereire	1,800,000

Vente Laurent Richard . . .	1,400,000 fr.
— Oppenheim.	1,280,000
— Hartmann et Double.	2,700,000
— Demidoff	15,000,000

Parmi les ateliers de peintres célèbres vendus par M^e Pillet, citons notamment ceux de Roqueplan, de Fortuny, et tout récemment de Millet.

Labiche malade. — Le désopilant auteur du *Chapeau de paille d'Italie* vient d'être malade; mais, comme vous allez le voir d'après la citation suivante, empruntée à une chronique du *Monde illustré*, Labiche n'a pas la maladie moins gaie que les pièces :

« Au cours de sa maladie, il avait conservé sa fantaisie infatigable.

Il écrivait, par exemple, à un de ses amis :

« Je souffre beaucoup. Le médecin m'a dit que c'est une... je ne mets pas le nom, parce qu'il vient du grec et que cela te ferait péniblement sentir ton manque d'instruction... »

Le grand air, un régime sévère, le séjour au milieu des sapins de sa chère Sologne, ont rétabli ce vaillant.

Par exemple, ce qui trouble la reconnaissance que sa cure lui inspire envers la Faculté, c'est que les médecins lui prescrivent un régime rigoureux, et que ce régime s'accommode mal avec son goût intelligent pour la table.

Il écrivit au même ami :

« On ne me permet plus de sabler que l'eau de Vichy. Ce qui ferait un effet déplorable dans un couplet du Caveau. Toutefois, j'hésite. Je ne voudrais pas être désagréable à mon médecin ; mais je voudrais encore moins m'être désagréable à moi-même ! D'un autre côté, si se soumettre ne me va guère, se démettre ne me va pas du tout... »

La Réception de Thiers à l'Académie. — C'est le 16 décembre 1835 qu'eut lieu la réception à l'Académie du futur président de la République. Voici à ce sujet quelques pages empruntées à un livre, *Petites Pages d'histoire*, que vient de publier M. Henri de Valori :

« Le temps était glacial. Cinq cents personnes de haute qualité : MM. de Talleyrand, Pozzo di Borgo, le duc de Choiseul-Praslin, Montalembert, le duc de Reggio, le duc de Luynes, etc., attendaient en se plaignant sur les marches de l'Institut. A une heure moins un quart, M. Thiers arriva en berline, avec une livrée calquée sur celle de lord Granville. L'historien de la Révolution française, jaloux d'acquérir toutes les gloires, faisait concurrence à lord Seymour et au comte d'Orsay. Il avait acheté deux voitures et cinq chevaux à M. Demidoff. On ne parlait que de son briska et de la tapisserie du roi Louis-Philippe. Comme dernier trait parfaitement historique, n'oublions pas un parapluie

acheté chez Verdier ; son manche était en cornaline. On n'en dormait pas aux Tuileries !

« Dans la salle, les yeux cherchaient d'abord Chateaubriand, Lamartine, Bonald, Royer-Collard, M^{sr} de Quélen, Casimir Delavigne, Ségur, Frayssinous, Cousin.

Chateaubriand, drapé d'un grand manteau, était abîmé dans une profonde rêverie. Sa main droite crispée semblait chercher une plume, celle avec laquelle il devait, en trois mois, restaurer les Bourbons. De temps en temps il souriait, — à la postérité sans doute. Lamartine, dans une longue redingote garnie de fourrures, saluait de la main M. Thiers, auquel, par la plus poétique des antithèses, il était très attaché. M. de Bonald causait avec animation avec M^{sr} de Quélen. Il était l'objet d'une ardente curiosité. Ce n'était pas l'auteur de la *Législation primitive* que les regards curieux dévisageaient, mais le penseur mystique qui, à propos de la loi sur le sacrilège, avait prononcé un aphorisme que la loi de Moïse, comme celle de Jésus, aurait condamné : « C'est Dieu qui est l'offensé ; envoyez le coupable devant son juge ! » En face de lui se trouvait Royer-Collard.

« Continuons cette liste des académiciens de 1835. Voici Alexandre Soumet. Il avait une perruque célèbre. Puis le général et historien Pierre-Paul de Ségur, le chancelier Pastoret, M^{sr} Frayssinous, évêque d'Hermopolis, ancien grand maître de l'Université, précepteur

du duc de Bordeaux; MM. Cousin, Briffaut, Lebrun, Baour-Lormian, Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes*, une tragédie que vous n'avez jamais lue (nous, pas davantage); Étienne, auteur dramatique, le critique du *Constitutionnel*; le comte de Cessac, écrivain militaire, mais bien ignoré; Charles Nodier, Lacretelle, Dupin aîné, Viennet. Ce fut ce dernier qui répondit au discours de M. Thiers, dont nous ne parlons pas; il est connu.

« M. Thiers se vanta toujours de l'avoir improvisé. Parlant de cette réception si brillante, il disait : « Je n'ai pas fait mon discours; j'ai fait mon public. »

Un Conte des MILLE ET UNE NUITS. — Au moment où la grande féerie des *Mille et une Nuits* va amener tout Paris au Châtelet, et où la magnifique édition de l'œuvre de Galland, publiée avec les gravures de Lalauze, va faire venir tous les amateurs à la Librairie des Bibliophiles, nous avons cru intéressant de recueillir la correspondance suivante, adressée de Barcelone, et qu'on dirait un chapitre détaché du conte de la *Lampe merveilleuse* :

« Ces jours derniers, des chasseurs étaient en campagne dans l'île de Formentera, aux Baléares. En poursuivant leur proie à travers les broussailles, ils se trouvèrent soudain en présence d'une excavation profonde qu'ils résolurent d'explorer. Des ronces en défendaient l'entrée; plus loin, des blocs de pierre énormes.

Il fallut de la peine et du temps pour rendre libre le passage. Mais à mesure qu'ils pénétraient dans la cavité leur étonnement grandissait. La galerie qui s'étendait devant leurs pas était creusée par la main de l'homme ; à gauche et à droite, sur les murs, des caractères nombreux autant qu'indéchiffrables.

Après plusieurs heures d'efforts, ils parvinrent enfin dans une pièce spacieuse, d'une architecture arabe admirablement conservée, et au milieu de laquelle se détachaient deux magnifiques tombes d'une forme très originale et d'une indescriptible richesse.

Poussés par la curiosité, nos chasseurs, archéologues improvisés, eurent la pensée de pousser leurs investigations plus loin. Une sorte de couvercle en métal, d'un travail bizarre et compliqué, défendait les deux sépulcres. Sans trop de difficultés ils parvinrent à le soulever.

Et quelle ne fut pas alors leur stupéfaction ! Une momie reposait dans chaque sarcophage. Celle de droite semblait appartenir à une jeune femme, celle de gauche à un homme plus âgé. Leur stature était colossale. Sur la tête de la jeune femme, un diadème d'une inestimable valeur, en supposant que les pierreries qui l'enrichissent ne soient pas fausses, jette ses feux au loin ; un collier de perles énormes orne son sein ; ses doigts sont couverts de bagues, et deux escarboucles d'un rouge foncé et d'une dimension inconnue sont attachées à ses

oreilles. L'homme porte au front la couronne impériale et dans la main droite un sceptre.

Dans la petite île de Formentera, il n'est bruit que de cette découverte. Le trou était connu depuis longtemps par les gens du pays, mais on pensait qu'il servait de repaire aux serpents, si nombreux dans cet endroit.

Des six chasseurs en question, quatre sont restés dans l'île pour protéger leur trésor pendant que les deux autres se sont transportés à Madrid pour rendre compte aux autorités de leur importante découverte. »

Le Tarif de la claque. — Dans un ouvrage de M. Couailhac, *la Vie au théâtre*, nous trouvons les détails suivants sur le taux fixé pour les applaudissements :

Salve ordinaire.	5 fr. »
Tirade enlevée	15 »
Salve redoublée	20 »
Trois salves	25 »
Rappel simple	25 »
Rappels illimités	50 »
Effet d'horreur	5 »
Murmures d'effroi, exécutés comme si la force manquait pour applaudir. .	15 »
Applaudissements, contrariés d'abord, puis enlevés, comme dans le cas où la partie saine du public l'emporte sur une cabale.	32 »

Long gémissement suivi d'applaudissements à la fin d'une scène de meurtre	12	50
Ricanements	5	»
Rires.	5	»
Rires francs.	10	»
Exclamations : « Ah ! qu'il est drôle ! »		
« Ah ! qu'il est amusant ! »	15	»
Exclamations superlatives : « Ah ! qu'il est donc drôle ! Ah ! qu'il est donc amusant ! »	20	»

Quant aux phrases admiratives à émettre au milieu de la foule à la sortie du théâtre, il paraît que leur taux est réglé par des conventions particulières entre le directeur et le chef de claque.

Une Chanson populaire. — On chante partout en ce moment un refrain populacier à deux voix qui se termine par ces vers : *Tant mieux pour elle, tant pis pour lui*, et qui a une filiation beaucoup plus haute qu'on ne croit.

« En effet, nous dit *la Liberté*, avant d'être mis en chanson pour le *Paris-Beuglant*, il égaya la coupole de ce qu'on appelle actuellement l'Institut, et provoqua plus d'une fois le rire sur les lèvres blêmies des quarante immortels.

C'est La Condamine qui le premier mit en situation

ces vocables, pour les tourner en épigramme contre lui-même, au sujet de sa réception à l'Académie.

Voici le quatrain que le hasard nous a fait retrouver :

La Condamine est, aujourd'hui,
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd, tant mieux pour lui!
Et non muet, tant pis pour elle!

LES MOTS DE LA QUINZAINE

De Zadig :

M. Pailleron, faisant ses visites de candidat à l'Académie, arrive dernièrement chez M. Renan.

Un domestique annonce ; le maître de la maison, qui travaillait devant son bureau, se lève et, après les saluts d'usage :

« Prenez donc une chaise, dit-il au visiteur.

— Pardon, répond celui-ci, mais c'est un fauteuil que je viens vous demander. »

Encore de Zadig :

On parlait l'autre jour, chez le spirituel auteur de la *Dame aux Camélias*, des veuves et du veuvage.

« Pour moi, dit l'auteur du *Demi-Monde*, je ne crois pas aux veuves inconsolables.

— Eh bien, mais... et Arthémise? et le monument superbe qu'elle fit élever à son mari?

— De nos jours, Arthénise serait encore capable de faire élever un superbe monument, seulement, après la pose de la dernière pierre, elle épouserait l'architecte. »



Passage des Princes, une dame sort avec son enfant d'un établissement à prix fixe : 15 centimes.

Elle dépose ses trois sous à la caisse.

« Et l'enfant ? dit la buraliste.

— Madame, mon enfant n'a que trois ans, et d'ailleurs je l'ai tenu tout le temps sur mes genoux. »

(*Paris-Journal.*)



Entendu dans un salon. Paul Deroulède causait avec une très jolie femme, qui paraissait flattée de l'attention que lui accordait le poète national. La dame était fort décolletée, et personne ne songeait à s'en plaindre, ce qu'elle montrait étant agréable à voir. Sur sa poitrine à demi nue s'étalait une superbe croix en diamants.

Un moment de silence. Puis la dame, minaudant .:

« Vous regardez ma croix ?

— Oui, Madame.

— Est-ce qu'elle vous plaît ?

— Beaucoup. Mais j'aime mieux... son Calvaire ! »

(*Gaulois.*)



« Viens-tu au cercle? disait D... au bohème Z..., nous ferons un tour de baccarat.

— Non; je n'ai jamais touché une carte.

— Comment! tu es paresseux, ivrogne, libertin... et tu n'es pas joueur?

— Que veux-tu? répondit Z... en soupirant... on n'est pas parfait! » (*Radical.*)



Dialogue intime :

LE PÈRE. — Voyons, mon fils, il y a assez longtemps que tu mènes la vie de garçon : te voilà d'âge à prendre une femme.

LE FILS. — A qui, papa? (*Événement*).



PETITE GAZETTE. — L'éditeur Gauthier-Villars vient de publier, sous le titre de *Récréations mathématiques*, un intéressant livre de M. Ed. Lucas, qui s'adresse à la fois aux savants, aux lettrés et aux gens du monde. Ces récréations, qui sont toutes émaillées de piquants détails historiques, se rapportent au jeu des traversées, au jeu des ponts et des îles, au jeu du labyrinthe, au problème des huit reines dans le jeu d'échecs, au solitaire, au baguenaudier, au taquin, etc. Joli volume, en outre, au point de vue typographique, avec culs-de-lampe, frontispice, titre en deux couleurs, etc.

THÉÂTRES. — L'Ambigu vient de remporter un vif et sérieux succès avec *le Petit Jacques*, drame en cinq actes et neuf tableaux, tiré par M. Busnach d'un roman de notre

ami Claretie qui a pour titre : *Noël Rambert*. C'est surtout un succès de larmes et un drame bâti, comme on dit, d'après le vieux jeu, c'est-à-dire un bon « mélo » de l'ancien temps, à la manière des *Crochets du père Martin* ou des *Deux Orphelines*. Lacressonnière, Courtès et la petite Daubray ont été particulièrement applaudis, et même acclamés, dans l'interprétation de ce drame, auquel on peut prédire pour le moins cent soirées.

— Au Château-d'Eau, on nous a servi un drame en cinq actes et sept tableaux, tiré par M. Maurice Drack de *la San-Felice*, roman d'Alexandre Dumas père, et qui porte ce même titre sur l'affiche. Le grand tort de ce drame, c'est de n'être absolument compréhensible que pour ceux qui ont lu le roman du père Dumas, lequel précisément n'a pas été un de ses plus populaires. D'ailleurs, l'histoire du roi Ferdinand de Naples et des révolutions et conquêtes du midi de la péninsule italique il y a quatre-vingts ans n'est pas positivement familière aux habitués du Château-d'Eau, ce qui a encore ajouté pour eux aux difficultés de compréhension de ce drame, qui est en outre assez médiocrement joué.

— A la Renaissance, on a repris *la Camargo*, opérette de Lecocq, qui a retrouvé son brillant succès d'autrefois. C'est M^{lle} Chevrier, transfuge de l'Opéra-Comique, qui remplace M^{lle} Zulma Bouffar dans le rôle de la Camargo. Elle a du talent, beaucoup de talent même, mais il lui manque le diable au corps de la créatrice du rôle. M^{lle} Chevrier a besoin de se faire au style et au genre de l'opérette, où tout le monde ne réussit pas du premier coup. Mais l'exemple de Marguerite Ugalde est là pour servir d'encouragement à M^{lle} Chevrier, qui sera peut-être un jour, elle aussi, une étoile de l'opérette. MM. Jolly, Vauthier, Jannin, M^{mes} Desclauzas et Mily-Meyer, complètent l'excellent ensemble auquel nous a toujours habitués la Renaissance.

VARIÉTÉS

LETTRES INÉDITES DE FLORIAN

Voici quelques lettres inédites de ce fabuliste qui tient le second rang, — à grande distance, il est vrai, — à la suite de La Fontaine, dans les annales de la fable. Nous donnerons une fois encore, dans un de nos prochains numéros, d'autres lettres de Florian empruntées à la même collection d'autographes, réunie par un érudit qui a bien voulu faire déjà d'intéressantes communications de ce genre à notre *Gazette*.

I

Au chevalier X...

Anet, ce 3 mars 1783.

L'amitié que vous m'avez toujours marquée, monsieur le chevalier, m'impose la douce obligation de vous rendre compte de la fin de l'affaire dont je vous ai parlé. Mon prince m'a reçu avec infiniment de bonté, et m'en témoigne plus que jamais. Il avait cru que je voulais le quitter, et Dieu et mon cœur et vous savent combien j'en suis loin. Enfin, de ce côté-là, tout est raccommodé et tout va le mieux possible.

Il n'en est pas de même du côté du service. Quand j'ai dit à M. le duc de Penthièvre que M. le maréchal

de Ségur me regardait comme l'ayant quitté, il a été surpris et affligé ; il m'a fait écrire et a écrit lui-même à M^{me} de Lamballe pour représenter à M. le maréchal que nous avons toujours pensé qu'employé par le régiment pour ses recrues, j'étais toujours regardé comme à la suite ; que, lorsque je vendis ma réforme, ce ne fut que sous l'espoir d'un échange avec celui qui l'a achetée et qui avait un brevet de capitaine à la suite ; enfin beaucoup d'autres raisons que j'ai bien détaillées à M^{me} de Lamballe et qui tendent à désarmer la rigueur de M. le maréchal de Ségur. M. le duc de Penthièvre désire vivement que je tienne à son régiment, et cette grâce, en vérité, n'est pas d'un dangereux exemple : qui sera jamais dans la position où je suis ? Ayez la bonté, monsieur le chevalier, de vous joindre avec nous pour faire entendre à M. le maréchal que ce brevet demandé ne fait tort à personne, qu'il ne déroge pas à son ordonnance, puisque cette affaire était entamée avant que l'ordonnance parût, comme M^{me} de Lamballe le lui expliquera ; qu'il fera un très grand plaisir à M. le duc de Penthièvre, à M^{me} de Lamballe, à M^{me} la duchesse de Chartres, qui m'a dit ne pas oser demander, parce qu'elle n'avait pas de crédit, à M. le duc d'Orléans, enfin à tout ce qui daigne s'intéresser à mon sort. Car assurément pour me faire élire roi de Pologne on n'emploierait pas de plus grands moyens que pour me faire maintenir capitaine de dragons !

Ayez donc la bonté d'en causer avec M^{me} de Lamballe, et ensuite de proposer à M. de Ségur soit l'expédient des régiments provinciaux en me donnant un bataillon, soit de rester dans mon corps que j'aime et où je suis aimé. Nous prions M^{me} de Lamballe de faire parler à la reine ; je me serais reproché, moi, de ne pas engager l'amitié à parler, car je voudrais aussi vous devoir cette grâce. Faites entendre à M. de Ségur, s'il vous plaît, que, comme c'est un peu la faute de M. le duc de Penthièvre, il tient extrêmement à la réparer ; en un mot, je m'en rapporte à vous.

J'espère que M. d'Argental supporte bien ces horribles froids ; mille tendres respects pour lui, s'il vous plaît, et pour M^{me} de Vimeux.

Je vous assure, monsieur le chevalier, de la tendre et respectueuse reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

II

A Madame de Vimeux

Chez M. le comte d'Argental, à Paris.

Je vous dois, Madame, une très grande confiance, 1^o comme votre intendant, et j'ose espérer comme ami. En conséquence, je vais vous parler franchement.

M. d'Argental parle toujours de pièces nouvelles, de rôles nouveaux à apprendre. Je sais à n'en pas douter que les comédiens italiens dont nous nous servons sont un peu fatigués d'apprendre, et qu'il sera au moins indiscret de leur en proposer de nouveaux de quelque temps. Ceci soit dit entre vous et moi ; j'en causerai plus longuement lorsque j'aurai l'honneur de vous voir.

Une chose au moins aussi intéressante pour notre spectacle, c'est la loge de M^{me} du Vivier. Il est impossible que M. d'Argental, étant aussi lié qu'il l'est, soit par lui, soit par ses amis, avec M. de Villequier, n'en obtienne un pauvre petit quart pour la nièce de M. de Voltaire, qui a fait un présent de 25,000 livres à la Comédie. M^{me} du Vivier est si persuadée que cela dépend de M. d'Argental que je suis sûr, certain, qu'elle regardera comme un oubli de sa part un manque de réussite que je crois impossible. Je craindrais et j'aurais raison de craindre que, cette affaire manquée par la faute de M. d'Argental, il ne fût plus possible de jouer la comédie avec vous.

Je vous parle franchement, comme vous voyez. Faites donc de ma lettre l'usage le meilleur et le plus sage, mais faites réussir l'affaire, si vous voulez obliger M^{me} du Vivier et m'obliger moi-même, qui serai toute ma vie plein de zèle pour tout ce qui pourra plaire à M. d'Argental et à vous, que j'assure de mon respect.

III

A Monsieur le comte de Brienne.

Je supplie monsieur le comte de Brienne de vouloir bien accepter ma démission de la lieutenance de roi de Villefranche, que Sa Majesté a bien voulu m'accorder.

Fait à Paris, le 19 février 1788.

IV

A Mademoiselle Marie Piolée.

A l'abbaye de Saint-Louis, à Vernon.

Ce 1^{er} juillet 1789.

Je vous remercie, ma chère pupillè, de la lettre que vous m'avez écrite pour ma fête et de l'amitié que vous me marquez. La meilleure preuve que vous puissiez m'en donner, c'est de bien remplir tous vos devoirs, de mériter les bontés de ma tante pour vous et de devenir bonne et aimable. Profitez bien de vos leçons d'écriture et de clavecin, ne négligez pas d'apprendre à composer, cela est nécessaire dans toutes les circonstances de la vie. Marquez autant de reconnaissance et d'attention pour cette demoiselle qui veut bien vous apprendre

la musique ; employez bien tous les moments de votre journée, étudiez votre religion, et vous éprouverez bientôt que le seul moyen d'être heureuse, c'est d'être toujours occupée et de ne point faire de fautes.

Adieu, ma chère pupille, je vous embrasse comme je vous aime, de tout mon cœur.

V

Au citoyen Ducis.

Rue de Tournon, Paris.

26 messidor an II.

Mon bon ami, je viens d'être mis en arrestation par ordre du Comité de salut public. Ce n'est pas à Ducis qu'il faut faire des excuses de l'importuner quand on est malheureux ; ce n'est pas lui qu'il faut prier de s'intéresser à son ami ! Voyez donc, mon ami, si vous pouvez quelque chose. Vos vertus civiques, votre talent, doivent donner quelque poids à ce que vous dites ; voyez donc, vous qui connaissez mon cœur tout entier depuis 1788, vous avec qui j'ai toujours pensé tout haut, vous qui vous connaissez en patriotisme, en morale, en amis, voyez si vous pouvez m'être utile.

Adieu, je vous embrasse du plus tendre de mon cœur.

PENSÉES INÉDITES

Nous empruntons au cahier de notes et impressions d'une dame du monde, qui veut bien nous le communiquer, quelques-unes de ses pensées, qu'elle se plaît chaque jour à y réunir, et qui donneront à nos lecteurs, sans que nous ayons besoin d'y insister autrement, une suffisante idée de la distinction de son cœur et de son esprit.

Ne laissez pas envoler les rêves de votre jeunesse : ce sont des oiseaux infidèles qui ne reviennent jamais au nid.

En voyant pour la première fois les lieux décrits par les grands écrivains, leurs impressions jettent sur les nôtres leur poudre d'or.

Il y a des livres et des gens si vertueusement ennuyeux que nous nous empressons de les louer pour nous dispenser de les aimer.

Les natures d'élite communiquent à tous ceux qui les entourent un rayon de leur esprit et de leur cœur. Près d'elles le niveau intellectuel et moral est plus élevé qu'ailleurs. — C'est en ce sens que le poète persan a pu dire :

Elle n'est pas la rose, mais elle a vécu avec la rose.

Nos souvenirs d'enfance sont comme les étoiles : ils répandent sur le soir de notre vie et sur nos heures les plus tristes leur clarté douce et calmante.

Il y a moins de renégats qu'on ne pense parmi les hommes politiques. Pour être renégat, il faut avoir cru à quelque chose.

Je supplie mes amis de me donner dès maintenant l'affection qu'ils me gardent tout au fond de leur cœur pour le jour où je ne serai plus.

Les gens trop aimables sont des prodigues qui jettent à tout venant leur monnaie ; mais, au premier appel sérieux, leur cœur fait banqueroute.

Quel que soit le bonheur dont il jouisse plus tard, l'homme dont l'enfance a été malheureuse garde toujours la trace de ses souffrances passées. Essayez donc de mettre tout à coup en pleine lumière la plante qui a vécu à l'ombre !

On dit que la vie est un bienfait, et personne ne la supporterait sans le sommeil, qui en est l'oubli.

On devrait pouvoir économiser son bonheur comme on économise son argent : pour le donner.

L'expérience est un fruit d'hiver : il mûrit trop tard pour que nous puissions le cueillir.

Rien ne nous froisse comme l'enthousiasme à fleur de peau des imbéciles pour les divins objets de notre culte.

Si tu as fait plaisir à ton ami, tu lui dois la reconnaissance de ce plaisir.

Il y a beaucoup de vanité chez les mondains, et beaucoup d'orgueil chez les solitaires.

Il faut connaître pour aimer ; pour admirer, connaître est inutile et quelquefois dangereux.

La douleur est comme l'air trop vif des montagnes : elle fortifie ceux qu'elle ne tue pas.

Interroge la physionomie de tes interlocuteurs quand tu leur parles de toi ou d'eux-mêmes, et tu connaîtras le secret de plaire.

On ne devrait pas s'étonner de l'obstination des gens à courte vue ; il en est des idées comme de l'argent : moins on en a, plus on y tient.

Un éloge exagéré blesse plus notre délicatesse et notre goût que notre modestie.

Le bonheur est un état si extraordinaire chez l'homme qu'il a besoin de quelqu'un pour le partager. Mais il porte seul sa souffrance.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 23 — 15 DÉCEMBRE 1881

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Élections académiques. — Lettres autographes. — A propos de Florian. — Théâtres. Opéra : Reprise de *Don Juan* ; Variétés : *la Grand Revue*.

Varia. — Galland et *les Mille et une Nuits*. — Dupuis et *Odette*. — M^{lle} Dinah Félix. — Le Duc d'Aumale et Gambetta.

Petite Gazette.

Variétés : Duvergier de Hauranne vaudevilliste.

LA QUINZAINE. — *Élections académiques*. — L'Académie française a procédé, le 8 de ce mois, au remplacement de ses trois derniers membres décédés, MM. Duvergier de Hauranne, Littré et Dufaure.

Le premier fauteuil, celui de M. Duvergier de Hauranne, est vacant depuis le 20 mai 1881. C'est le fau-

teuil de Quinault, du cardinal de Fleury, de Florian, de Volney, et finalement du duc de Brôglie, que M. Duvergier de Hauranne avait remplacé le 19 mai 1870. Ce fauteuil a été disputé très vivement, et il n'a pas fallu moins de trois tours de scrutin pour arriver à une solution. Trente-trois académiciens seulement étaient présents, MM. de Falloux, de Laprade, Charles Blanc et Émile Ollivier s'étaient excusés pour cause de maladie. La majorité exigée était donc de 17 voix qui se sont réparties de la manière suivante :

	1 ^{er} tour.	2 ^e tour.	3 ^e tour.
MM. Sully-Prudhomme.	12	15	19
Coppée.	8	6	2
Manuel.	8	9	11
De Bornier.	5	3	1

M. Sully-Prudhomme a donc été élu en remplacement de M. Duvergier de Hauranne.

Notre ami Sully-Prudhomme, dont nous avons été le condisciple il y a quelque trente ans, est né à Paris le 16 mars 1839. Nous n'avons pas à citer ici ses œuvres, qui sont toutes connues, et nous nous bornons à nous réjouir de son élection qui causera une sérieuse satisfaction à tous les amis des belles et nobles pensées exprimées en beaux vers. Les trois autres candidats rivaux de Sully-Prudhomme sont également nos amis et

ils avaient au même degré toutes nos sympathies. Mais leur tour n'est qu'une question d'ajournement.

Le deuxième fauteuil, celui de M. Littré décédé au mois de juin dernier, a eu pour principaux titulaires Fontanes et Villemain, deux grands maîtres de l'université. M. Littré y avait remplacé Villemain le 30 décembre 1871. Un seul tour de scrutin a suffi pour pourvoir à la vacance :

MM. Pasteur.	20 voix.
Cherbuliez.	8
Janet.	2
De Mazade.	2
De Bornier.	1

M. Pasteur est donc élu.

Le célèbre chimiste Pasteur est né le 27 décembre 1822. C'est un savant de premier ordre et qui appartient à l'Institut (Académie des sciences, section de minéralogie) depuis le mois de décembre 1862. L'élection de M. Pasteur honore l'Académie et elle donnera un peu de lustre au fauteuil qu'il vient occuper et dont les titulaires antérieurs à Fontanes et à Villemain, c'est-à-dire G. de la Chambre, Regnier-Desmarais, La Monnoye, La Rivière, Hardoin, Thomas et Guilbert, sont insuffisamment connus.

Le troisième fauteuil, celui de M. Dufaure décédé

le 17 juin dernier, et qui eut pour principaux titulaires Furetière, Condillac, Frayssinous et le duc Pasquier, a été le plus disputé. M. Dufaure l'occupait depuis le 23 avril 1863. Il n'a pas fallu moins de six tours de scrutin pour arriver à un résultat. Voici comment les voix se sont réparties :

	1 ^{er} tour.	2 ^e tour.	3 ^e tour.	4 ^e tour.	5 ^e tour.	6 ^e tour.
MM. Maquet.	10	11	12	10	10	10
Cherbuliez.	8	8	9	14	16	17
De Mazade.	6	9	8	4	4	3
Janet.	5	1	»	»	»	»
De Bornier.	4	4	4	4	3	3

M. Cherbuliez est élu.

Le nouvel élu est né en 1828. Il est surtout connu par de jolis romans publiés dans la *Revue des deux Mondes*, puis à la librairie Hachette, et dont plusieurs ont obtenu un grand nombre d'éditions. Mais le nom de M. Cherbuliez est peu familier au gros public qui ne lit pas le recueil de M. Buloz et qui ne connaît que les gros romans à émotions vives ou à scandales. L'élection de l'auteur du *Comte Kostia* et de *Ladislas Bolski* pourra donc paraître quelque peu prématurée. Ce qui n'empêche pas le nouvel élu d'être un homme de beaucoup d'esprit. Nous eussions cependant préféré voir élire à sa place Coppée ou Manuel, et même M. de Mazade, qui est à la *Revue des Deux Mondes* le chef de file de

M. Cherbuliez et dont l'échec va probablement créer pour tous deux, vis-à-vis l'un de l'autre, une situation assez délicate.

LETTRES AUTOGRAPHES. — Nous empruntons les curieux extraits suivants à deux catalogues de ventes récentes d'autographes qui viennent d'avoir lieu sous la direction de M. Charavay.

Ampère (J.-J.). — Lettre écrite, en juin 1847, au moment de la mort de Ballanche, qui fut, comme on sait, l'un des grands fidèles de M^{me} Récamier :

« Ah! Monsieur, s'écrie-t-il, nos cœurs sont bien déchirés, c'est un vide ici que personne ne peut exprimer. M^{me} Récamier est écrasée; elle a été s'établir chez M. Ballanche les derniers jours, et n'a pas voulu quitter la chambre jusqu'au dernier moment. Tout cela et les larmes n'ont pas fait de bien à ses yeux. Son unique pensée est de s'occuper de M. Ballanche, de l'hommage à sa mémoire, de ce qu'il a laissé, de ce qu'on peut publier, etc. »

Balzac (Honoré de). — Lettre de brouille adressée au directeur du *Siècle*, Louis Desnoyers, au sujet de modifications apportées par lui à sa nouvelle de *Pierrette*, publiée dans ce journal. Il termine ainsi :

« Vous ne devez rien ôter que de gré à gré, et vous l'avez fait arbitrairement, pour ne pas dire plus : vous

avez dépassé toutes les convenances, et je suis fâché de trouver en vous un fait pareil. Si vous retranchez quoi que ce soit sans mon aveu, nous plaiderons. »

Cornu (*Mme Hortense*). — Sœur de lait de Napoléon III. Lettre adressée à Gustave Planche, alors à Naples, le 16 avril 1842.

Elle lui servait de correspondant à Paris et lui donne des détails sur tout ce qui se passe au point de vue littéraire et artistique. Son ouvrage, *Gœthe et Bettina*, doit paraître sous peu. M^{lle} Rachel s'est affranchie de la tutelle de son père et s'est fait recevoir sociétaire du Théâtre-Français. « On dit qu'elle n'est pas bien dans Chimène. C'est, en résumé, l'élément colère qui est beau et grandiose chez elle; on serait tenté de dire : elle a la bile bien placée. » MM. Ourliac, Arsène Houssaye et Jules Sandeau viennent de se marier, ce qui lui fait dire que le vent est au mariage parmi les écrivains. Arsène Houssaye avait Jules Janin et Jules Sandeau pour témoins; ce dernier a tenu le poêle sur la tête des époux. Michelet a été sifflé à sa dernière leçon. Quinet n'a pas encore repris ses cours. Ingres finit le portrait du duc d'Orléans. Les articles sur le Salon publiés par la *Revue de Paris* sont d'un poète de ses amis; Théophile Gautier, qui voulait les faire, prétend qu'ils sont détestables de jugement, ce qui, à son avis, est leur plus grand éloge, etc.

David (d'Angers). — Lettre datée du 29 août 1843, et relative à la statue de Bernardin de Saint-Pierre qu'il doit exécuter pour le Havre.

Il attend, pour commencer son travail, une réponse définitive du maire. Il s'étonne que l'on hésite si longtemps pour faire faire cette statue, qui ne coûtera pas à la ville plus de 8,000 francs, lui ne demandant rien. « Le désir que j'ai de faire ce monument est inspiré par mon admiration pour le grand littérateur, l'honneur que je désire retirer du don que je fais à la ville de mon travail est de pouvoir inscrire mon nom aux pieds du grand homme, et ma reconnaissance sera éternelle pour la ville qui aura bien voulu recevoir mon offrande. »

Ducis. — Très belle lettre datée de l'an VIII, et par laquelle il donne sa démission de sénateur.

Il apprécie toute l'étendue de l'honneur qu'ils ont bien voulu lui faire en l'associant à leurs travaux, mais plus ils ont compté sur sa droiture, plus il doit descendre dans lui-même pour reconnaître s'il est véritablement en état de bien remplir les hautes fonctions qui leur sont confiées et qui font du Sénat conservateur l'arme et la défense de la République. « La poésie, quand on est né pour elle, quand elle a été notre seule passion et notre unique partage, ne nous donne et ne nous laisse qu'une propriété exclusive, achetée par la

privation de beaucoup d'autres. C'est peut-être la plus absolue des tyrannies. Jugez de sa force, quand elle s'est armée de l'âge et de l'habitude. Agréez donc, citoyens sénateurs, qu'en me bornant, comme je le dois, à être utile aux mœurs et à ma patrie par des exemples de vertu présentés sur la scène tragique, j'attende avec toute la nation, mais dans la retraite et dans le cercle de mes travaux particuliers, les grands bienfaits en tout genre que vous lui préparez. »

Dumas père. — Il écrit à Louis Véron, rédacteur du *Constitutionnel* :

« Voici comment les gens de talent travaillent : envoyez-moi cent vingt pages de papier blanc, le jeudi 14, pour commencer mon volume et je vous le porterai terminé le jeudi 21. »

Étex. — Fort curieuse lettre datée du 29 novembre 1839, et relative à une statue de Napoléon I^{er} destinée à la place de l'Europe, à Paris :

« Enfant de Paris, dit-il, n'ayant rêvé depuis que je vis pour l'art, que de faire une statue de Napoléon, pas à pied, jamais cela ne m'a possédé, mais à cheval, comme tous les guerriers l'ont vu et le monde entier se le rappelle. Voilà donc l'occasion de réaliser une belle œuvre, à l'époque de ma vie où j'ai assez l'expérience du monument pour éviter bien des écueils, et jeune assez pour faire une œuvre brûlante et animée. » Le devis qu'il a

établi s'élève à la somme de 150,000 à 200,000 francs, pour une statue en bronze, etc.

Geoffroy Saint-Hilaire. — Voici une curieuse appréciation de M^{me} Sand envoyée par cet illustre naturaliste, le 13 juin 1835, à M^{lle} Élise Moreau :

«... Quel écrivain, quel homme de génie qu'une méprise tératologique a fait de l'autre sexe, pour nous montrer sans doute l'alliance des deux essences, force et grâce. »

Gautier (Théophile). — Bien piquante lettre qui prouve que les écrivains de talent eux-mêmes ne sont pas toujours payés à leur juste valeur :

« Il discute le prix de ses prochains articles sur le Salon; il y en aura sept ou huit. Il lui est impossible d'accepter cinquante francs pour ce travail; il désire être payé comme pour ses théâtres, d'autant plus que lui-même lui a dit qu'il n'y avait eu qu'une voix sur le mérite de ses Salons, et lui a accordé cette somme pour *Cléopâtre* et pour la *Toison d'or*. Il espère qu'il sera assez juste pour considérer la critique autant que la nouvelle et ajoute : « Il m'est pénible de discuter la rémunération d'une œuvre d'esprit parce qu'il faut me vanter moi-même, mais je ne puis faire ce travail pour une si maigre somme... Je ne suis ni avide, ni avare, vous le savez bien, et je ferai ma tâche encore assez consciencieusement pour y perdre. »

Janin (Jules). — Singulière épître relative à son fameux procès avec Félix Pyat (1844), et adressée au président Agier :

« Jusqu'à présent il s'est reposé sur la bonté de sa cause ; aujourd'hui il réclame son appui, car il lui semble que la journée de demain peut le perdre. Il le charge d'intervenir auprès de M^e Marie et de son collègue Jules Favre afin qu'ils ne lui disent pas trop d'injures. « C'est demain, demain mercredi, à la huitième chambre, que je comparais devant mes juges, et qu'en fin de compte je saurai si les malheureux qui m'ont accablé de tant d'injures ont eu raison de tuer ma bonne renommée sur l'autel de Marat et de Robespierre. » Il termine par ces mots : « Je vous en prie ! Un mot de vous, demain, à mon président ! Vous me donnerez un peu de courage, et j'en ai grand besoin. »

Michel (Mlle Louise). — Pièce de vers signée et datée du 28 septembre 1862, et relative à Victor Hugo, dont alors elle prenait la défense. Voici les deux strophes principales de cette pièce :

Voyez-vous dans la brume un rocher couvert d'ombre ?
Le maître est là debout, comme Dante exilé.
A ses pieds est la mer avec ses bruits sans nombre,
Sur son front est le ciel, le grand ciel étoilé.

Avez-vous jamais vu sur la brèche fumante
Le soldat insulter son chef ou son drapeau ?
Et nous irions nous tous, quand la lutte est ardente,
Outrager Lamartine ou blasphémer Hugo !

Sand (George). — Importante lettre datée de 1848, et dans laquelle elle fait de la propagande électorale :

« La bourgeoisie est peureuse et méfiante. Le miracle des masses en contact, ce grand mouvement divin qui se fait dans l'âme des hommes réunis par une action commune ne se fait pas sentir à distance. Il n'y a que l'enseignement, la prédication de la presse et de la parole qui puissent remédier à cette absence d'émotion, mais il faudrait un peu de temps, et nous allons si vite ! » Elle s'est occupée, avec ses amis, de dresser la liste des sept députés de l'Indre, ce qui lui a procuré l'occasion de faire comprendre et de faire adopter la nécessité de porter un candidat ouvrier et un candidat paysan ; elle ajoute : « Cette pilule passe difficilement dans le gosier de la bourgeoisie, et pourtant c'est bien peu pour le peuple, deux députés sur sept ! » En terminant, elle cherche par tous les moyens de persuasion dont elle dispose à le décider à accepter la candidature : « Répondez, mon ami, et Vive la République ! dans tous les cas : c'est ce que nous pouvons nous dire de plus fraternel et de plus vivant. »

Saxe (Maréchal de). — Curieux spécimen de l'orthographe de cet illustre guerrier, qui avait dit que l'Académie lui irait comme une « bage » à un chat !

Lettre datée de 1768, et relative à son gouvernement des Pays-Bas :

« Je me flate que sur se que sa bonté voudras me confier il seras obéis et servis avec le zelle qui jusqu'à presant n'a pas démantis ma conduite. Le Roy m'a confier ses armes, la défance de son roiaume, sa personne, coment ne me confiere-t-il pas ses conquêtes, ou dalieur je ne puis que faire administres la loy et les coutumes ressure, et obéir aux ordres qui me viendront de sa part. »

Saint-René Taillandier. — Voici l'opinion que cet écrivain avait du futur empereur Napoléon III, en 1848.

«... La candidature de Louis Bonaparte est une complication de plus, une complication humiliante ; après tant d'efforts pour la liberté, aller retomber honteusement sous le joug d'un nom, et afficher aux yeux du monde le plus stupide fétichisme !... »

Vatimesnil. — Enfin, voici ce qu'à la date du 21 octobre 1851 pensait cet ancien ministre de la Restauration sur la situation politique d'alors et surtout sur les chances du président Louis Bonaparte. Bien remarquer que cette lettre est antérieure d'un mois et demi seulement au coup d'État, et que son auteur avait les vues un peu courtes !

« Tout ce qui se passe noie le président, et il faut bien tranquillement le laisser se noyer sans lui tendre la perche. L'opinion des départements se retire entièrement de lui. C'est quelque chose d'inconcevable et de vraiment providentiel qu'il ait lâché la proie pour l'ombre,

abandonné la chance très forte de sa réélection inconstitutionnelle pour courir après je ne sais quelle chimère que des aventuriers et des intrigants ont fait miroiter à ses yeux. »

A PROPOS DE FLORIAN. — Le dernier numéro de la *Gazette anecdotique* publiait des lettres inédites de Florian qui ont mis en humeur de recherches notre collaborateur Thénard, et il nous communique aujourd'hui le curieux procès-verbal suivant qu'une grave commission des États de Languedoc rédigea pour remercier M. de Florian du présent littéraire qu'il avait fait à l'illustre assemblée. Certes, si le nom de Florian échappe à l'oubli, ce ne sera pas l'ouvrage dont il est ici question qui fixera l'attention de la postérité : le ton de cette pièce semble inspiré par la lecture même du livre dont elle fait l'éloge.

EXTRAIT DES PROCÈS-VERBAUX DES ÉTATS DU LANGUEDOC

—
Séance du 21 février 1789

Monseigneur l'archevêque de Narbonne a dit :

« Que M. de Florian, capitaine de dragons, gentilhomme de S. A. S. Monseigneur le duc de Penthièvre, de l'Académie française et des Académies de Madrid, de Florence, de Lyon, de Nismes, d'Angers, etc., lui a adressé un exemplaire de sa pastorale intitulée *Estelle*, pour le présenter de sa part aux États.

« Que cet hommage d'un auteur célèbre dans la littérature, l'éloquence et la poésie, serait sans doute, à ce seul titre, agréable à l'assemblée ;

« Mais que M. de Florian avait encore des droits plus personnels pour espérer que son ouvrage fût reçu avec la flatteuse émotion de la sensibilité ;

« Que le lieu de la scène de cette pastorale, peu éloigné de nous, est ce vallon riant et fertile qu'arrose le Gardon ;

« Que l'auteur, né dans cette heureuse contrée, paraît n'avoir eu en vue, dans cet ouvrage, que d'exprimer le tendre souvenir des lieux qui l'ont vu naître et la douce impression qu'il conserve des premiers soins qu'on a donnés à son enfance ;

« Qu'il y a joint des notes où l'érudition s'est réunie au sentiment pour rassembler tous les faits historiques propres à relever l'honneur et la gloire du Languedoc ;

« Que l'épître dédicatoire aux États est peut-être l'éloge le plus intéressant qu'on ait fait de leur administration ;

« Que cet ouvrage ne respire d'un bout à l'autre, sous le voile des mœurs champêtres, qu'amour de la patrie, que raison embellie de la seule parure de la nature et de la vertu ;

« Qu'enfin, les grâces du style, la fraîcheur des images, la pureté des sentiments, la candeur naïve et attachante des interlocuteurs de cette pastorale, portent à ce calme

paisiblè qu'il seroit heureux de répandre partout dans les esprits et dans les cœurs. »

Sur quoi les Etats ont délibéré d'accepter la dédicace de l'ouvrage et l'exemplaire qui leur est présenté, et de prier Monseigneur l'archevêque de Narbonne de témoigner à M. de Florian leur satisfaction et leur sensibilité.

THÉÂTRES. — Reprise de *Don Juan*. — L'Opéra vient de reprendre une fois de plus le chef-d'œuvre de Mozart, *Don Juan*, qui d'ailleurs — il faut le dire à l'honneur de notre première scène lyrique — est presque toujours au répertoire. Voici quelques intéressants détails sur les diverses représentations de ce célèbre ouvrage à Paris :

On sait que l'auteur du livret est l'abbé Da Ponte, qui l'avait composé et écrit d'après *le Festin de Pierre*, de Molière. La première représentation en fut donnée à Prague, le 4 novembre 1787.

Ce n'est qu'en 1805, le 17 décembre, que *Don Juan* parut pour la première fois à l'Opéra de Paris. Le livret de Da Ponte avait été arrangé en trois actes, en vue de la scène française, par Thuring et Baillet, et la musique retouchée par Kalkbrenner, qui intercala divers morceaux de sa composition dans le divertissement. C'était, en somme, un *Don Juan* assez grotesque, mais il suffit cependant à mettre en goût et en réputation l'admirable musique de Mozart.

Voici quelle était la première distribution des rôles :

Don Juan.	MM.	ROLAND.
Leporello.		HUBY.
Ottavio.		LAFORÉT.
Masetto.		DÉRIVIS.
La Statue.		BERTIN.
Elvire.	M ^{mes}	ARMAND.
Zerline.		FERRIÈRE.
Anna.		PELET.

En 1811, le 12 octobre, *Don Juan* est joué pour la première fois sur la scène italienne, et depuis il est toujours resté au répertoire de cet illustre théâtre jusqu'à sa disparition.

C'est seulement en 1827, le 24 décembre, que Castil-Blaze donna à l'Odéon, en ce moment théâtre lyrique, son excellent arrangement de *Don Juan*, qui est demeuré le plus parfait de tous. C'est ce même arrangement qui a passé, avec quelques retouches d'Emile Deschamps, dans la version définitive adoptée par notre Académie de musique pour la belle reprise de l'opéra de Mozart, le 10 mars 1834. C'est vraiment de ce jour que date la représentation réelle et sérieuse de *Don Juan* sur notre première scène lyrique.

La distribution des rôles fut éclatante, bien que contraire au texte même de l'œuvre pour ce qui regardait le rôle principal. En effet, le personnage de Don Juan,

qui est écrit pour un baryton, fut alors chanté par le ténor Nourrit, parce que l'Opéra n'avait pas dans ses barytons un artiste capable d'affronter un tel rôle ¹. Voici cette belle distribution de 1834 :

Don Juan.	MM.	NOURRIT.
Ottavio.		LAFONT.
Leporello.		LEVASSEUR.
Le Commandeur.		DÉRIVIS.
Anna.	M ^{mes}	FALCON.
Zerline.		DAMOREAU.
Elvire.		DORUS-GRAS.

Trente-deux ans plus tard, *Don Juan*, longtemps délaissé, fut l'objet d'une nouvelle et splendide reprise avec le baryton Faure dans le rôle principal. Nous avons déjà, dans notre *Gazette*, parlé de cette reprise ainsi que de celle qui fut faite concurremment au Théâtre-Lyrique du chef-d'œuvre de Mozart, que le Théâtre-Italien jouait de son côté.

La reprise actuelle n'offre pas le même éclat d'interprétation que les précédentes, mais seulement pour ce qui regarde les rôles d'Elvire, de Zerline et d'Ottavio. Voici cette distribution :

1. Il en fut de même aux Italiens lors du séjour à ce théâtre du ténor Mario, qui y chanta également le rôle de Don Juan transposé.

Don Juan.	MM. LASSALLE.
Leporello.	GAILHARD.
Ottavio.	DEREIMS.
Masetto.	CARON.
Le Commandeur.	GASPARD.
Anna.	M ^{mes} KRAUSS.
Elvire.	DUFRANE.
Zerline.	GRISSWOLD.

M. Lassalle est un magnifique Don Juan, mais de prestance plus haute que noble, et sa voix n'a pas toutes les tendresses vraies ou simulées du personnage. Gailhard est le plus parfait des Leporello, rôle qu'il joue, il est vrai, depuis de nombreuses années. Quant à M. Dereims, c'est le plus grêle des Ottavio — comme voix s'entend. — On ne peut plus faire l'éloge de M^{me} Krauss dans le personnage de Dona Anna, qu'elle joue, chante et mime en artiste incomparable. C'est bien certainement la plus haute interprétation de ce rôle qui se puisse entendre. Mais que dire de M^{lle} Grisswold, hélas ! bien pâle dans Zerline, et de M^{lle} Dufrane, qui n'est pas non plus une bien étonnante Elvire ? Il est juste d'ajouter que le rôle de Zerline exige une artiste consommée et déjà vieillie dans le métier — bien que le personnage soit celui d'une toute jeune femme, et que, quant à Elvire, le rôle est absolument ingrat, — choses qui constituent des circonstances atténuantes.

Pour revenir à notre point de départ, quelqu'un savait-il que cet abbé Da Ponte, qui a écrit le livret de *Don Juan*, qui a assisté à sa première représentation en 1787, est mort à Paris, pauvre, oublié, inconnu, seulement en 1840, et sans toucher un sou des bénéfices que rapportaient depuis six ans à notre Académie de musique les représentations de l'œuvre dont il était un peu le père?... O ingratitude des hommes!...

Variétés. — Ce théâtre vient de renouveler son affiche avec une revue de fin d'année qui a pour titre *la Grande Revue*, en trois tableaux, et pour auteurs MM. Raoul Toché et Ernest Blum. C'est un défilé fort gai des choses en vogue pendant l'année qui va finir, en même temps que la critique spirituelle et malicieuse des faits gros et petits qui l'ont signalée. On y voit jusqu'à des allusions au grand ministère, à l'ex-ministre de la guerre et au trop fameux député de Saint-Flour récemment invalidé, M. Amagat. Baron, Lassouche, Léonce, Blondelet, Fusier, M^{mes} Angèle et Lavigne, jouent les principaux rôles de cette pochade rapidement improvisée et d'autant plus amusante qu'elle est sans prétentions. *La Grande Revue*, avec *le Livre bleu* et *les Deux Sourds*, qu'on a repris pour la circonstance, forme un excellent ensemble, qui donne au public une soirée de franc rire et de bonne gaieté.

VARIA. — *Galland et les MILLE ET UNE NUITS.* — La

remarquable édition des *Mille et une Nuits*, ornée de vingt et une eaux-fortes de Lalauze, que publie actuellement la Librairie des Bibliophiles, vient d'attirer de nouveau l'attention sur Galland. La charmante préface de Jules Janin, par laquelle débute cette nouvelle édition, contient, sur l'auteur des contes arabes une assez curieuse aventure, que nos lecteurs nous sauront gré de reproduire ici :

« C'était une nuit d'hiver. L'honnête savant avait fermé son livre, éteint sa lampe, et, après une douce, tranquille et heureuse journée de travail, il se livrait à ce tranquille sommeil qui repose l'esprit comme les forces de l'homme; Galland dormait, mollement bercé dans quelques-uns de ces beaux rêves qu'il a jetés le premier dans le monde, et que la postérité la plus reculée fera avec lui tout éveillée. Tout à coup, l'homme savant fut réveillé en sursaut par plusieurs voix lamentables qui criaient sous ses fenêtres : « Monsieur Galland ! « monsieur Galland ! monsieur Galland ! »

« Et lui, bonhomme, qui pense qu'un ami ou un passant l'appelle au secours de sa détresse, il saute aussitôt de son lit, il met le nez à la fenêtre, et, tournant de côté et d'autre sa tête respectable enveloppée du bienveillant bonnet de la nuit, il demande ce qu'on lui veut.

« Alors la même voix de répondre : « Monsieur Galland ! monsieur Galland ! si vous ne dormez pas, con-

« tez-nous donc un de ces beaux contes que vous contez
« si bien. »

« Galland ferma brusquement sa fenêtre; il se remit au lit, et le Ciel voulut que le lendemain l'honnête savant ne fût pas malade. C'eût été une trop cruelle punition de la mauvaise plaisanterie que quelques jeunes étourdis s'étaient permise, au sortir du bal, envers un homme qu'ils devaient respecter.

« Le lendemain l'anecdote fut contée dans tout Paris, et, chose facile à croire! toute cette ville ingrate en rit beaucoup. On trouva généralement que c'était là une plaisanterie excellente et du meilleur goût, que rien n'était plus attique, et qu'il était impossible de critiquer avec plus de grâce l'éternel *Ma sœur, si vous ne dormez pas*, qui est si dramatique dès les premières nuits, mais qui s'en va toujours s'affaiblissant, et que Galland naturellement a fait disparaître. »

Dupuis et ODETTE. — Voici une piquante anecdote racontée par Sarcey dans son dernier Lundi dramatique du *Temps* au sujet du plus éminent interprète du nouveau grand succès de Sardou :

« On conte qu'aux répétitions d'*Olette*, Dupuis faisait grise mine aux derniers actes et surtout au dernier, où il était obligé d'écouter la scène des deux femmes, la mère et la fille, debout et sans y mêler un mot.

Sardou avait remarqué la mauvaise humeur de Dupuis,

et en souriant il avait dit à plusieurs reprises : « Allons ! mesdames, arrivons à la scène qui fait tant de chagrin à M. Dupuis. »

La première fois, Dupuis laissa passer la plaisanterie sans y répondre, mais, à la seconde ou à la troisième fois, un peu agacé :

« Eh bien ! oui, monsieur Sardou, la scène ne me plaît pas.

— Ah ! et peut-on savoir pourquoi ?

— C'est que, dans la vie réelle, si ma femme venait dire à ma fille tout ce que M^{lle} Pierson va dire tout à l'heure à M^{lle} Legault, j'aurais bientôt fait de lui montrer le chemin de la porte ; ça ne traînerait pas, je vous en réponds. »

Il paraît que tout le monde se prit à rire de cette boutade, et Sardou lui-même, qui ne changea rien, bien entendu, à l'économie de sa scène entre la mère et la fille.

C'est pour cette unique scène que la pièce avait été faite ; c'est pour la justifier, pour la rendre vraisemblable et intéressante qu'avaient été imaginés et le premier acte d'exposition et la grande scène du troisième entre le mari et sa femme. »

M^{lle} Dinah Félix. — Cette excellente soubrette, l'une des dernières qui aient encore les bonnes et pures traditions de la grande école, vient de donner sa démission de sociétaire de la Comédie-Française. C'est la plus

jeune sœur de Rachel; elle se prénomme Mélanie-Émilie, dite au théâtre Dinah, et elle est née en 1835.

Elle appartenait, depuis le 23 juin 1862, à la Comédie-Française où elle avait débuté dans Lisette des *Jeux de l'amour et du hasard* et dans le personnage du même nom des *Folies amoureuses*.

M^{lle} Dinah Félix était bien la vraie soubrette, la soubrette de Molière, « la forte en gueule et impertinente » du répertoire classique. Malheureusement le personnage est restreint et se répète souvent; enfin son emploi n'existe plus dans le répertoire moderne. Aussi M^{lle} Dinah, qui avait obtenu de brillants succès sur des scènes secondaires, notamment au Vaudeville, où elle a créé le rôle si important de Séraphine des *Lionnes pauvres*, n'a-t-elle pas trouvé au Théâtre-Français l'occasion de développer suffisamment ses brillantes qualités. Elle est demeurée enfermée, on dirait presque étranglée dans des personnages éternellement les mêmes, et, malgré son talent si réel et si sérieux, elle n'a joué que rarement et presque toujours à de longs intervalles.

Aussi, pendant son séjour de vingt années à la Comédie-Française, M^{lle} Dinah Félix n'y a-t-elle créé que trois rôles : Thérèse, d'*Henriette Maréchal* (5 décembre 1865), Jeanne de *la Valise de Molière* (15 janvier 1868) et Isaure de *la Belle Paule* (12 mai 1874). En revanche elle a repris tous les rôles de soubrette de l'ancien répertoire; dans le répertoire moderne elle a joué :

Justine, de *Par droit de conquête* ; Thérèse, de *Mercadet* ; M^{me} Horlier, du *Baron Lafleur* ; Mariette, de *Dalila*, etc... Elle cessera d'appartenir définitivement à la Comédie-Française à la fin de juin 1882, époque à laquelle elle aura accompli les vingt années de services obligatoires pour la pension.

Le Duc d'Aumale et Gambetta. — Voici un bien curieux tableau, tracé par Alphonse Daudet dans ses *Mémoires d'un homme de lettres*, d'une rencontre tout à fait solennelle qui eut lieu entre le duc d'Aumale, Gambetta... et même Bazaine. C'est bien en effet un tableau, vivement touché, et de la meilleure plume de l'auteur si distingué du *Nabab* et de *Numa Roumestan* :

« Je ne retrouvai Gambetta que plus d'un an plus tard, au procès Bazaine, dans cette salle à manger d'été du Trianon de Marie-Antoinette, dont les entre-colonnements gracieux se prolongent entre la verdure de deux jardins, et qui, élargie, agrandie à grand renfort de tentures et de cloisons, transformée en conseil de guerre, gardait encore, avec ses trumeaux peuplés de colombes et d'amours, comme un souvenir, un parfum des élégances passées.

Le duc d'Aumale présidait. Bazaine était à son banc d'accusé, hautain, têtu, inconscient, despotique, la poitrine barrée de rouge par le grand cordon. Et vraiment il y avait quelque chose de haut dans ce spectacle d'un

soldat qui, traître à la République, allait être jugé par le descendant des anciens rois. Les témoins défilaient : des uniformes et des blouses, des maréchaux et des soldats, des employés des postes, d'anciens ministres, des paysans, des bonnes femmes, des gardes forestiers et des douaniers, dont le pied, habitué à l'humus élastique des bois ou au rugueux cailloutis des grandes routes, glissait sur les parquets et buttait aux plis des tapis, et qui, par leur salut interloqué et craintif, eussent fait rire, si l'embarras naïf de tant d'humbles héros n'avait pas plutôt tiré des larmes. Fidèle image de ce sublime drame de la résistance pour la patrie, où tous, grands et petits, trouvent leur devoir. On appela Gambetta. A ce moment les haines réactionnaires se déchaînaient contre son nom, et l'on parlait, lui aussi, de le poursuivre. Il entra en petit pardessus, son chapeau à la main, et fit en passant, au duc d'Aumale, un petit salut, oh ! mais un petit salut que je vois encore : ni trop sec, ni trop bas, moins un salut qu'un signe de maçonnerie spéciale entre gens qui, tant séparés soient-ils, sont toujours sûrs de se rencontrer et de s'entendre sur certaines questions de patriotisme, de dévouement et d'honneur. Le duc d'Aumale n'eut point l'air fâché, et je fus ravi, dans mon coin, de la correcte et digne attitude de mon ancien camarade. »

PETITE GAZETTE. — Le Théâtre des Nations vient de donner la première représentation d'un drame nouveau en

cinq actes, *la Fille d'un déporté*, dont l'auteur, M. E. Morel, nous était jusqu'alors inconnu. C'est encore un drame politique dont la première soirée a un peu rappelé les péripéties mouvementées du drame, donné l'an dernier au même théâtre par M. Bordone, sous le titre de *Garibaldi*. Cette fois c'est le coup d'Etat de 1851 et ses suites qui fournissent matière aux développements du nouveau drame au travers des méandres compliqués duquel il serait bien fastidieux de vous conduire. En somme beaucoup d'inexpérience, l'abus immodéré des tirades patriotiques, politiques et même socialistes, et un style qu'il n'est pas toujours facile de qualifier. Dans l'interprétation on a remarqué : M^{mes} Jeanne Andrée, Daudoir; et MM. Simon et Petit, ce dernier très drôle dans un type assez réussi de voyou parisien.

— L'Odéon a remonté *les Enfants d'Edouard*, de Casimir Delavigne, avec une interprétation des plus satisfaisantes qui comprend notamment Charles Masset (Tyrrel), Lambert (Gloucester), et M^{mes} Defresnes (la Reine) et Sizos (le duc d'York). Ce beau drame, bien qu'un peu vieilli, offre encore quelques scènes d'une grande vigueur et d'un vif intérêt.

— Aux Français, remise à la scène de *Philiberte*, la jolie comédie d'Augier, mais sans changement d'interprétation depuis la dernière reprise, c'est-à-dire avec Thiron, Laroche, Boucher, Baillet et M^{mes} Jouassain, Broisat et Barretta.

NÉCROLOGIE. — M^{me} Paul de Musset vient de mourir à Paris. Elle était née Aimée-Irénée-d'Alton. Les lettres de faire part de son décès donnent le curieux état des parentés et alliances des Musset. Elles avaient été envoyées au nom de M^{me} Limoges, sa sœur; de M^{me} la comtesse d'Alton et de M^{me} Lardin, née de Musset, ses belles-sœurs; de M^{mo} de Paris, sa tante; du comte et du vicomte William d'Alton, de la vicomtesse de Rambures, de M. et M^{me} Alfred Chatard, et de M. et M^{me} Anatole Lardin de Musset, ses neveux et nièces.

VARIÉTÉS

DUVERGIER DE HAURANNE VAUDEVILLISTE

Au moment où l'Académie vient de donner un successeur à cet écrivain distingué, il nous paraît intéressant de reproduire l'étude suivante de notre confrère Victor Fournel. M. Duvergier de Hauranne avait écrit dans sa jeunesse quelques vaudevilles qu'on déclarait aujourd'hui introuvables parce qu'on croyait qu'ils avaient été absolument détruits par lui. Notre ingénieux confrère est parvenu, après de patientes recherches, à retrouver la trace de ces premiers travaux littéraires si peu en rapport avec ceux qui ont plus tard occupé leur grave auteur et il a donné à ce sujet dans un article du *Correspondant* les curieux détails que l'on va lire.

Le futur auteur de *l'Histoire du gouvernement parlementaire en France*, avait débuté dans les lettres d'une façon qui ne semblait guère annoncer un homme d'État. Le docteur Véron, qui a satisfait je ne sais quelle vieille rancune contre M. Duvergier de Hauranne dans les *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, parle de ses chansons de jeunesse, et signale de lui deux vaudevilles : *Un mariage à Gretna-Green* et un *Jaloux comme il y en a peu*. Vapereau en ajoute un troisième : *Monsieur Sensible*, mais aucun ne donne le moindre renseignement bibliographique. Le docteur Véron ajoute même que ces vau-

deilles sont devenus introuvables et que l'auteur s'est appliqué à en poursuivre et à en détruire tous les exemplaires, y compris ceux de la Bibliothèque nationale. Introuvables, ils ne le sont pas, puisque je suis parvenu à en trouver deux ; mais rarissimes, ils le sont certainement, et le fait s'explique d'une façon si naturelle pour des brochures d'importance fort médiocre, anonymes et publiées il y a soixante ans, qu'il est inutile de recourir à l'hypothèse d'une destruction systématique.

Ce qui a longtemps égaré nos recherches pour la première de ces pièces, c'est que Véron et Vapereau n'en donnent pas le titre exactement. Elle est intitulée : *les Marieurs écossais, ou une Matinée à Gretna-Green*, et fut jouée au Vaudeville, le 24 janvier 1820. Elle avait pour auteurs MM. Ramond et Duvergier de Hauranne, comme on le peut voir dans le catalogue Soleinnes ; mais la brochure ne porte aucun nom, et les livres des agents dramatiques démontrent que le jeune Duvergier avait abandonné sa part de droits à son libraire, M^{me} Huet. Les deux collaborateurs ne se sont pas épuisés en frais d'invention dans cette bluette qui met en scène la rivalité des deux marieurs de Gretna-Green, le forgeron et le maître d'école, et où celui-ci, sans le savoir, en croyant au contraire enlever à son rival la clientèle d'un couple étranger, marie lui-même sa fille Betzy au fils du forgeron, dont il ne voulait pas entendre parler. Les couplets abondent. A la fin tous les personnages vien-

nent chanter chacun le sien devant le trou du souffleur,
« sur un air nouveau de Doche ».

L'ALDERMAN.

Se hâter est le grand art
De réussir sur la terre ;
Ainsi qu'un époux, un père
Arrive souvent trop tard.

(*Le chœur répète.*)

THOMAS.

Dans certain buisson voisin
D'puis longtemps j'guette une rose, etc.
Aussi dès ce soir j'la cueille ;
J'espère qu'il ne s'ra pas trop tard.

Suivent une demi-douzaine d'autres couplets, toujours avec le même refrain, dont le dernier, selon la tradition constante, s'adresse au public :

Un auteur au moindre mot
Et se flatte et s'inquiète ;
Il entend toujours trop tôt
Le signal de sa défaite.
Mais lorsque de toute part
Un bruit flatteur l'encourage,
Le succès de son ouvrage
Retentit toujours trop tard.

Monsieur Sensible, joué au Gymnase, le 1^{er} mars 1821, a plus de valeur. C'est une amusante et spirituelle satire, poussée à la caricature, contre la sensiblerie à la mode dans la littérature du temps. Il s'agit d'un bour-

geois qui, ayant 50,000 livres de rente, une bonne santé et toutes les raisons d'être l'homme le plus heureux du monde, passe sa vie à pleurer. Il a fait élever un mausolée à son chien, qu'il a eu le malheur de perdre ; il veut que sa fille lise de bons romans germaniques, bien attendrissants ; il se bâtit à lui-même un tombeau dans son parc. Après avoir agréé pour gendre l'officier Blinval, il n'en veut plus en apprenant qu'il est millionnaire et doit être d'une gaieté désespérante ; en échange, il donnera à sa fille Adèle le Bas-Breton Grandeuil, qu'il ne connaît pas, mais qui a eu des malheurs, qui passe sa vie, en qualité de médecin, à soulager l'humanité souffrante et qu'on lui a représenté comme d'une sensibilité exquise. Adèle, désespérée, combine un plan ingénieux pour échapper au péril. Blinval arrive le premier, et sur son conseil se fait passer pour ruiné. — Mais l'oncle Dubreuil ? — Mort. — Et sa succession ? — Hélas ! il était sensible, lui aussi, il avait eu une faiblesse : un fils qu'on ne lui connaissait pas a réclamé l'héritage. M. Sensible ne résiste pas à cette accumulation de catastrophes ; il lui rend la main de sa fille : ils pleureront ensemble, en se racontant leurs infortunes, dans son pavillon des soupirs. Blinval portera de l'argent aux pauvres, et lui, leur portera des consolations : chacun son emploi. Dès qu'il est sorti, Grandeuil arrive. Il se trouve d'abord que ce médecin est d'un tempérament hilare, qu'il traite ses malades par les bals et les fêtes.

Blinval lui persuade d'éblouir son futur beau-père, qui n'aime que le luxe et la joie. Le Bas-Breton donne avec empressement dans le panneau; il s'esquive et bientôt fait sa rentrée bruyamment, dans un carrosse à quatre chevaux, en tirant des coups de fusil sur les petits oiseaux du parc et en chantant à tue-tête :

Franc buveur,
Chasseur
Plein d'ardeur,
Rien ici ne m'inquiète,
Le fusil, le verre à la main,
Peut-on craindre le noir chagrin?

On devine le résultat. Mais l'imposture du faux malheureux se découvre. D'abord irrité, M. Sensible finit pourtant par se laisser fléchir : « Ah! Monsieur, s'écrie le valet Germain, qu'il est doux de faire le bien! Voyez, nous répandons tous des larmes de joie. — Ce sont toujours des larmes, » dit Sensible.

La pièce est pleine de gaieté, de verve, de mouvement. Mais elle a trois auteurs : Mazères, Duvergier et de Lurieu, et nous ne savons quelle fut au juste la part du deuxième dans la collaboration. Quoi qu'il en soit, il avait certainement des dispositions pour le vaudeville, et il eût pu faire son chemin entre Mélesville et Bayard. Le Catalogue des agents dramatiques nous a révélé que M. Mazères touchait la moitié des droits d'auteur, M. Duvergier de Hauranne un quart, et que le dernier

quart appartenait au libraire. Rien n'est plus amusant à retrouver que ces *juvenilia* des gens graves, qu'ils ont presque tous la faiblesse de cacher comme des crimes, même quand, au lieu d'être tout à fait *légers* et grivois, ils sont simplement frivoles, ou lorsqu'ils se bornent à dénoter une erreur de vocation. Le baron Denon avait écrit un conte d'un badinage excessif : *Point de lendemain*. Abel Rémusat, l'orientaliste, composa, tandis qu'il était étudiant en médecine, un pamphlet plein de méchancetés contre les auteurs dramatiques de l'époque. M. de Martignac avait fait des vaudevilles, et M. de Morny est l'auteur de *Choufleury*. Nous avons retrouvé un mélodrame de M. Henri Martin ; mais qui nous rendra la tragédie de M. Claude Bernard ? Nous ne voyons pas, en vérité, pourquoi M. Duvergier de Hauranne aurait pris la peine de faire disparaître tous les exemplaires de *Monsieur Sensible*, même celui de la Bibliothèque nationale, qui d'ailleurs n'a nullement disparu.

VICTOR FOURNEL.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 24 — 31 DÉCEMBRE 1881

NOTRE PRIME

La *Gazette anecdotique* va entrer dans sa septième année. Pour reconnaître l'accueil que lui ont fait les amateurs, nous donnerons gratuitement, à partir du 1^{er} janvier, à tout abonné d'une année, deux volumes¹ à choisir, quels qu'ils soient, dans les exemplaires à 3 francs de la *Nouvelle Bibliothèque classique* (p. 11 de notre catalogue), qui se compose des ouvrages suivants :

REGNIER, *Satires*, 1 vol. — MONTESQUIEU, *Grandeur et décadence des Romains*, 1 vol. — BOILEAU, *Œuvres poétiques*, 2 vol. — HAMILTON, *Mémoires de Grammont*, 1 vol. — REGNARD, *Théâtre*, 2 vol. — P.-L. COURIER, *Œuvres*, 3 vol. — *Satyre Ménippée*, 1 vol. — MALHERBE, *Poésies*, 1 vol. — CORNEILLE, *Théâtre*, 5 vol. — DIDEROT, *Œuvres*

1. Ces deux volumes peuvent être pris même dans un ouvrage comprenant plus de deux volumes.

choisies, 6 vol. — CHAMFORT, *Œuvres choisies*, 2 vol. — RIVAROL, *Œuvres choisies*, 2 vol. — RACINE, *Théâtre*, 3 vol. — LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, 1 vol. — MARIVAUX, *Théâtre*, 2 vol. — LA BRUYÈRE, *les Caractères*, 2 vol.

Nous envoyons d'ailleurs notre catalogue à tous nos anciens abonnés, et il sera également expédié aux personnes qui nous enverront désormais leur abonnement.

Notre prime sera délivrée aux abonnés qui la feront prendre dans nos bureaux, ou expédiée franco contre la remise de 80 centimes en timbres-poste pour frais d'envoi.

Les personnes qui voudraient avoir leurs exemplaires cartonnés devront nous remettre le prix du cartonnage, qui est de 1 franc par volume.

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Sardou plagiaire. — Théâtres : *le Saïs*, *Hérodiade*, *l'Institution Sainte-Catherine*.

Varia. — Les Mots de la Patti. — Le Théâtre à Tunis. — La Lanterne de Victor Hugo.

Les Mots de la quinzaine.

Petite Gazette.

LA QUINZAINE. — *Sardou plagiaire*. — Deux incidents, mais d'un ordre bien différent, ont surtout occupé l'attention publique pendant la dernière quinzaine. Nous ne pouvons guère parler du premier — le procès Rochefort-Roustan — que pour en conserver la trace et le souvenir dans notre *Gazette*. M. Roustan, consul général de

France à Tunis, s'étant trouvé diffamé par M. Rochefort dans des articles du journal *l'Intransigeant* a cru devoir poursuivre le célèbre pamphlétaire devant la cour d'assises. Nous n'avons pas à nous étendre sur ce procès, qui a jeté une lumière assez singulière sur beaucoup de petits côtés de la vie intime en Orient, et où le gouvernement était en quelque sorte lui-même intervenu dans la personne de deux anciens ministres des affaires étrangères, MM. Waddington et Barthélemy-Saint-Hilaire, témoignant en faveur de M. Roustan. Le résultat des débats a été l'acquittement inattendu de M. Rochefort et, pour M. Roustan, la condamnation aux dépens du procès.

Ce résultat d'une cause où la guerre de Tunisie était si vivement mêlée a produit une grande impression, et a montré une fois de plus l'inconvénient d'attribuer au jury le jugement de questions pour l'appréciation desquelles il n'a pas les connaissances nécessaires.

L'autre incident est purement et absolument littéraire.

Nous avons déjà signalé ici même la grande ressemblance qui existait entre le point de départ de la nouvelle comédie de M. Sardou, *Odette*, et la pièce célèbre de M. Mario Uchard, *la Fiammina*, représentée avec tant de succès au Théâtre-Français, le 12 mars 1857. Or voici qu'aujourd'hui M. Mario Uchard soulève personnellement avec beaucoup de vivacité un débat à ce sujet, par la publication au journal *le Figaro* d'une sorte

de grand mémoire dans lequel il cherche à démontrer que la comédie nouvelle de Sardou n'est autre chose qu'un décalque à peu près complet de la sienne. Ce reproche d'imitation trop servile ou de plagiat flagrant s'est renouvelé pour presque toutes les pièces de Sardou, notamment pour les *Pommes du voisin* et pour *Divorçons*. *Daniel Rochat* n'a même pas échappé à ce genre d'accusation. Aujourd'hui la question d'analogie entre les deux pièces en litige est en effet assez sérieuse. Voici d'abord, comme curiosité, l'analyse que donne M. Mario Uchard lui-même des deux sujets, ingénieusement rapprochés et combinés par lui en un seul :

ARGUMENTUM

de la *Fiammina* ou d'*Odette* (*ad libitum*)

Le comte de Clermont
ou Daniel Lambert est séparé de sa femme. Il a gardé un enfant, qu'il a élevé en lui disant que sa mère est morte. — Quinze ans se sont passés depuis la séparation, lorsque les anciens époux se rencontrent à Nice, juste au moment où Paris, le comte espère un mariage pour sa fille avec le fils de son ami M^{me} de Méryan. Seulement il va falloir révéler toute la vérité sur la situation, et la conduite de la mère devient un obstacle. — Si votre femme était restée en Italie, ne portant point votre nom, écrit M^{me} de Méryan, j'eusse été très dit Duchâteau,

heureuse d'unir nos deux familles; mais elle est revenue à
heureux
Nice dans une position très irrégulière, et qui rend ce ma-
Paris riage impossible. — Tout est rompu. — Désespoir des
amants... quand, par un effet de la *grâce*, la mère coupable,
en retrouvant son enfant, ressent tout à coup un élan de
l'amour maternel mal éteint dans son cœur... Apprenant
qu'elle est un obstacle au bonheur de sa fille,
son fils, elle se dévoue
et, pour expier sa faute, elle disparaît en quittant le théâtre,
le monde, ou bien se jette à l'eau.

Il est clair qu'ainsi présentée, cette analyse des deux pièces démontre qu'au fond elles se ressemblent absolument. Leur charpente est la même : elles ne diffèrent évidemment que par les développements et les détails. M. Mario Uchard a cru devoir, en conséquence, soumettre le cas à la commission des auteurs dramatiques, devant laquelle, en gardant toutes les formes les plus courtoises d'ailleurs vis-à-vis du célèbre auteur d'*Odette*, il le traduit comme un simple et banal plagiaire.

A ce long factum Sardou répond par quelques lignes. « Je vous ai dépouillé, soit ! Eh bien, faites constater le délit, et allons devant notre juge naturel !... » Il est clair que Sardou est bien tranquille et qu'il a en poche quelque argument irréfutable à l'aide duquel il finira par avoir raison. Le meilleur et le plus piquant ne sera-t-il pas de prouver, par exemple, que Mario Uchard n'a pas imaginé le premier le sujet et l'intrigue de cette émou-

vante *Fiammina*? Eh bien! le journal *l'Événement* vient précisément de découvrir et de signaler cette preuve, en dénichant dans le répertoire d'un auteur italien actuellement vivant, M. Paul Giacometti, dont la Ristori nous a joué jadis quelques pièces, entre autres une *Judith*, un drame intime, qui est antérieur à *la Fiammina* et duquel procèdent à la fois la pièce de Mario Uchard et celle de Sardou.

« Avant M. Sardou, dit *l'Événement*, et même avant M. Uchard, un troisième auteur, — premier en date, — un Italien, M. Giacometti, avait écrit et fait représenter avec grand succès en Italie un drame dont le sujet se rapproche singulièrement de ceux de *Fiammina* et d'*Odette*, ainsi qu'on va le voir.

« Certainement M. Sardou n'a jamais lu l'ouvrage, et certainement aussi M. Uchard n'a jamais rien emprunté à M. Giacometti, d'autant mieux que sa *Fiammina* a été écrite dans des conditions toutes particulières qu'il est inutile de rappeler.

« Le drame italien est intitulé : *Colpa vindica la colpa*.

« Le résumé que M. Mario Uchard a fait des pièces en litige, et qu'on a lu plus haut, pourrait servir derechef pour la *Colpa*.

« Sarah — l'*Odette* de la *Colpa* — s'est enfuie du domicile conjugal pour suivre sir Carlo, un joueur. — Elle a laissé une fille, Nelly, à qui son père a dit que la mère était morte.

« Quelques années plus tard, le mari, la femme et l'amant se rencontrent à Londres.

« Nelly, la jeune fille, se heurte à sa mère, qu'elle ne connaît pas. Sarah lui raconte qu'elle a été l'amie de cette mère morte, et la grande scène d'*Odette* et de *Fiammina* se retrouve ici comme là. »

Nous rapprocherons ici la grande scène d'*Odette* de celle de la *Colpa* et on y verra non seulement de grands points de ressemblance, mais encore des lambeaux de phrases absolument identiques :

La Colpa.

NELLY. — Je ne vous connais pas. Pourtant, votre voix... je ne sais pas, mais je dirais qu'elle m'en rappelle une autre... une autre si douce, si harmonieuse qu'elle m'est restée comme l'écho d'une harpe lointaine. Je crois que cette voix était celle de ma mère.

SARAH. — De votre mère ?
(*Baissant sa voilette.* — *A part.*) Si elle me reconnaissait!...

NELLY. — Pourquoi baissez-vous votre voilette ? J'aime à vous regarder !

SARAH. — Je crains l'air

Odette.

BÉRANGÈRE, à *Odette*. — Papa m'a dit, Madame, que vous étiez une amie de maman.

ODETTE. — De l'enfance.

BÉRANGÈRE. — Que je vous envie ! Vous l'avez connue mariée aussi ?

ODETTE. — Mariée... oui.

BÉRANGÈRE. — Est-ce que vous étiez là lorsqu'elle est morte ?

ODETTE. — Non, mon enfant.

BÉRANGÈRE. — Vous savez comment nous l'avons perdue ?

ODETTE. — Je le sais mal..

qui vient de cette fenêtre. Donc, vous n'avez plus de mère?

NELLY. — Hélas! non. Si je l'avais, je serais bien heureuse! Ma mère est morte! J'avais alors quatre ans. Elle est morte noyée. Quelquefois je crois m'en souvenir... Il me semble... Mais, non! J'AI UN AUTRE CHAGRIN. MON PAUVRE PÈRE A FAIT BATIR, AU BORD DU FLEUVE, UNE PETITE ÉGLISE OU IL Y A UN TOMBEAU... MAIS LES RESTES DE LA DÉFUNTE N'Y SONT PAS .. LE FLEUVE ME LES A EMPORTÉS! JE VAIS TOUJOURS DANS CETTE PETITE ÉGLISE... JE VAIS PRIER ET PORTER MES PETITES COURONNES DE ROSES.

j'ai beaucoup voyagé, j'étais si loin...

BÉRANGÈRE. — C'est dans une promenade sur mer, à Deauville. Elle était seule avec un batelier dans un canot. Elle s'est penchée, sans doute pour rattraper son voile, qu'on a vu flottant sur l'eau. Elle a disparu... et on ne l'a pas retrouvée.

ODETTE. — De sorte, ma pauvre enfant, que vous n'avez pas la triste joie de savoir où elle repose?

BÉRANGÈRE. — Hélas! non... A ma prière, papa lui a fait faire à Brétigny... Vous connaissez Brétigny, Madame?

ODETTE. — Un peu... oui.

BÉRANGÈRE. — Dans le fond du parc, là où sont les grands platanes, papa lui a fait élever un petit monument... Ce n'est qu'un souvenir, mais j'y ai prié tant de fois que je me figure qu'elle est là. J'y porte mes couronnes, mes fleurs...

En présence de cette curieuse révélation, qui démontre que les deux auteurs en ont, en somme, trouvé un troisième aussi avisé qu'eux — lequel n'a peut-être que

pris lui-même aussi la suite d'un autre, — il nous paraît bien difficile que le comité des auteurs dramatiques ne se borne pas à renvoyer dos à dos et l'auteur d'*Odette* et celui de *Fiammina*, que M. Paul Giacometti aurait peut-être aussi quelque droit d'accuser à son tour d'imitation, — sinon de plagiat.

THÉÂTRES. — *Le Saïs*. — *Hérodiade*. — Deux premières représentations d'œuvres musicales de l'ordre le plus élevé viennent d'avoir lieu, en quelque sorte simultanément, à Paris et à Bruxelles. L'une, *le Saïs*, a été jouée à la Renaissance; l'autre, *Hérodiade*, au théâtre bien connu de la Monnaie.

Le Saïs est une sorte d'opéra-comique en quatre tableaux, qui a pour auteur — paroles et musique — une femme, M^{me} Marguerite Olnagier, et une femme étonnamment douée au point de vue musical. Nous ne nous rappelons pas en effet avoir entendu, jusqu'à ce jour, une œuvre lyrique signée d'un nom de femme qui eût cette valeur, et nous ajouterons surtout ce relief. Le conte arabe que M^{me} Olnagier a mis en scène n'offre, comme livret, qu'un assez médiocre intérêt. Il rappelle beaucoup *Lalla Roukh*, ce chef-d'œuvre de musique orientale de Félicien David, mais il a le tort d'être plus long, ce qui aggrave sa monotonie. En somme, il a fourni à la musicienne l'occasion de se produire et de s'affirmer, et c'est là le principal.

La musique du *Saïs* a donc sur le livret qui lui sert de prétexte une supériorité très grande. Elle est vive, colorée, toujours admirablement en situation, très scénique, et elle ne dénote pas l'inexpérience qui a, au contraire, présidé à la composition du livret; en outre, elle est par-dessus tout chaude et passionnée. On y sent le souvenir toujours présent du long séjour qu'a fait M^{me} Olagnier au Caire, où son mari occupe une haute situation commerciale, et on y retrouve cette couleur locale si curieuse, si pénétrante et qui avait déjà si précieusement servi les inspirations de Félicien David.

C'est M. Capoul qui chante le rôle principal du *Saïs*, on pourrait même dire tout *le Saïs* à lui seul, car le charmant ténor est toujours en scène et presque tous les morceaux figurent dans son rôle. M. Capoul chante cette musique, par moments enivrante, avec un feu, un entrain, une verve, qui ne se démentent pas jusqu'à la chute du rideau. La voix est toujours délicieuse, surtout dans les notes de tête, dont nous signalerions l'abus si M. Capoul ne les donnait avec tant de charme et de succès.

Nous citerons M^{lle} Landau, M^{me} Desclauzas et MM. Vauthier et Jolly dans le nombre des autres interprètes du *Saïs*; mais c'est vraiment pour ne pas oublier ces excellents artistes, qui se bornent à donner la réplique à Capoul.

Hérodiade, opéra biblique de M. Paul Milliet, avec musique de M. Massenet, a été représentée à Bruxelles le

surlendemain de la première représentation du *Sais* à Paris, c'est-à-dire le lundi 19 de ce mois.

Nous voici encore en présence d'une œuvre de haute lignée, dont le succès a été considérable et que d'ailleurs nous entendrons sans doute bientôt à Paris, M. Carvalho ayant demandé à son auteur l'autorisation de la représenter à l'Opéra-Comique. M. Milliet a quelque peu modifié et arrangé en vue de la scène l'histoire même d'Hérodiade, qu'il a très habilement dramatisée, et à laquelle il a ajouté d'intéressants développements. Il en est résulté un livret très dramatique, très varié, et qui a offert au musicien d'excellentes situations dont un homme de la valeur de Massenet ne pouvait que profiter.

On connaît le talent du jeune maître, sa science complète de l'orchestration, l'originalité des combinaisons harmoniques qu'il sait employer, et surtout la distinction de son inspiration mélodique. *Hérodiade* est devenue sous sa main une œuvre lyrique de premier ordre, et qu'on doit regretter de ne pas voir à l'Opéra, où seulement elle eût reçu les développements de tout genre nécessaires pour la faire complètement valoir.

A Bruxelles l'interprétation a été cependant très suffisante, et la mise en scène particulièrement soignée. Vergnet et Manoury, anciens artistes de l'Opéra, et M^{lle} Duvivier, élève de notre Conservatoire, chantaient les principaux rôles, si bien qu'on aurait pu se croire à

peu près en France, d'autant mieux que la partie la plus nombreuse des spectateurs était composée de Français. En effet, presque tous les critiques musicaux de Paris étaient à leur poste ; enfin le ministre des Arts avait tenu à donner à Massenet une haute preuve de l'intérêt que notre gouvernement porte à sa tentative en allant assister en personne à la représentation d'*Hérodiade*. La reine des Belges assistait aussi à cette belle soirée, dont le brillant résultat consacre définitivement M. Massenet comme un maître.

Odéon. — *L'Institution Sainte-Catherine*. — Il nous semble que la presse a été bien sévère — nous dirions volontiers injuste — pour la nouvelle comédie de M. Abraham Dreyfus, dont l'Odéon a donné la première représentation le 22 de ce mois. Ce n'est pas à coup sûr un chef-d'œuvre, mais c'est une pièce remplie d'ingénieux détails, souvent d'aperçus nouveaux, et dont les personnages, pris sur le vif, sont mis en relief avec beaucoup de vérité. D'ailleurs, d'intelligentes coupures ont donné, dès la seconde soirée, une allure plus rapide à la pièce, et vous verrez que le public cassera l'arrêt de la critique en venant pendant de longues soirées rire et s'attendrir à la fois aux péripéties matrimoniales de la singulière famille Petitbourg. Raconter la pièce nous entraînerait trop loin : sachez seulement que tout se termine, comme dans les vaudevilles, par un mariage, par deux même ! Les deux demoiselles Petitbourg finissent, en

effet, à l'issue du quatrième acte, par décoiffer sainte Catherine.

L'interprétation de la pièce est excellente. Pradeau est particulièrement remarquable dans un personnage dont le rôle tourne souvent à l'attendrissement ; Amaury, Rebel, M^{mes} Crosnier, Grivot, Sizos, etc., complètent un ensemble aussi parfait que possible. Nous voulons donc croire, malgré tout, à un succès.

VARIA. — *Les Mots de la Patti.* — Nous trouvons dans *l'Ordre*, à propos de la célèbre chanteuse, les détails suivants sur le prix que coûtent à son nouvel impresario les sons qui sortent de sa jolie bouche.

« Voici des nouvelles de la Patti. Elle vient de passer avec un agent américain, M. Abbey, un traité pour trente concerts. La diva chante quatre morceaux dans chacun de ces concerts et reçoit tous les soirs *trente-deux mille francs*.

C'est *huit mille francs* par morceau, deux airs et deux duos ; les duos, naturellement, avec M. Nicolini, qui chante également quatre morceaux et reçoit la somme infime de deux mille francs par concert... Cinq cents francs par morceau.

Les voilà donc tous les deux sur l'estrade, la Patti et Nicolini, attaquant le duo du premier acte de la *Traviata*, qui va, dans le court espace de sept ou huit

minutes, leur rapporter huit mille cinq cents francs. Mille francs la minute, quoi !

Ce duo contient deux cent neuf mots. Cent un pour Violetta et cent huit pour Alfredo. Cela met le mot à soixante-dix-neuf francs vingt centimes pour la Patti, et à quatre francs soixante pour Nicolini.

Le duo commence, Violetta s'écrie :

— *Oh!... qual pallor!* (Ci, trois mots : 237 fr. 60.)

Une pause. — Elle aperçoit Alfredo, et se récrie :

— *Voi què!* (150 fr. 40.)

Alfredo répond :

— *Cessata è l'ansia ; che vi turbò ?* (32 fr. 30.)

— *Sto meglio.* (150 fr. 40.)

Etc., etc., etc.

Il est loin, n'est-ce pas, le temps où Rachel écrivait toute joyeuse qu'elle venait de recevoir 2,200 francs pour une représentation des *Horaces*? »

Le Théâtre à Tunis. — Nous extrayons des curieuses notes de voyage sur la Tunisie que vient du publier notre confrère Pierre Giffard le tableau suivant, relatif à l'état actuel du goût public en matière de théâtre dans la capitale de notre nouveau protectorat :

« Qui donc m'avait dit qu'à Tunis le théâtre n'existait plus? Sur la Marine (quartier européen), presque en face de la résidence de France, se dressent les bosquets de l'établissement théâtral le mieux fréquenté qui soit :

Il a été baptisé par son propriétaire : *Giardino Paradiso*. C'est tout dire.

Moyennant un franc versé sur le comptoir de l'honorable Italien qui le dirige, et qui est aussi limonadier pendant les entr'actes, on peut assister à la comédie, au drame, à l'opérette, à tout ! car Giardino Paradiso joue tout.

La même troupe peut exprimer, dans la langue du Dante, les sentiments les plus divers, avec ou sans musique. Il y a évidemment un poète dans la troupe, ou tout au moins un traducteur (*traduttore, traditore*), car j'ai vu jouer hier *la Principessa di Baldad*, de Alessandro Dumas junior. Je dois avouer que la comédie était si profondément *adaptée* au genre tunisien par le descendant de Torquato Tasso que je n'y ai compris goutte. Avant-hier on jouait *Il Poeta e la Cantante*, quelque chose comme une pièce dramatique du Gymnase, au temps où le Gymnase jouait encore des pièces. Demain on commence *Monte-Cristo*, drame de Alessandro Dumas (il padre), lequel drame va durer quatre soirées, ni plus ni moins qu'au temps jadis au Théâtre-Historique.

Tout cela se joue sur une scène grande comme celle des défuntes Folies-Marigny. Le public est dans le jardin, fraîchement à l'ombre de grands arbres, et jamais il ne viendra à l'idée d'un entrepreneur d'amusements tunisiens de bâtir un vrai théâtre, c'est-à-dire une salle fermée. Le Giardino Paradiso a l'avantage d'être un

petit square. On y vient fumer, le soir, boire de la limonade, en écoutant la comédie. »

La Lanterne de Victor Hugo. — « On annonce de Jersey, nous dit *la Presse*, la mort de M. Charles Asplet, négociant jersiais, qui avait été, en 1851, un des amis des proscrits français, et l'un des signataires de la protestation que les habitants de Jersey rédigèrent contre l'expulsion de Victor Hugo et des proscrits.

Au moment où Victor Hugo, expulsé, allait quitter Jersey, Charles Asplet lui demanda un souvenir.

« Que voulez-vous ? lui demanda le poète.

— Votre lanterne et votre plume. »

Il faut savoir que Victor Hugo se promenait parfois, le soir, sur les rochers, et qu'il portait dans ces excursions une lanterne de corne.

Victor Hugo : donna sa lanterne et sa plume à Charles Asplet, avec cet autographe :

Je donne en quittant Jersey, à Charles Asplet, la lanterne avec laquelle je me suis éclairé, et la plume avec laquelle j'ay essayé d'éclairer les autres.

V. H.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Saint-Victor disait de X..., homme de lettres bavard et ennuyeux :

« Il ne tient pas compagnie, il *trouble* la solitude. »



Au foyer du Vaudeville, on parlait de scandales récents qui ont éclaté dans le *high life*.

Quelqu'un dit, devant Sardou, en parlant de Mme de X... :

« C'est une femme perdue !

— Vous dites qu'elle est perdue, s'écria l'auteur d'*Odette*, parce que ce n'est pas vous qui l'avez trouvée!... » (*Gaulois.*)



Un souvenir à propos des trognons de choux et des concombres dont Sarah Bernhard vient d'être comblée à Odessa.

On demandait à Laferrière s'il était vrai qu'autrefois, à Montmartre et à Batignolles, le public jetât sur la scène des pommes, des croûtes de pain, des cervelas, tout ce qu'il avait sous la main.

« Certainement!... répondit le comédien, et, quelquefois, nous dévorions ces *affronts* avec un certain plaisir. » (*Gaulois.*)



On amène devant la huitième chambre un individu convaincu d'un vol audacieux.

« Accusé, lui dit le président, vous reconnaissez-vous auteur du fait qui vous est reproché ?

— Oh ! pour ça, non !

— Cependant, deux personnes affirment vous avoir vu...

— Deux personnes? C'est bien peu sur trente-sept millions de Français! » (*Événement.*)



Le baron de X... va épouser une charmante ouvrière, aussi jolie que sage, mais n'ayant reçu aucune espèce d'instruction. Grand scandale dans le noble faubourg!

« La première chose que vous aurez à faire, dit hier au baron la blonde marquise de Z..., sera d'apprendre à parler à votre fiancée.

— Non, marquise, répondit le baron, je lui apprendrai à se taire. » (*Événement.*)



Le poète X... est d'une modestie...

Hier soir, sur le boulevard, il rencontre un de ses confrères et s'approche de lui, le visage radieux.

« Je viens de conclure une affaire magnifique, dit-il. J'ai vendu mon dernier poème 6,000 francs.

— Tu as eu tort.

— Pourquoi cela?

— Parce que j'ai un ami qui en donnerait le double rien que pour pouvoir le *dire* dans les salons.

— Rien que pour le dire, reprend X... en se rengorgeant. Ce que c'est que d'avoir du talent!

— Certainement, mon ami est muet! » (*Événement.*)



Chez une concierge :

LA CONCIERGE. — Monsieur, ce n'est pas possible, le propriétaire m'a prié de vous donner congé.

LE LOCATAIRE. — Pourquoi?

LA CONCIERGE. — La nuit, vous rentrez beaucoup trop tard.

LE LOCATAIRE, *timidement*. — Mais mon prédécesseur...

LA CONCIERGE, *avec autorité*. — Votre prédécesseur ne rentrait pas, lui !!! (*Gil Blas*.)

PETITE GAZETTE. — La Comédie-Française a célébré, le 21 de ce mois, le 242^e anniversaire de la naissance de Racine en donnant *Phèdre et les Plaideurs*. M^{lle} Dudley jouait Phèdre pour la première fois, et la tentative a été couronnée d'un véritable succès. On nous annonce, en conséquence, la prochaine promotion de la jeune tragédienne au sociétariat.

— Au Châtelet, les *Mille et une Nuits* viennent de faire leur apparition. La grande affluence du public nous a empêché jusqu'à présent de voir cette féerie. D'après ce que nous avons lu et entendu dire, les décors seraient magnifiques, mais la pièce, absolument insignifiante, ne vaudrait guère que par les saillies du comique Christian.

— A la Gaité (24 décembre), un drame nouveau, *Quatre-vingt-treize*, tiré par M. Paul Meurice du grand roman de Victor Hugo qui porte le même titre, a réussi surtout par sa remarquable interprétation et une mise en scène des plus soignées et des plus curieuses. Il y a là de véritables tableaux et une couleur locale admirablement réalisée. Le drame, comme toutes les pièces empruntées à des romans, est parfois bien

obscur, mais il est joué d'une manière tout à fait hors ligne par Dumaine (Cimourdain), Paulin-Ménier (Radoub), Tailade (l'Imânus), Clément-Just (Lantenac), Talien (le Caiman), Laray (Danton), Villeray (Robespierre), et M^{mes} Marie-Laurent (la Flécharde), Gabrielle Gauthier (la Houzarde), E. Petit (Dorothée), etc. On voit que les premiers acteurs de drame de Paris sont ici réunis.

— La Comédie-Parisienne a donné sa revue annuelle, qui a pour titre *Tant mieux pour elle!* et pour auteurs MM. Burani, Buguet et L. Brault. La pièce ressemble à toutes les revues du monde; mais elle est suffisamment variée, abonde en couplets parfois très réussis, et elle offre surtout une interprétation remarquable, en tête de laquelle nous citerons M^{mes} Thérèse et Bade, et MM. Dailly, Montbars, Mousseau, ainsi qu'un débutant, M. Paulus, qui arrive d'un café chantant et qui a complètement réussi.

— Au Château-d'Eau, *Casse-Muscau*, drame nouveau, en cinq actes et sept tableaux, de MM. Marot, Philippe et Marx, a succédé à la *San-Felice*. C'est du réalisme à outrance, comme celui dont le Château-d'Eau et le Théâtre des Nations se partagent depuis quelque temps la spécialité. Cette réserve faite, nous n'avons qu'à constater le réel succès du nouveau drame, très palpitant, très émouvant, et joué avec l'ensemble habituel aux sociétaires du théâtre du Château-d'Eau.

GEORGES D'HEYLLI.

Gérant, D. JOUAUST.





TABLE ANALYTIQUE

DE LA SIXIÈME ANNÉE

- Académie française. Tome I. L'Éloge de Lamartine, 103; Réception de M. Rousse, 197; — Tome II. Les prix de vertu, rapport de M. Renan, 77; A propos des Candidats aux fauteuils vacants, 271; Élections de Sully-Prudhomme, 322; de Pasteur 323; de Cherbuliez, 324.
- Agar (M^{lle}). Elle se marie, II, 137.
- Agence Havas. A propos de ses dépêches, II, 55.
- Alexandre II. Attentat sur sa personne, I, 163.
- Alexis (M^{me}). Notice concernant, I, 180.
- Anecdotes. Tome I. Histoires de danseuses, 25; Une guérite incommode, 247; Un effet d'acoustique, 374; Un journal parlé, 379. — Tome II. Nadaud chez lui, 23; Sarah Bernhardt et la baleine, 28; Rien de nouveau..., 52; L'enseigne des Quatre à craindre, 53; Étoile en herbe, 87; Aux bains de mer, 113; Les neveux du curé, 121; En province, 122; La semaine d'Oscar, 123; Une histoire de pains à cacheter, 154; La dernière mystification de Vivier, 155; Une ascension au mont Blanc, 156; Le prix d'une ombrelle, 188; Époux assortis, 189; Comme l'a si bien dit Montesquieu..., 211; Le bon musulman, 278; Le pape ou Garibaldi, 281; Comé-

diens du temps passé, 282; Un conte des *Mille et une Nuits*, 304.

Aumale (Duc d'). Son discours en recevant M. Rousse, I, 199.

Autographes. Divers, I, 74; II, 325.

Badenheyre (Le capitaine). Sa mort héroïque, II, 169.

Barbier (Auguste). Traité de vente de son manuscrit des *Iambes*, I, 378.

Bascans (M^{me}). Correspondance de M^{me} Sand avec elle, I, 4.

Bernhardt (Sarah). Recettes de ses représentations en Amérique, I, 10; Un conte de Noël inédit à elle attribué, 59; Épisodes de sa tournée en Amérique, 83, 115; Recettes de ses cent premières représentations, 158; Vers à elle adressés, 171; Derniers échos de son voyage en Amérique, 249; Ses représentations à Londres, 363; En Belgique, 279.

Bersot. Son éloge, I, 289.

Bertrand. Détails sur la famille de ce général, II, 232.

Bibliographie. Tome I. *Louis XIV et Marie Man-*

cini, 44; *Endymion*, 108; Curieuses variantes de *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo, 146; Nouvelle édition du *Mérite des femmes*, 165; Œuvres diverses d'H. Moreau, 239; *Le Guide des maîtres et des domestiques*, 241; *L'Ancêtre*, 282; *Mémoires inédits de Cochin*, 319; *L'Empereur Charlemagne*, de Double, 319; *Les Quatre Vents de l'esprit*, 321; *Mémoires de M. Claude*, 325; Catalogue des journaux publiés à Paris, 383.

Tome II. *Deburau, ou Histoire du théâtre à quatre sous*, 17; *Chansons de Nadaud*, 23; *Les Tribunaux comiques illustrés*, 85; *Les Petits Romans*, de Janin, 104; Lettre de Benj. Constant à M^{me} Récamier, 230; *Monsieur le Ministre*, et sa clef, 251; Nouvelle préface de *la Dame aux camélias*, 298; *La Vie au théâtre*, 306; *Récréations mathématiques*, 310; *Les Mille et une Nuits*, 339;

Bienfaisance. Communication littéraire et grammaticale de M. Thénard sur ce mot, I, 337; II, 26.

Boers (Les). Leur chant national, I, 255.

Bonnat (Léon). Élu membre de l'Académie des beaux-arts, I, 89.

Bressant. Quitte définitivement Paris, I, 356.

Brisson (Henri). Président de la Chambre des députés, II, 259.

Buet (Charles). Son drame *le Prêtre*, I, 330; Notice le concernant, II, 21.

Camescasse. Nommé préfet de police, II, 63.

Candidatures législatives. Les candidatures gaies, II, 97.

Cantatrices grandes dames, I, 22.

Caylus. Conte inédit, I, 28.

Chambord (Comtede). Chansons composées à l'occasion de sa naissance, II, 172.

Chansons. Celle des Turcos, II, 116; Une chanson populaire, 307.

Chaplin. Graveur en médailles, élu à l'Institut.

Claretie (Jules). Clef de son roman *Monsieur le Ministre*, II, 251.

Clésinger. Sa statue de Marceau, II, 47.

Colet (M^{me}). Lettres inédites, I, 265, 343; Poésies inédites, 343.

Corneille (Pierre). Sa descendance, II, 275.

Crémieux (Ad.). Poète, II, 204; sa lettre à Gambetta, 272.

Dédicaces de libraires, I, 285.

Delpit (Albert). Son duel avec Paul Alexis, II, 34; Comment il transporte le sujet d'*Œdipe-Roi* dans la vie moderne, 110.

Dufaure. Notice le concernant, II, 1.

Dufresne, acteur du siècle dernier. Notice le concernant, I, 251.

Eau. Prescriptions relatives au manque d'eau, II, 70; Communication de M. Thénard, 75.

Électricité. Exposition des Champs-Élysées, II, 129, 146.

Emprunt (L') d'un milliard, I, 162.

Fargueil (M^{lle}). Sa retraite du théâtre, I, 354; demande une chaire au Conservatoire, 354.

Fauteuil (Un) à musique, I, 29.

Favart (M^{lle}). Quitte définitivement la Comédie-Française, I, 33; notice la concernant, 37; joue *Lucrèce Borgia* à la Gaîté, 145.

Ferry (Jules). Ancien premier ministre, II, 258.

Fournier (Edouard). Vente de sa bibliothèque, I, 57.

Fournier (Louis-Edouard). Prix de Rome, II, 64.

Gambetta. Président du conseil des ministres, II, 260; Cabinet dont il est le chef, 289; sa rencontre avec le duc d'Aumale, 344.

Gavarni. — Son livre de notes, II, 262.

Gill (André). Son état mental, II, 228; ses poésies, 229.

Ginain. Élu membre de l'Institut, I, 183.

Girardin (Emile de). Notice le concernant, I, 257; prosateur et poète, 297.

Got (Edmond). Sa nomination comme chevalier de la Légion d'honneur, II, 65; sa lettre sur une lecture des *Châtiments*, 82.

«Gouverner et régner». Communication de M. Thénard sur ce propos, II, 20.

Grévy (M^{lle} Alice). Son mariage avec M. Wilson, II, 225.

Halanzier. Réélu président de l'Association des artistes dramatiques, I, 383.

Henry (Charles). Nommé sous-bibliothécaire à la Sorbonne, I, 160; son édition des *Mémoires inédits de Cochin*, 319.

Hugo (Victor). Son acte de naissance, I, 112; Fête populaire en l'honneur de son anniversaire, 118; Détails relatifs à cette fête, 129; Ses *Quatre Vents de l'esprit*, 322; Un conte inédit, II, 131; Sa profession de foi de 1848, 147; Sa lanterne, 368.

Hygiène. Préceptes en vers du Dr Roullin, II, 124.

Incendie des magasins du Printemps, I, 158.

Janin (Jules). Son acte de naissance, II, 107.

Jésus-Christ. Sa passion racontée aux Chinois, II, 54.

Kaulla (M^{me} de). Histoire de ses pantalons, I, 213.

Labiche. Son discours à l'Association des anciens élèves du lycée Fontanes, I, 90; sa maladie, II, 301.

Lavolée. Souvenir historique sur ce gendarme, II, 280.

Légion d'honneur. Quelques décorés de janvier, I, 51; La grand'croix de Victor Hugo, 52; Émile Perrin, promu commandeur et Vaucorbeil promu officier, II, 63; Got, décoré, 65.

Lemercier (Népomucène). Anecdote le concernant, II, 273.

Lettres. Tome I. M^{me} Sand à M^{me} Bascans, 6; M^{me} Clésinger à M^{me} Bascans, 8; M^{lle} Favart à M. Perrin, 34; M^{me} Sand à la famille Galitzin, 39; Dumas fils à M. Perrin, à propos de la *Princesse de Bagdad*, 68; Dumas fils à F. Oswald, sur la même pièce, 72; Lettres de Mérimée à Panizzi, 97; Béranger à Rochefort, 114; G. Sand à un auteur inconnu, 154; Jolly-Bavoillot, sur la *Dame aux camélias*, 168; Dumas fils à M^{lle} Desclée, 175;

Thiers et Mérimée à Panizzi, 201; Béranger à divers (lettres inédites), 230; Flaubert à un ami, 253; M^{me} Colet à une amie, 264; Bersot à sa sœur, 290; Thiers à Bersot, 292, 294; Béranger à M^{me} Lemaire, 303; Cousin au pape Pie IX, 335; M^{me} Colet à une amie, avec des vers inédits, 343; Hugo, Augier, Feuillet, Sardou, sur M^{lle} Fargueil, 354, 355; M^{lle} Fargueil, pour exposer ses théories en matière d'enseignement théâtral, 355; Béranger à M^{me} Lemaire, 357; Littré à Dupanloup, 371; Montrouge, Monselet, Céleste Mogador à un aquafortiste, 374; Ninon de Lenclos à l'abbé d'Hautefeuille, 375. — Tome II. G. Sand à M^{me} d'Agoult, 6; la même à Eug. Lambert, 8; Jules Vallès refusant la députation, 69; Lullier à Malon, 70. Got, sur une lecture des *Châtiments*, 82; Berryer à Mocquard, 119; Mocquard à Berryer, 120; Rachel racontant un dîner à Saint-Pétersbourg, 137; Regnier à propos de vers de Musset, 141; Rachel à M^{lle} N., avec sa réponse, 198; Rachel à une amie, 199; Troubat, sur

des vers inédits de Musset, 199; B. Constant à M^{me} Récamier, 230; M^{me} Person, sur la mort de Nerval, 240; Gérard de Nerval à M. Busquet, 241; Crémieux à Gambetta, 273; Dumas fils sur Sarah Bernhardt, 280; lettres inédites de Florian, 312.

Litré. A propos de sa mort, I, 322; son avis sur le singe, 377.

Mandement (Un) de l'Évêque de Rodez, II, 183.

Marescot (F. de). Vente de documents provenant de son cabinet, I, 106.

Masset (Charles). Son mariage, II, 127.

Menus. Un repas chinois, I, 156; Les dîners du czar, II, 152.

Mérimée. Ses lettres à Panizzi, I, 97, 203.

Montaland (M^{lle} Céline). Son grand succès dans *Jack*, I, 49.

Mots de la quinzaine, II, 30, 59, 88, 126, 157, 190, 216, 284, 308, 368.

Munkacsy. Exposition de son tableau *Jésus devant Pilate*, I, 324.

Nécrologie. Tome I. Blanqui, 15; M^{lle} Mutel, 27; Mariette-Bey, 46; Les abbés de Rolleau et de Geslin, Bussine, 57; H. Auger, Th. Carlyle, 89; Général Ney d'Elchingen, Ed. Gatteaux, Paulin Pâris, Ad. Mouille-ron, 119; Drouyn de Lhuys, Ad. Joanne, Eug. Cortambert, 160; l'Empereur Alexandre, 163; Ad. Pelleport, 171; Hughes Merle, Fontana, général Clinchant, 184; prince Pierre Bonaparte, 214; A. de Châtillon, 216; Lord Beaconsfield, 242; Émile de Girardin, 257; Ravel, 287; Adam-Salomon, 288; amiral La Roncière Le Noury, Duvergier de Hauranne, 320; Litré, 321; Grenier, Louis Jourdan, 323; marquis de Banneville, Vieuxtemps, Savart, Ch. Roger des Genettes, 384.

Tome II. Dufaure, 1; Henri Sainte-Claire Deville, docteur Mandl, 5; Paul de Saint-Victor, 11; Le baron Dupotet, 12; Oscar Rollin, 35; Ch. Giraud, 63; Cabaner, 79; M^{me} de Villemessant, Gustave Euzet; Otto Prechtler, 128; Auriol, A. de Latour, 159; Joseph Garnier, 206; Pittaud

de Forges, Claire de Chandeneux, 207; Lady Digby, 208; Napoléon Bertrand, 232; général de Saint-Priest, Courtat, Valmore, le docteur Bouillaud, Jauffret, 287; M^{me} Worms, 288; M^{me} Paul de Musset, 346.

Nerval (Gérard de). A propos de sa mort mystérieuse, I, 120; II, 236.

Nisard. Vieille chanson le concernant, II, 24.

Nittis (De). Débuts de ce peintre, II, 134.

Opérette (L'). Détails sur son origine, II, 40.

Oppert (Jules). Élu membre de l'Institut, I, 184.

Patti (M^{me}). Ses représentations au théâtre des Nations, I, 158; en Amérique, II, 365.

Pelleport (Ad.). Notice le concernant, I, 171.

Pessonneaux (L'abbé). Collaborateur de Rouget de l'Isle pour la *Marseillaise*, II, 48.

Piedagnel (Alex.). Son édition nouvelle d'Hégésippe Moreau, I, 239; Vers d'Antoni Deschamps communiqués par lui, 317; Son article sur quelques curieux plagiats, 365.

Pillet (Charles). Ses ventes principales en qualité de commissaire-priseur, II, 300.

Plume (La) d'oie. Sa déchéance, II, 50.

Poésies. Tome I. Les Commandements du maire, I, 24; Vers de Pierre Dupont à Victor Hugo, 56; Vers de Rochefort à Béranger, 113; Sonnet de Musurus-Bey à Victor Hugo, 135; d'Aug. de Chatillon, 216; Vermersch sur É. de Girardin, 301; Vers inédits de Léon Masson à M^{lle} Krauss, 333; Strophes inédites de Louis Bouilhet, 334; Poésies inédites de Louise Colet, 343. — Tome II. Vers de Musset, 141; Strophes de Monselet pour la réouverture du théâtre Cluny, 144; Vers sur Barra, 167, 168; Chansons sur la naissance du comte de Chambord, 172; *Chanteclair*, poésie de Gust. Mathieu, 177; Crémieux poète, 204; *Les Vendanges en Franche-Comté*, poème de Grandmougin, 210; Deux pièces de vers de Vermersch, 215; Vers d'André Gill, 229; *Les Fils de Prométhée*, ode d'Armand Silvestre, 247; Vers d'E. Blémont sur A. Gill, 267.

Pseudonymes de quelques comédiens, II, 213.

Quinzaine (La). Tous les articles publiés sous cette rubrique figurent à leur rang dans le présent *Index*.

Rachel (M^{lle}). Recettes de ses représentations en Amérique, I, 11.

Ramazan (Le). Curieux épisodes, II, 148.

Rébus. Quelques exemples, II, 9, 150.

Réclames. Prospectus en vers du coiffeur Ventillard, I, 54; Annonce d'un pharmacien, 287; Prospectus en vers de l'eau du Vernet, 340; Boniment d'un baladin montrant des reliques, 380; Réclame capillaire, II, 57; Annonces d'eaux et de remèdes divers, 114; Une réclame du XVIII^e siècle, 185.

Rességuier (Comte de). Tué à tort par Vapereau; vers échangés à ce sujet, I, 157.

Robespierre(De). Auteur d'un madrigal, II, 283.

Rollin (Oscar). Notice le concernant, II, 35.

Saint-Saëns. Élu membre de

l'Académie des beaux-arts, I, 153.

Saint-Victor (Paul de). Sa mort, II, 11. Comparé à Th. Gautier, 45; Histoire de son républicanisme, 83.

Salon (Le). Ouvert le 1^{er} mai, I, 296. Sa clôture et son bilan financier et artistique, 361.

Sand (George). Sa correspondance, I, 2, 39; son acte de naissance, 53; sa correspondance, 154.

Sarcey. Sa querelle avec la Comédie-Française, I, 139.

Sardou. La question de paternité de sa pièce d'*Odette*, II, 355.

Schneider (M^{lle}). Son mariage avec M. de Bionne, II, 226.

Sénat. Wurtz et Berthelot élus sénateurs inamovibles, II, 63.

Statues. Celles de l'amiral Renaudin, Flaubert, Barra, Sauvage, l'amiral Perret, II, 161; Histoire d'une statue, 276.

Talleyrand. Note sur la publication de ses *Mémoires*, II, 37; Talleyrand à table, 212.

Théâtres. Contenance des salles de spectacle à Paris, II,

250; Doyens des comédiens et comédiennes, 288; Le théâtre à Tunis, 366.

THÉÂTRES. *Ambigu*. Tome I. *Nana*, drame nouveau, 66. — Tome II. Reprise de *l'Assommoir*, 182; reprise de *Nana* avec M^{lle} Massin, 245; *Le Petit Jacques*, drame nouveau, 310.

Athénée. Tome I. *Les Noces d'argent*, pièce nouvelle, 159.

Château-d'Eau. Tome I. Exploitation lyrique, 288. — Tome II. *Catherine la Bâtarde*, drame nouveau, 145; *Malheur aux pauvres*, drame nouveau, 209; *La San-Felice*, drame nouveau, 311; *Casse-Museau*, drame nouveau, 372.

Châtelet. Tome II. *Les Mille et une Nuits*, 371.

Comédie-Française. Tome I. Recettes de *Jean Baudry*, 27; Retraite définitive de M^{lle} Favart, 33; *La Princesse de Bagdad*, pièce nouvelle, 67; Rentrée de M^{lle} Tholer, 137; *Pendant le bal*, saynette en vers, 138; Querelle de Sarcey avec le Théâtre-Français, 139; *Le Monde où l'on s'ennuie*, comédie nouvelle, 246; Ses recettes et son répertoire en 1880, 314; La jeune troupe,

325; Truffier et Prudhon dans *Le Monde où l'on s'ennuie*; M^{mes} Barretta et Tholer dans *le Mariage de Figaro*; M. Volny et M^{lle} Bartet dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, 327. — Tome II. Reprise de *Maître Pathelin*, 13; Reprise de *Feu au couvent*, 15; Reprise d'*Œdipe-roi*, 80; M. Le Bargy dans *Jean Baudry*, 108; Richard Mazure nommé inspecteur de la scène, 128; Début de Ph. Garnier, 235; Reprise de *On ne badine pas avec l'amour*, 394; Démission de Dinah Félix, 342; Reprise de *Philiberte*, 346; M^{lle} Dudlay dans *Phèdre*, 371.

Comédie-Parisienne. Tome II. *Léa*, drame nouveau, 160; *Le Testament de Mac Farlane*, vaudeville nouveau, 245; *Tant mieux pour elle*, revue, 372.

Folies-Dramatiques. Tome I. *Les Poupées de l'Infante*, opérette nouvelle, 215. — Tome II. *Les Deux Roses*, opérette nouvelle, 244.

Folies-Marigny. Tome II. Leur disparition et leur histoire, 112.

Gaité. Tome I. Réouverture

avec la reprise de *Lucrèce Borgia*, 144. — Tome II. *Le Patriote*, drame nouveau, 108; *Quatre-vingt-treize*, drame nouveau, 371.

Gymnase. Tome I. Reprise du *Mariage d'Olympe* et rapport de la censure sur cette pièce, 16; *L'Alouette*, *Phryné*, comédies nouvelles; *Miss Fanfare*, pièce nouvelle, 183; *Monte-Carlo*, pièce nouvelle, 245; Reprise de *Madame de Chamblay* et du *Chapeau d'un horloger*, 329. — Tome II. *Le Duel de Pierrot*, pièce nouvelle, 44; *Les Élections*, comédie nouvelle, 109; rentrée de M. et de M^{me} Lagrange, 142; Reprises de *Brutus lâche César* et de *On demande un gouverneur*, 182; Reprise des *Premières Armes de Richelieu*, 244.

Nouveautés. Tome I. *Le Parisien*, pièce nouvelle, 159. — Tome II. *La Vente de Tata*, vaudeville nouveau, 181; *Le Jour et la Nuit*, opérette nouvelle, 268.

Odéon. Tome I. Son bilan, 27; *Jack*, pièce nouvelle, 48; *Le Klephte*, *Mon Député*, pièces nouvelles, 174; *Ma-*

dame de Maintenon, drame nouveau, 243. — Tome II. *Le Voyage de noces* et *Rival pour rire*, pièces nouvelles, 180; Reprise de *la Belle Affaire*, 181; *Marie Touchet* et *le Dîner de Pierrot*, pièces nouvelles, 265; *Bénéfice* d'André Gill, 266; Reprise des *Enfants d'Édouard*, 346; *l'Institution Sainte-Catherine*, pièce nouvelle, 364.

Opéra. Tome I. Son budget en 1880, 26; *Le Tribut de Zamora*, opéra nouveau, 205; La gestion de 1880, 209, 313; Débuts de M^{mes} Grisswold et Lacombe-Duprez, 331, 332; M. Maurel dans *Nevers des Huguenots*, 332. — Tome II. Reprise de *Robert le Diable*, 16; Reprise du *Prophète*, 44; M^{lle} Grisswold dans *Faust*, 107; Engagement de M^{lle} Salla, 128; Éclairage de la salle à la lumière électrique, 246; Reprise de *Don Juan*, 335.

Opéra-Comique. Tome I. *Les Contes d'Hoffmann*, œuvre posthume d'Offenbach, 86; Reprise de *la Flûte enchantée*, 285; *Le Pardon de Ploërmel* (reprise), 316. — Tome II. Note sur l'opéra de *Fra-Diavolo*, 46.

Palais-Royal. Tome I. Recettes de *Divorçons*, 27.

Porte-Saint-Martin. Tome I. Reprise des *Chevaliers du Brouillard*, 88; Reprise de *Trente ans, ou la Vie d'un joueur*, 207; *Le Prêtre*, drame nouveau, 330. — Tome II. Reprise de *la Biche au bois*, 160.

Renaissance. Tome I. *Janot*, opérette nouvelle, 50; Reprise des *Voltigeurs de la 32^e*, 159; Reprise du *Canard à trois becs*, 284. — Tome II. Reprise de *l'Œil crevé*, 183; Reprise de *la Camargo*, 311; *Le Sais*, opéra nouveau, 361.

Théâtre Cluny. Tome II. Reprise des *Braconniers*, 144; Histoire de ce théâtre, 186.

Théâtre du Cercle de la Presse. Tome I. *La Revue pornographique*, 18.

Théâtre Déjazet. Tome I. *La Couronne nuptiale*, pièce nouvelle, 159. — Tome II. *Nos fils*, comédie nouvelle, 160; *La Bamboche*, folie-vaudeville, 209.

Théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, *Hérodiade*, de Masenet, II, 362.

Théâtre des Nations. Tome

I. Représentations de la Patti, 158. — Tome II. Reprise de *Latude*, 64; *Le Duc de Kandos*, drame nouveau, 181; *La Fille du déporté*, drame nouveau, 345.

Variétés. Tome I. *La Rousotte*, pièce nouvelle, 88; *Le Tour du Cadran*, 283; *Une soirée parisienne*, pièce nouvelle, 269; *La Grande Revue*, 339.

Vaudeville. Tome I. *Madame de Navaret*, pièce nouvelle, 87; Reprises de *la Princesse Georges*, 174; de *la Visite de Nocés*, 180; Retraite de M^{me} Alexis, 180; *Le Voyage d'agrément*, pièce nouvelle, 330. — Tome II. *Odette*, comédie nouvelle, 290; Dupuis dans *Odette*, 341; querelle littéraire au sujet de cette pièce, 355.

Thénard. Communications grammaticales, I, 210, 337; II, 26; La question de l'eau, 75; Les rébus, 150; Une réclame du XVIII^e siècle, 185; Les larmes de M^{me} de Sévigné, 202; A propos de Florian, 333.

Thiers. Sa réception à l'Académie française, II, 302.

Tholer (M^{lle}) Sa rentrée à

la Comédie-Française, I, 137, 327.

Tribunaux. Affaire Valtresse-Delabigne, II, 295; le procès Rochefort-Roustan, 354.

Uchard (Mario). Sa querelle avec Sardou à propos d'*Odette*, II, 355.

Valtresse (M^{lle}). Son procès, II, 295.

Variétés. Tome I. Conte inédit de Caylus, 28; Conte de Noël inédit, par Sarah Bernhard, 59; Un discours de Labiche, 90; Gérard de Nerval s'est-il suicidé? 120; Jules Janin et Deburau, 185; Poésies d'Aug. de Chatillon, 216; Poésies inédites de M^{me} Colet, 342. — Tome II. Contes orientaux inédits, 91; Conte arabe inédit par le maréchal Bosquet, 219; Lettres inédites de Florian 312; Pensées inédites, 318; Duvergier de Hauranne vaudevilliste, par Victor Fournel, 347.

Ventes. Tome I. Des livres d'Édouard Fournier, 57; de lettres autographes, 74; de lettres et de papiers de Beaumarchais provenant du cabinet de F. de Marescot, 106; de la galerie Wilson, 208; de la collection Double, 324; de la bibliothèque Didot, 383. — Tome II. De la bibliothèque des Musset, 194; Souvenir des ventes Éd. Fournier, Janin et Maressot, 195; Les ventes faites par Ch. Pillet, 300.

Voltaire. Où sont ses cendres? I, 225.

Wolff (Ablert). Sa querelle littéraire avec Zola, II, 33.

Zola (Émile). Tome I. Parodie de la fête de Victor Hugo à son adresse, 140; Son article contre les normaliens, 194; Qualifié par le grand-duc de Russie, 372. — Tome II. Son article sur les crevettes roses, 19; Querelle littéraire avec Albert Wolff, 34.



AP
20
G25
année 6
t.2

Gazette anecdotique,
littéraire, artistique
et bibliographique

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

